POUR VIVRE

DES MÊMES AUTEURS

LES LUTTES INTIMES

MARIÉE !

1 volume in-18

F. Aureau. — Imprimerie de Lagny.

LES LUTTES INTIMES

POUR VIVRE

3

PAR

JEAN GOZAL & PAUL VERDUN

1 2

MERCANTILE LIBRARY
OF NEW YORK

M 273373

PARIS
C. MARPON ET E. FLAMMARION, ÉDITEURS
RUE RACINE, 26, PRÈS L'ODÉON

Tous droits de traduction et de reproduction réservés

[1886]

Ah! la vie, la vie! la sentir et la rendre dans sa réalité, l'aimer pour elle, y voir la seule beauté vraie, éternelle et changeante, ne pas avoir l'idée bête de l'anoblir en la châtrant, comprendre que les prétendues laideurs ne sont que les saillies des caractères, et faire vivre, et faire des hommes, la seule façon d'être Dieu!

(l'Œuvre)

Emile Zola

POUR VIVRE

MERCANTILE LIBRARY,
OF NEW YORK

I

UN ACCIDENT

Pendant le déjeuner et jusqu'au moment où le garçon de restaurant, après avoir desservi, apporta le café et les liqueurs, la conversation entre les deux hommes fut des plus banales.

Plusieurs fois Caussade essaya, au moyen d'un mot ou d'une réflexion glissés légèrement, de l'amener sur son véritable terrain.

A chaque coup, il en était pour ses frais; son compagnon de table paraissant ne pas vouloir comprendre.

Une fois le garçon parti, avec prière de ne revenir que lorsqu'on sonnerait, le *vieux monsieur*, appuyant ses deux coudes sur la nappe, se rapprocha d'un air

mystérieux de Caussade assis en face de lui, et, d'un ton de confidence, lui murmura à l'oreille :

— Maintenant nous pouvons causer. Les allées et venues de ce garçon ne me permettaient pas de parler librement.

— En effet, monsieur. Mais, dans ce cabinet, nous sommes à présent chez nous et je vous écoute.

— C'est un de mes amis — son nom ne fait rien à l'affaire — continua le *vieux monsieur*, qui vous a indiqué à moi comme un homme intelligent et auquel on peut demander certains services...

— Votre ami est trop indulgent pour moi, reprit Caussade avec un sourire. Il est bien vrai que je cherche à m'acquitter de mon mieux des missions confiées à mes soins.

— C'est cet ami qui m'a donné votre adresse et, sur son conseil, je vous ai par un mot fait savoir que je vous attendais ici pour déjeuner...

— Je vois, monsieur, que votre ami est un de mes clients. Il connaît mes habitudes. Ma femme tient un petit commerce de papeterie: nous sommes logés très à l'étroit : il est impossible de traiter une affaire sans crainte d'être dérangé. Je suis donc obligé de donner mes rendez-vous ici, — où on ne déjeune pas trop mal, qu'en dites-vous?

Il y eut une pause.

Le *vieux monsieur* paraissait hésiter. Machinalement il tapotait sur la table une carte de visite qu'il avait, tout en parlant, tirée de son portefeuille. Il semblait chercher des phrases, fouiller une dernière fois dans ses souvenirs avant de commencer.

— Ah! ah! c'est ma carte que vous avez là, je

crois? fit Caussade d'un air dégagé. En effet, c'est bien cela :

JULES CAUSSADE

Défenseur près les Justices de paix
Renseignements confidentiels — Recherches dans l'intérêt des familles.

Rue Saint-Denis, n° 241

C'est bien cela.

Allons, monsieur, continua-t-il d'un ton d'encouragement, en quoi puis-je vous être utile? Vous pouvez avec moi parler en toute confiance.... comme à votre confesseur, ajouta-t-il en manière de plaisanterie. — Un petit verre de rhum, monsieur?

Et il versa une bonne rasade de liqueur dans sa tasse.

Le *vieux monsieur* répondit à son offre par un merci très sec, puis, prenant son parti :

— J'ai soixante-cinq ans, dit-il en coupant ses phrases comme si par instants un sanglot l'eût oppressé; je me suis marié, il y a deux ans à une jeune fille dont je pourrais être le père : elle a vingt ans. Je soupçonne ma femme de me tromper.

Caussade prit une tête de circonstance, et, d'un air peiné, leva les yeux au plafond.

— Pauvre monsieur! fit-il.

— Vous comprenez bien, reprit le *vieux monsieur* d'une voix où il y avait une sorte de mépris ironique, vous comprenez bien que je ne viens pas ici

pour vous demander des consolations. Je veux savoir si mes soupçons sont justifiés, et alors j'aviserai.

Il y eut dans la façon de prononcer ce dernier mot une telle énergie, que Caussade se mit à examiner plus curieusement qu'il ne l'avait fait jusque-là, son interlocuteur.

Ce devait être un ancien officier; ses cheveux grisonnants taillés à l'ordonnance; sa moustache en brosse; son teint bistré; ses yeux bruns au regard dur, hautain; sa parole brève, presque brutale, et aussi son vêtement sévère dont la coupe avait quelque chose de militaire, tout en lui sentait l'ancien soldat. La boutonnière du revers gauche de sa redingote était comme élargie par le passage d'un ruban : donc il était décoré, et il avait cru devoir retirer sa rosette pour venir à ce rendez-vous. Ce dernier détail n'échappa pas aux yeux inquisiteurs de l'homme d'affaires.

— Voulez-vous, oui ou non, vous charger de surveiller la personne dont je viens de parler?

— Permettez-moi d'abord, monsieur, de vous poser quelques questions. La personne dont il s'agit demeure-t-elle à Paris?

— Oui. Ma femme demeure avec moi.

— Rue?... demanda Caussade qui avait tiré un calepin de sa poche pour prendre des notes.

— Entendons-nous d'abord sur tout. Quand nous serons d'accord, je vous donnerai mon nom et mon adresse.

— La méfiance est la mère de la sûreté, murmura d'un ton jovial Caussade habitué à recevoir dans l'exercice de ses fonctions bien d'autres camouflets.

— Ma femme demeure avec moi, à Paris, continua le *vieux monsieur* sans se soucier de l'interruption ; celui avec lequel je la soupçonne d'avoir des relations est un jeune avocat...

— Il s'appelle? interrogea Caussade prêt à écrire.

— Je vous donnerai tous les renseignements en temps utile. Quel est votre prix?

— Attendez, monsieur, s'il vous plaît. L'affaire dont vous voulez me charger entraînera des frais. Il y aura de longues attentes; impossible de rester planté comme un piquet au coin d'une rue ou à une porte, si l'on ne veut pas être remarqué; il faut entrer dans un café, y rester souvent longtemps; pendant qu'on attend, les consommations vont bon train, et on est obligé de boire afin de ne pas éveiller les soupçons, vous comprenez. Il y aura sans doute aussi à prendre des voitures, et l'argent file vite quand on roule. Au cours d'opérations semblables, il faut, pour ne pas être reconnu, changer fréquemment de vêtements; être aujourd'hui dans la redingote d'un homme du monde et demain dans les haillons d'un gueux.

A droite et à gauche, pour avoir des renseignements, pour faire parler les uns, pour faire taire les autres, il faut répandre, sans trop compter, une bienfaisante rosée de pièces blanches ou jaunes.

Voilà ce que j'appelle les frais matériels, monsieur. Ajoutez à cela la rémunération due à un homme qui met son intelligence, son dévoûment, sa discrétion au service d'un autre; additionnez le tout, et dites vous-même le total.

Le *vieux monsieur* paraissait impatienté par tout ce verbiage; et, sans doute, pendant que l'agent

d'affaires parlait, il devait dans sa loyauté de vieux soldat déplorer sa passion sénile l'obligeant à descendre jusqu'à cet homme.

— Je vous donnerai cinq cents francs, fit-il d'une voix brusque.

— Encore un mot, monsieur, s'il vous plaît? Vous ne m'avez pas dit ce que vous comptiez faire si j'arrivais à un résultat positif.

— Est-ce donc nécessaire?

— Certainement. Dans les affaires de ce genre, — pardonnez-moi, monsieur, d'examiner ainsi la question sous ses faces les plus douloureuses, mais il le faut — dans les affaires de ce genre, en présence de preuves sérieuses, il y a trois solutions, comme vous savez : se séparer à l'amiable de sa femme, s'adresser à la justice, ou se faire justice soi-même...

Le *vieux monsieur*, comme en proie à un cauchemar affreux, ferma les yeux un instant et passa la main sur son front brûlant.

— Dans les deux premiers cas, mon rôle est simple : une fois mes renseignements remis à l'intéressé, je disparais. Mais si l'on a recours à la troisième solution, les juges s'emparent aussitôt de l'affaire, je deviens le complice de celui qui s'est vengé... Tout cela se paye, monsieur !

— Eh! bien, dites vous-même à quel prix vous estimez vos services? fit le *vieux monsieur* avec un sentiment de dégoût bien marqué.

— Voici quelles seraient mes conditions : cent francs le jour où je me mettrais à l'œuvre, dix francs par jour pendant le temps que durerait la *filature*, — c'est le terme, monsieur; puis, l'opération termi-

née, quatre cents francs.... ou même davantage si vous êtes content de mes services.

— C'est-à-dire, si je suis sûr de mon malheur, reprit le *vieux monsieur* d'une voix triste.

— Hélas! oui. Ne sont-ce pas des preuves que vous cherchez? Je vous assure que vous ne trouverez nulle part un agent plus discret, plus sérieux plus consciencieux que moi. Ce sont des prix d'ami que je vous fais là, monsieur, parce que vous m'êtes envoyé par un client; sans cela.... Dame! il faut vivre!...

Devant l'impudeur de l'agent d'affaires, en l'entendant débattre sans la moindre vergogne les prix de son odieux marché, en le voyant si familier avec lui, le mari trompé resta un moment sans voix; mais sans doute la jalousie qui le mordait au cœur fut plus forte que la honte qu'il éprouvait, car il dit :

— C'est entendu, j'accepte vos conditions; mais je veux une solution rapide....

On heurta violemment à la porte. Les deux hommes se levèrent.

Se mêlant à la voix du garçon qui criait : Monsieur Caussade, vite! vite! — des supplications d'enfant en pleurs se faisaient entendre :

— Papa, papa, ouvre donc!

— On dirait la voix de Marius, l'aîné de mes garçons, dit Caussade. Vous permettez, monsieur?

Et tout pâle il ouvrit la porte.

— Qu'y a-t-il donc? demanda-t-il à Marius qui se précipita dans le cabinet, tête nue, les yeux rouges.

L'enfant haletait, la respiration coupée; il devait avoir couru tout le long du chemin.

— Voyons, qu'y a-t-il? Parleras-tu? continua

Caussade d'un ton bourru. Tu sais bien que je ne veux pas être dérangé quand je suis en affaires.

— C'est... c'est ma sœur Louise qui m'envoie, répondit Marius fondant en larmes. Maman est très malade... Mon frère Denis a manqué d'être écrasé... Il faut que tu viennes tout de suite à la maison...

— Allons, bon! Il ne manquait plus que cela; on ne peut jamais être tranquille, s'écria l'agent d'affaires.

Puis, s'approchant du *vieux monsieur* :

— Vous voyez, lui dit-il. Il faut que je vous quitte. Voulez-vous m'attendre ici? J'espère que cela ne sera rien.

— C'est inutile, je vous écrirai pour vous donner un autre rendez-vous.

— Excusez-moi donc, je vous prie, monsieur.

Et, sans doute, parce qu'il était plus ému qu'il ne voulait paraître, il avança la main comme pour la donner à son client.

Mais le *vieux monsieur*, très occupé à remettre son pardessus, feignit de ne rien voir, lui tourna le dos et disparut en lui adressant un bonjour des plus froids.

Dans un coin, le garçon de restaurant essayait de consoler Marius.

— Ne pleure donc pas. Un grand garçon de dix ans pleurer comme une petite fille!

— Allons, dépêchons-nous, fit Caussade en prenant la main de l'enfant.

Et il s'engagea avec lui dans l'escalier en colimaçon menant des cabinets particuliers de l'entresol à la boutique du marchand de vins-restaurateur.

Devant le comptoir, le *vieux monsieur*, le col de

son pardessus relevé comme celui d'un homme qui ne veut pas être reconnu, réglait l'addition.

— Alors, j'attends un mot de vous, monsieur? dit Caussade en passant près de lui et en le saluant fort poliment.

— C'est entendu.

Et très tranquillement, sans rendre le salut, le mari trompé continua à ranger sa monnaie dans sa bourse...

Une fois dans la rue, Caussade se mit à marcher à grandes enjambées, tout en interrogeant Marius qui, essoufflé, trottinait cramponné à son bras.

— Voyons, qu'y a-t-il au juste?

— Tout à l'heure... nous revenions de l'école... tous deux Denis... Au coin de la rue du Caire... au moment de traverser... il n'a pas vu une voiture qui arrivait très fort... et le cheval l'a renversé.

— Et qu'a-t-il? A-t-il été blessé?

— Je ne sais pas... Des voisins l'on emmené chez le pharmacien... pour lui faire boire du vulnéraire... En me voyant rentrer seul... maman m'a questionné... Je lui ai tout raconté... Alors elle est tombée... par terre, et Louise m'a dit d'aller te chercher tout de suite...

Devant la maison, un groupe de femmes et d'hommes du quartier, massés sur le trottoir, se racontaient l'incident et le commentaient.

— Oh! ces garçons bouchers, disait une commère, ils vont toujours bride abattue. La police devrait bien y faire attention.

Un homme excusait le boucher.

— Il n'a peut-être pas vu l'enfant au tournant de la rue.

— Tiens, reprenait une voisine c'est aux charretiers à prendre des précautions. Ça n'est pas à un gamin de cinq ans à faire attention aux voitures.

Des passants s'arrêtaient, s'informaient.

Caussade passa au milieu de l'attroupement, entendant confusément ce qu'on y disait, et, très inquiet, entra dans la boutique.

Inerte, très pâle, les yeux fixes, sa femme était assise sur une chaise, ayant à ses côtés sa fille Louise qui essayait de lui faire boire, à travers ses lèvres serrées et toutes blanches, de l'eau sucrée, — et une grosse femme qui lui tamponnait le front avec un linge mouillé de vinaigre.

— Eh! bien, madame Richaume, qu'est-il donc arrivé? Où est Denis? demanda Caussade.

— Denis, il est là, fit la grosse femme sans s'arrêter.

Et de l'œil elle montra l'enfant qui, encore sous le coup d'une violente émotion, le dos appuyé au comptoir, pleurait à chaudes larmes en regardant sa mère.

— Il n'a rien, vous voyez, continua madame Richaume. La plus malade dans tout ceci, c'est votre pauvre femme.

— Enfin, qu'a-t-elle? Comment est-ce arrivé? questionna Caussade qui s'était approché de la malade.

Il lui dégraffait son corsage, disant :

— Elle est trop serrée, vous voyez bien. Il faut qu'elle respire.

— C'est le saisissement qu'elle a eu, en apprenant que son enfant venait d'être renversé par une voi-

ture et en ne le voyant pas rentrer avec son frère, qui l'a toute bouleversée.

— Eh! bien, c'est une crise de nerfs, dit brutalement Caussade paraissant rassuré. Je croyais, ma parole, trouver tout le monde mort ici. C'était bien la peine de me déranger pour si peu : je vais peut-être manquer une affaire superbe grâce à vous.

— Papa, je t'assure que maman est très malade, dit Louise dont les yeux étaient mouillés.

— Bah! Ça ne sera rien. Regarde : la voila qui revient à elle.

Et il ajouta, s'adressant à sa femme, d'un ton de voix un peu radouci :

— Là, tu vas mieux, n'est-ce pas?

Dans les yeux ternes de la malade un éclair passa. Un frisson courut par tout son corps, et le sang lui remontant un peu à la tête teinta de rose la pommette de ses joues.

— Eh! bien, maman, comment te trouves-tu, disait Louise en l'embrassant.

Madame Richaume, tout en essuyant le visage de madame Caussade adressait affectueusement à celle-ci des mots d'encouragement :

— Là! C'est fini. Pauvre chérie, c'est fini! Tu ne souffres plus, n'est-ce pas, Blanche?

Caussade était en train de donner une verte semonce à Marius, disant qu'il était la cause de tout, que s'il avait tenu dans la rue la main de son frère tout cela ne serait pas arrivé; et il s'emportait presque, ayant des démangeaisons de gifler l'enfant pour calmer la mauvaise humeur où le mettait l'idée d'avoir été dérangé dans ses occupations.

Peu à peu, la femme de l'agent d'affaires revenait

à elle; sa bouche contractée s'était desserrée; ses lèvres pâlies se coloraient; ses traits perdaient insensiblement l'expression d'angoisse profonde qu'ils avaient tout à l'heure.

Elle porta les mains à son front, et tout en passant ses doigts dans ses cheveux en désordre, comme fait une personne qui s'éveille, elle regarda ceux qui l'entouraient, paraissant chercher quelqu'un.

— Denis ? où est Denis? fit-elle d'une voix sourde.

— Le voila, dit madame Richaume allant prendre l'enfant par la main et l'amenant devant sa mère. Il n'a rien du tout, ce cher trésor.

Madame Caussade prit son petit garçon sur ses genoux, le tâta par tout le corps, toucha ses bras, ses jambes, sa jolie tête blonde de chérubin, puis, le serrant convulsivement contre elle et l'embrassant à plusieurs reprises, se mit à sangloter.

— Denis, mon pauvre chéri ! répétait-elle à travers ses larmes.

— Allons, c'est ridicule de se faire du mal ainsi, dit le père. Pourquoi te désoler puisqu'il n'a aucun mal?

Mais sa femme ne paraissait pas l'entendre, emportée dans une crise de larmes, pressant à l'étouffer son enfant sur sa poitrine.

— Il faut la laisser pleurer, dit madame Richaume à voix basse. Ça la soulage.

— Tu ferais bien mieux de marcher un peu, de te remuer, fit Caussade. Allons, Louise, prends ton frère avec toi, et fais lui faire un petit tour; cela lui fera oublier la peur qu'il a eue.

La jeune fille s'approcha, voulant obéir à son père.

— Non, laissez-le moi, laissez-le moi, répétait madame Caussade. Je veux qu'il reste là avec moi.

Et elle le serrait plus fort, comme si elle eût craint qu'on essayât de le lui enlever de force.

— Fort bien, reprit le mari en haussant les épaules, impatienté. Fais-toi du mal puisque cela t'amuse et que tu ne veux rien écouter.

Et d'un air dégagé, indifférent en apparence, il alla se planter devant la porte, regardant à travers les vitres dans la rue, sifflotant entre ses dents un refrain en vogue.

Il paraissait si peu se préoccuper de ce qui se passait chez lui, que madame Richaume s'en allant fut obligée de lui toucher l'épaule pour qu'il se dérangeât et la laissât sortir.

— Je rentre chez moi, lui dit-elle. La voila remise à présent. Quand elle se sera reposée un peu, il n'y paraîtra plus. Au revoir...

— Alors, tu vas rester là toute la journée à pleurer, dit Caussade à sa femme. Quand tu te seras rendue malade tout à fait, il faudra que je reste à te soigner. Et qui fera bouillir la marmite, si je ne gagne pas d'argent?

A ce mot d'argent, la femme de Caussade s'arrêta subitement de pleurer, et, regardant bien en face son mari:

— De l'argent! De l'argent! C'est toi qui viens parler d'argent ici? fit-elle indignée. C'est toi qui oses mettre à mon compte notre situation gênée? N'est-ce pas toi, avec tes beaux projets, tes idées de gagner des mille et des cents, sans travailler, qui nous a mis dans la misère?

Jamais Caussade n'avait entendu sa femme lui

parler sur ce ton ; jamais il ne l'avait vue, elle si tranquille et si résignée d'ordinaire, se révolter ainsi. Il en restait stupide, essayant, mais en vain, de retrouver son aplomb accoutumé.

Elle continua :

— Tu n'as pas de reproches à me faire, entends-tu. Tu as mangé ma petite dot. Sans moi, nous serions morts depuis longtemps, toi, tes enfants et moi. Est-ce toi qui t'occupes de la boutique ? qui te lèves de bonne heure pour aller acheter les journaux dont la vente nous fait vivre ? allons donc ! Tu n'es bon à rien. Tu ne peux pas conserver une place plus de quinze jours : aussi on te connaît partout maintenant et tu ne peux plus trouver d'emploi nulle part...

— As-tu bientôt fini? dit l'homme commençant à reprendre son sang-froid.

— Non, pas encore. La marmite, c'est moi en somme qui la remplis. Toi, tu n'es qu'un paresseux. Quand tu as gagné quelques sous en tripotant des affaires plus ou moins propres, tu vas les dépenser au café. Tu te moques pas mal que ta famille ait du pain ou non ; tu es trop lâche...

Elle se tut, la voix lui manquant. Et aussitôt, comme effrayée d'avoir eu pour la première fois de sa vie l'audace de jeter à la face de son mari tout ce qui lui tenait depuis si longtemps au cœur, elle éleva dans ses bras le petit Denis toujours blotti contre elle, et se cacha le visage dans les cheveux d'or de l'enfant.

Assise dans un coin, Louise pleurait, trouvant intérieurement que sa mère disait la vérité, n'osant s'interposer.

Marius, dès qu'il avait été lâché par son père, s'était sauvé dans l'arrière-boutique où il jouait sans doute, car on l'entendait faire claquer un fouet.

Caussade fit quelques pas dans la boutique; puis quand il vit que sa femme n'avait plus rien à dire, il se campa devant elle, les bras croisés sur la poitrine, et d'un ton très calme :

— A mon tour maintenant, reprit-il, et ça ne sera pas long. Si j'avais eu une autre femme que toi, je n'en serais pas où j'en suis. Tu n'as pas su me comprendre, tu ne m'as jamais encouragé, au contraire. Si tu avais été moins résignée et plus énergique, si tu avais su t'intéresser à mes entreprises quelles qu'elles soient, si tu avais su me faire oublier à de certains moments la malechance qui me poursuit, tout irait sans doute mieux. Quant au reproche que tu me fais d'être souvent au café, je te répondrai que si j'y vais c'est pour y trouver des affaires. Tu vois, je ne m'emporte pas, moi. Je cause tout tranquillement. Mais tu as besoin de te reposer... Au revoir.

Il prit son chapeau, alluma une cigarette et sortit.

II

PAPIERS DE POLICE

« L'an mil huit cent quatre-vingt-deux, le 6 septembre.

» Devant nous, Alfred-Théotime Le Ménager, Commissaire de police de la Ville de Paris, plus spécialement chargé du quartier Bonne-Nouvelle, Officier de police judiciaire, auxiliaire de M. le Procureur de la République.

» Est amenée une femme que les gardiens de la paix Forster et Courageot viennent d'arrêter dans les circonstances suivantes :

(Déposition du gardien de la paix Forster) :

» Je me trouvais de service avec mon collègue Courageot, boulevard Sébastopol, côté des numéros impairs, lorsque je vis sortir du passage du Ponceau la femme ici présente. Les cheveux en désordre, la figure très pâle, l'air égaré, elle courait comme si elle eût été poursuivie. Les allures de cette femme

attirèrent notre attention ainsi que celle de plusieurs passants, et nous pressions le pas pour la rejoindre, lorsque s'élançant sur la chaussée, elle se précipita à la tête du cheval traînant le fiacre 9412, et s'accrocha après les brides au risque d'être cent fois écrasée.

» Elle criait : Mon enfant ! mon enfant ! Vous allez écraser mon enfant !

» Par bonheur, le cocher du fiacre 9412 put arrêter subitement son cheval. Sans la présence d'esprit de cet homme il est évident qu'un accident serait arrivé.

» Nous avons interrogé la malheureuse dont il s'agit, à l'effet de connaître son nom et son adresse mais elle est restée muette à nos questions. Nous avons alors pris le parti de la conduire à votre bureau où elle nous a suivis sans résistance.

» Le gardien de la paix Courageot confirme en tous points la déposition de son collègue.

» Nous entendons ensuite le cocher Pérou (Ovide), 59 ans, lequel après nous avoir représenté son permis de conduire, s'exprime ainsi :

» Je descendais au petit trot le boulevard Sébastopol, lorsqu'à la hauteur du passage du Ponceau, la femme qu'on vient d'amener devant vous s'est jetée à la tête de mon cheval dont elle a saisi violemment les brides. Elle a été traînée l'espace de deux ou trois mètres ; je ne crois pas que ma bête, que j'ai pu retenir à temps, l'ait atteinte. Je ne connais aucunement cette femme. »

» A ce moment, se présente devant nous un individu qui nous dit être le mari de la personne qui

nous occupe. Il nous fait connaître ce qui suit :

» Ma femme, Duwez-Marquette (Blanche-Héloïse) femme Caussade, âgée de trente-huit ans, originaire de Neuville-sur-l'Escaut, arrondissement de Valenciennes (Nord), demeurant avec moi rue Saint-Denis, 241, a toujours eu une santé des plus délicates. Son état maladif a encore empiré à la suite d'une fausse couche qu'elle a faite il y a un an environ et j'ai souvent remarqué chez elle, depuis cette époque, certaines absences d'esprit et une grande prédisposition à la mélancolie. Ce matin, elle a eu une violente émotion. Le plus jeune de nos enfants a failli être écrasé en revenant de l'école. En apprenant ce fait, ma femme a eu une crise de nerfs à laquelle je n'ai pas attaché une trop grande importance tout d'abord ; elle a vaqué à ses occupations habituelles et rien dans sa façon d'agir ne pouvait faire présager ce qui vient d'arriver. Je suis resté absent de chez moi une partie de l'après-midi, et c'est en rentrant à la maison que j'ai appris d'un voisin que, depuis une demi-heure environ, ma femme était sortie dans un grand état d'exaltation et que, depuis ce moment, ma fille aînée inquiète de ne pas la voir revenir était partie à sa recherche. Je me présentais à votre commissariat pour y faire ma déclaration, lorsque j'ai appris le malheur qui me frappe.

» Il m'est impossible de faire soigner ma femme chez moi. Je suis depuis longtemps sans travail ; le produit du petit commerce de papeterie que j'exploite rue Saint-Denis, 241, est à peine suffisant pour me faire vivre ainsi que mes enfants ; je ne pourrai exercer sur ma femme la surveillance dont

elle va avoir dorénavant besoin; je demande donc son placement dans un asile d'aliénés où elle recevra les soins que son état réclame.

» Vu ce qui précède ;

» Attendu que la nommée Duwez-Marquette femme Caussade paraît être atteinte d'aliénation mentale et que les ressources dont dispose son mari ne permettent pas de la faire soigner à domicile ;

» Vu la demande formelle du sieur Caussade ;

» Disons que la nommée Duwez-Marquette, femme Caussade, sera conduite au Dépôt près la Préfecture de Police (Infirmerie spéciale) pour qu'il soit pris à son égard telle décision qu'il appartiendra.

» Et transmettons le présent procès-verbal à monsieur le Préfet de Police aux fins de droit.

» Le commissaire de police :

» Alfred Le Ménager. »

PRÉFECTURE DE POLICE

—

1re Division
5e Bureau
1re section
N° 92246

—

ALIÉNÉS

CERTIFICAT MÉDICAL

Paris, le 7 septembre 1882.

La née Duwez-Marquette (Blanche-Héloïse), femme Caussade, soumise aujourd'hui à notre examen,

nous paraît atteinte d'une surexcitation nerveuse probablement assez ancienne, mais accrue considérablement par les ménorrhagies qui lui surviennent à chaque période menstruelle. Une violente émotion ressentie par cette malade a aggravé son état ; cette circonstance, jointe à l'affaiblissement occasionné par les pertes sanguines, a déterminé chez la femme Caussade une aliénation mentale, passagère, croyons-nous, qui nécessite son placement immédiat dans un établissement d'aliénés.

Le médecin chargé de la visite
des aliénés :

Dr Herbin.

1re Division
5e Bureau
1re section

N° 92246

PRÉFECTURE DE POLICE

Paris, le 8 septembre 1885,

Nous, Préfet de police,

Vu l'article 18 de la loi du 30 juin 1838;

Considérant que la née Duwez-Marquette (Blanche-Héloïse), femme Caussade, âgée de trente-huit ans, originaire de Neuville-sur-l'Escaut, arrondissement de Valenciennes (Nord), demeurant à Paris rue Saint-Denis, numéro 241, est dans un état d'aliénation mentale qui compromet l'ordre public ou la sûreté des personnes, ainsi qu'il est constaté par un procès-verbal du Commissaire de police du quartier Bonne-Nouvelle, et un certificat de M. le docteur Herbin,

Arrêtons ce qui suit :

Monsieur le directeur de l'Asile Saint-Anne recevra et maintiendra dans le dit établissement la nommée Duwez-Marquette, femme Caussade, pour y être traitée de la maladie mentale dont elle est atteinte, laquelle s'est manifestée par des actes inconscients.

Le Préfet de Police,

CAMESCASSE.

III

UN HOMME AUX ABOIS

Depuis un mois déjà madame Caussade était séquestrée à Sainte-Anne.

Louise avait sur les bras la charge entière du ménage; elle remplaçait sa mère dans les soins à donner aux enfants, et, depuis le matin jusqu'au soir, n'arrêtait pas.

La boutique était de plus en plus déserte. L'argent manquant pour renouveler l'approvisionnement, il était impossible le plus souvent de satisfaire aux demandes des clients qui allaient se fournir ailleurs et ne revenaient plus.

Caussade était toujours inoccupé ; selon son habitude, il se levait pour déjeuner, quittait la maison aussitôt après et n'y revenait que pour dîner. Le soir, il s'absentait encore et ne rentrait qu'assez tard.

Non seulement il n'apportait pas d'argent, mais

encore, tous les jours au moment de sortir, il prenait dans le comptoir deux ou trois francs, sans paraître s'inquiéter de savoir s'il pourrait longtemps encore puiser dans le tiroir.

La jeune fille apportait dans les repas la plus stricte économie ; quand son père ne dînait pas par hasard chez eux, elle et ses frères se contentaient d'un morceau de pain et de fromage et buvaient de l'eau.

Malgré tout, elle était à bout de ressources et voyait avec terreur arriver, éloigné seulement de quelques jours, le terme. Comment ferait-elle pour solder la quittance? Elle se rappelait le mauvais vouloir apporté déjà plusieurs fois par le propriétaire à des époques où sa mère avait dû, dans un moment de gêne, demander du temps.

Et comment ferait-elle, ce jour-là même, pour acheter les provisions nécessaires au déjeuner et au dîner? La veille, son père avait pris dans le comptoir les trois derniers francs qui y restaient, et elle n'avait depuis lors rien vendu, pas même deux sous de papier à lettre ou de plumes.

Cependant ce matin-là, ne pouvant absolument faire autrement, elle se décida à parler.

Caussade d'ailleurs lui fournit une entrée en matière en s'étonnant, quand il se leva, à midi, de ne pas trouver la table mise dans l'arrière-boutique.

— Comment, le déjeuner n'est pas encore prêt, fit-il. Il est l'heure pourtant...

— Je n'ai plus d'argent, répondit Louise à mi-voix.

— La vente ne marche donc pas?

— Non. Il n'est entré personne ici depuis hier.

Caussade fit une moue significative, fouilla dans la poche de son gilet et en tira une pièce d'un franc qu'il jeta sur la table.

— Voilà tout ce qui me reste, dit-il.

Et comme Marius et Denis rentraient de l'école, il donna à l'aîné la pièce de monnaie, en lui disant d'aller chercher un *assortiment* de huit sous chez le charcutier et de rapporter en même temps quatre sous de pain.

— Il faut bien que je garde huit sous pour mon tabac et ma consommation au café, si je ne rencontre personne pour m'en offrir, dit-il comme s'il parlait à lui-même.

— Et ce soir? Et demain? Et les jours suivants, dit Louise, comment ferai-je si personne ne vient acheter? Puis voilà le terme qui approche!... Ah! papa, ajouta-t-elle en hésitant, si tu pouvais trouver enfin une occupation...

Caussade se fâcha presque.

— Est-ce que tu crois que je ne cherche pas? Me prends-tu pour un paresseux? Je serais décidé à faire n'importe quel métier; mais la guigne me poursuit. Je ne peux plus dénicher aucun client. Ce vieux ramolli avec qui j'étais en affaire le jour du malheur arrivé à ta mère ne m'écrit pas. Quel pétrin!

Marius rentra.

Quand ils eurent fini leur maigre repas, Caussade sortit en disant qu'il allait tâcher d'emprunter quelque argent à un ami, au café.

Et pour atténuer le mauvais effet produit par ce mot de Café prononcé en de telles circonstances, il crut devoir rappeler à sa fille que c'était là seule-

ment qu'il pouvait espérer arriver à *emmancher* une affaire.

Une fois seule Louise se laissa tomber sur une chaise, désespérée, sanglotant....

Elle se leva tout d'un coup en entendant sonner le timbre de la porte d'entrée. Si c'était enfin un client! Bien vite elle essuya ses yeux et se précipita dans la boutique.

C'était madame Richaume.

— Bonjour, Louise. Comment vas-tu? Mais tes yeux sont rouges : tu as pleuré. Qu'y a-t-il donc? J'espère que tu n'as pas de plus mauvaises nouvelles de ta mère?

— Non, répondit Louise. Ce matin, comme tous les jours, je suis allée à Sainte-Anne avant d'ouvrir la boutique. J'ai vu la sœur infirmière : maman se porte aussi bien que possible, son corps bien entendu, car son esprit!... Le médecin me donnera cette semaine la permission de la voir.

— Pauvre femme, reprit madame Richaume, nous irons toutes les deux, n'est-ce pas? Ton père consentira bien à garder la maison pendant ton absence : cela ne le gênera pas beaucoup, puisqu'il ne fait rien. Mais voyons : qu'as-tu pour avoir pleuré?

Louise raconta à sa vieille amie, avec des larmes encore dans la voix et dans les yeux, dans quelle situation ils se trouvaient.

— Je n'ai même pas de quoi acheter du pain pour ce soir, dit-elle en terminant.

Madame Richaume sortit son porte-monnaie de sa poche et le vida dans sa main. Il contenait un peu plus de cinq francs.

— Tiens, fit-elle, voilà tout ce que j'ai sur moi.

Prends-le. Tu me rendras cela quand tu pourras. Malheureusement, tu sais, ma pauvre fille, nous ne sommes pas des rentiers: Richaume et Edmond travaillent pour vivre, et la vie est bien dure maintenant... Il ne faut pas trop compter sur nous...

— Je sais, fit Louise avec un soupir.

— Surtout, continua madame Richaume, n'en parle pas à ton père. Tu diras que tu as vendu pour quelques sous et que c'est avec cela que tu as pu acheter le dîner... Et aussi, garde cet argent dans ta poche; ne le mets pas dans le comptoir : il le prendrait pour aller s'attabler au café.

— Hélas! Vous avez raison!

— Vois-tu, il faut que ton père se décide à travailler. Quand on n'a pas le sou, on n'a pas le droit d'être regardant, et quand on est fort comme il l'est, on sert au besoin les maçons : il n'y a pas de sots métiers.

— Il disait tout à l'heure qu'il ferait n'importe quoi.

— Oui, mais dire et vouloir sont deux. Ton père... tu sais... je ne veux pas te donner mon opinion sur lui; cela te ferait de la peine et c'est inutile... mais, à mon avis, si ta mère est malade, elle le doit à toutes les inquiétudes qu'il lui a données en ne travaillant pas, en faisant de beaux projets, en passant son temps enfin à bâtir des châteaux en Espagne. Mais puisqu'il dit être disposé à travailler, je veux bien le croire; ce soir je demanderai à Richaume et au fils si par hasard ils n'auraient pas une place à lui proposer.

Madame Richaume fit son possible pour remettre un peu d'espoir au cœur de la jeune fille : mais Louise

avait dix-sept ans : elle voyait Caussade tel qu'il était, tel qu'elle l'avait toujours connu; et les velléités, les belles résolutions de son père ne lui inspiraient qu'une confiance très médiocre.

Depuis qu'elle avait connaissance d'elle-même, elle avait — pour qu'il en pût être autrement — assisté à trop des scènes d'intérieur où il s'était révélé ce qu'il était, c'est-à-dire un homme dévoré d'ambition, rempli de désirs et d'appétits, ayant la tête bourrée de beaux projets pour arriver à une fortune qu'il rêvait rapide et colossale; mais aussi, léger, paresseux, incapable d'un effort soutenu, enfin absolument réfractaire à tout travaillent, persévérant, acharné.

Elle le soupçonnait de plus de n'avoir pas de grands scrupules de dignité, d'être profondément égoïste et de ne souffrir guère, que pour ce qui le touchait, de leur misère présente.

Elle feignit d'être rassurée par les encouragements de madame Richaume, mais au fond elle n'en restait pas moins effrayée en songeant à la terrible énigme du lendemain et des jours suivants...

Elle était assise dans l'arrière-boutique, auprès du fourneau de fonte sur lequel chauffait la soupe du dîner, lorsqu'après avoir discrètement frappé à la porte un jeune homme entra.

— Bonjour, mademoiselle, fit-il.

— Monsieur Edmond! dit Louise dont le visage rougit un peu.

Elle se leva, souriant malgré sa tristesse ; et dans ses yeux bleus encore humides, un rayon de contentement passa.

Le nouveau venu était un grand garçon de vingt-

cinq ans, à la tête expressive, au regard intelligent et bon. Il était vêtu d'une cotte et d'une veste en toile bleue, le tout très propre, et tenait à la main son chapeau de feutre noir.

— Votre père est-il-là? demanda-t-il.

— Non, il n'est pas encore rentré, répondit la jeune fille, mais il ne tardera pas ; il est huit heures moins le quart, ajouta-t-elle en consultant le coucou accroché à la muraille ; d'ordinaire il est ici à huit heures.

— Je vais l'attendre : j'ai quelque chose d'important à lui dire...

— Ah?

— Oui ; une place à lui offrir.

— Quel bonheur s'il avait enfin une occupation!

— Tout dépend de lui ; mais, voyons : ça ne va donc pas ici? Tout à l'heure, en rentrant de l'atelier, maman m'a dit qu'elle vous avait trouvée désolée tantôt et pour quels motifs. Dans la journée j'avais justement entendu parler d'un emploi vacant chez mon patron ; j'ai pensé qu'il pourrait convenir à votre père... et me voilà.

— Que vous êtes bon, monsieur Edmond!

— Ne me remerciez pas, Louise. Entre bons amis comme nous le sommes ne doit-on pas s'aider! Je voudrais tant vous voir heureuse comme vous le méritez!

— Sans votre mère, dit Louise très simplement, nous ne mangerions pas ce soir.

— La pauvre femme était toute en peine en me parlant de cela. Vous savez qu'elle vous aime comme sa fille ; il est donc tout simple que je vous regarde comme ma sœur, en attendant le jour où

vous serez ma femme. Je vous dis ceci pour que vous n'ayez aucun scrupule de me laisser partager vos charges si lourdes. J'ai quelques sous de côté qui devaient servir à notre entrée en ménage !... je vous les apporte.

— Merci, Edmond, merci de tout mon cœur, fit Louise très émue. Tant que ma mère sera malade, il faut que je la remplace auprès de mes frères ; le jour dont vous parlez est encore loin de nous. Gardez vos économies, je ne puis accepter.

— Pourquoi? Certes, la somme est modeste, mais elle vous donnera quelques jours de répit en attendant que votre père travaille...

— Et s'il ne travaille pas? reprit la jeune fille en regardant fixement Edmond Richaume. Il est bien triste pour une fille de juger son père ; mais, hélas! je connais assez le mien pour savoir que s'il voit que je fais face aux dépenses du ménage, il s'inquiètera encore moins qu'à présent — où il nous sait dans la misère la plus complète — de trouver une place. Et il faut qu'il travaille.

— Mais, ma chère Louise, votre père gagnera très peu pour commencer, et il y a des besoins immédiats à satisfaire.

— Les fournisseurs et le propriétaire accorderont du temps s'ils le voient travailler, merci donc encore une fois, mais je ne puis accepter votre offre. Vous ne m'en voulez pas... grand frère?

Edmond lui prit la main et la conservant dans la sienne :

— Pauvre petite sœur, fit-il, que vous êtes vaillante et bonne! La plus grande preuve d'affection que vous pourrez me donner sera de ne pas hésiter

à compter sur moi dans les moments difficiles...

— Ah! ah! les amoureux! Je vous y prends, dit Caussade d'un ton fort gai en entrant. Eh bien! Edmond comment allez-vous! ajouta-t-il en lui donnant une poignée de main.

— Je viens vous proposer une place, fit le jeune homme entrant carrément en matière.

— Ah! et où cela?

— Chez mon patron.

— Chez un fabricant d'instruments de précision! Que pourrais-je y faire, à moins d'entrer comme comptable?... je ne connais pas du tout le métier.

— Il n'est pas utile d'avoir fait un apprentissage pour remplir l'emploi vacant en ce moment chez nous. Il suffit d'être tant soit peu intelligent et d'être solide; c'est notre homme de peine qu'il s'agit de remplacer.

A ce mot d'homme de peine, Caussade ne put retenir un mouvement de surprise, mais il laissa continuer Edmond Richaume.

— On arrive le matin à six heures pour faire le bureau du patron et du teneur de livres, et pour ranger l'atelier. Dans la journée, on fait les courses; ça n'est pas trop dur car il n'y a jamais de bien grosses pièces à porter; d'ailleurs on peut se faire aider par un apprenti. Mais il faut pour la place que je vous propose, un homme soigneux, qui ait de l'ordre; qui n'aille pas, par exemple, en rangeant l'atelier, prendre une petite pièce d'acier tombée à terre par mégarde pour un simple copeau de fer bon à mettre aux ordures. Il faut de plus un homme capable de retenir un ordre donné par un client; dans notre partie, on a souvent affaire à de vieux savants

grincheux ; il faut être très poli avec eux, les écouter patiemment...

— Et combien gagne-t-on? interrogea Caussade.

— Cent sous par jour, sans compter les pourboires qu'on peut recevoir par-ci, par-là.

— Cent sous! C'est peu pour être le domestique d'ouvriers, reprit Caussade d'un ton de profond dédain.

— C'est peu évidemment, dit Edmond, paraissant ne pas comprendre le sens exact de la remarque faite par le père de Louise. C'est très peu, surtout quand il faut avec cela vivre et donner le nécessaire à trois enfants ; mais cela vaut mieux que rien, en somme.

Caussade eut un geste superbe.

— C'est trop peu vraiment, fit-il, pour laisser de côté toute espèce de dignité.

Edmond fut sur le point de s'emporter en entendant cet homme parler de sa dignité, mais il vit dans les yeux de Louise tant de supplications muettes, qu'il se contint.

— Voyons, monsieur Caussade, réfléchissez bien, dit-il. Certainement ce ne sont pas les mines du Pérou que je vous apporte ; mais enfin c'est l'assurance du pain quotidien pour vous et vos enfants. On ne s'abaisse pas en se sacrifiant pour les autres. Moi, à votre place, j'accepterais ; j'essayerais tout au moins jusqu'à ce que j'eusse trouvé mieux.

— Mon cher ami, vous êtes jeune ; vous avez le temps de lutter. Ce n'est pas à mon âge qu'on se résout à faire le premier métier venu pour lequel on n'a pas été élevé.

Louise crut devoir intervenir.

— Mais, papa, pense qu'il n'y a plus un sou ici,

que les fournisseurs refusent tout crédit, et que nous n'avons pas d'argent à donner au propriétaire.

— Eh bien! nous mourrons de faim, fit Caussade d'une voix tragique. Mais tout n'est pas désespéré, continua-t-il plus calme; on m'a offert, cette après-midi, un autre emploi qui cadre mieux avec mes capacités et mon éducation que celui d'homme de peine. Il s'agirait d'aller en province faire de la propagande pour une élection. Certainement, je préfère servir un homme politique que porter un crochet sur mes épaules.

Edmond eut toutes les peines du monde à ne pas crier à Caussade qu'il valait mieux vendre sa sueur que trafiquer de sa conscience, et que, pour être domestique, il était peut-être plus honnête d'être celui de simples ouvriers que de remplir l'emploi de *vert-de-gris* auprès d'un charlatan quelconque de la politique.

S'il se retint, c'est qu'il pensa que prolonger la conversation sur ce sujet ne ferait qu'augmenter le chagrin de Louise, sans servir à quoi que ce soit.

— Je regrette,.. J'avais cru pouvoir vous rendre service, fit-il embarrassé. Au revoir.

Et, après avoir adressé à Louise un long regard où il mit tout son amour et toute sa douleur, il s'avança vers la porte.

En le reconduisant, Caussade, avec de belles phrases, le remercia de la peine qu'il avait prise de venir après son travail lui offrir cette place.

Et quand le jeune homme fut parti, il revint dans l'arrière-boutique en disant :

— Être homme de peine! Être le *larbin* de tout

un atelier d'ouvriers! Merci : j'aimerais mieux me jeter dans le canal!

Et s'asseyant à la table :

— Allons! dit-il à sa fille, la soupe, bien vite; Edmond nous a retardés et j'ai une faim d'enfer!

Il appela Marius et Denis qui jouaient dans la boutique et, devant Louise désolée, il mangea d'un fort bon appétit, sans seulement avoir demandé à sa fille comment elle avait fait pour acheter le dîner...

Le lendemain matin, avant de se rendre à son atelier, Edmond passa de nouveau chez Caussade, pour voir si par hasard ses idées se seraient modifiées pendant la nuit.

En venant chez l'homme d'affaires, il n'avait certes aucun espoir de le trouver plus raisonnable que la veille; ce fut l'affection profonde qu'il avait pour Louise qui le poussa seule à tenter une dernière démarche.

Il trouva Caussade couché et lisant, tout en fumant une cigarette, le *Petit Journal*.

— Eh bien! lui dit-il, faut-il que je parle de vous au patron?

— C'est absolument inutile, mon cher ami; je croyais vous avoir fait comprendre hier soir ma façon de voir à ce sujet.

— Sans doute, mais je pensais que peut-être vous auriez changé d'avis.

— Ah! vraiment non. Cette place ne me convient en aucune façon, je ne vous l'ai pas caché. D'ailleurs, c'est une assez forte somme d'argent qu'il me faudrait avoir d'ici à quelques jours pour me tirer d'embarras. A l'heure actuelle, un emploi pourrait

me rassurer sur l'avenir, mais ne dissiperait pas les ennuis que j'ai en ce moment.

— Allons, fit Edmond, je vois qu'il n'y a pas à insister. Bonjour.

Et il sortit.

— Ah! ça, il m'embête, ce petit, dit Caussade une fois seul. Comme si j'avais besoin de son entremise pour trouver une place d'homme de peine! Ne dirait-on pas que c'est un poste d'ambassadeur qu'il me propose! Mais n'y pensons plus.

Et paresseusement il s'étira sous ses couvertures, jeta sa cigarette éteinte et se replongea dans la lecture du journal.

C'était la quatrième page qui paraissait l'intéresser le plus; et, du doigt, il suivait les lignes menues placées sous la rubrique : Offres de capitaux.

— Toujours les mêmes, disait-il : trois millions à placer par fractions sur hypothèques, biens et titres dotaux et sur leurs revenus, 35, rue Maubeuge;

Prêts sur propriétés urbaines et rurales, 17, rue Montmartre;

Avances aux personnes mariées sous le régime dotal, 74, rue Laffite;

Crédit au Commerce et à l'Industrie, 159, rue Saint-Martin;

Prêts à tous sur simple signature, 53, rue Lamartine; et cetera, et cetera.

Je connais cela : Annonces alléchantes; on prête à tout le monde. Voulez-vous de l'argent? En voilà... Le bec enfariné, on se présente dans ces boîtes-là : je suis gêné, fait-on; je voudrais emprunter mille francs, deux mille francs pour me remettre à flot... Toujours la même réponse : Avant de traiter l'affaire,

il nous faut prendre des renseignements sur vous, monsieur, pour connaître votre moralité, votre solvabilité... pour couvrir nos premiers frais, voulez-vous nous verser une petite somme, dix francs soixante-quinze, onze francs quatre-vingt-dix...

Sacrés blagueurs!

On a besoin d'argent, on est harcelé par des créanciers, on vendrait son âme si ce genre de commerce se faisait encore; on verse la petite somme et on attend...

Les jours se passent, et comme sœur Anne on ne voit rien venir.

Alors on retourne voir le monsieur aux trois millions, le prêteur sur propriétés rurales et urbaines, celui qui protège les époux dotaux ou celui qui aide le Commerce et l'Industrie. On demande des explications et on obtient cette réponse : Nous regrettons, monsieur; nous ne pouvons faire l'affaire; les renseignements recueillis ne nous prouvent pas que votre solvabilité soit suffisante... Bref, on a perdu avec ces roublards-là son temps, plus les dix francs soixante-quinze ou les onze francs quatre-vingt-dix versés pour les *petits frais*...

Celui qui a inventé cette façon de plumer les gogos était très fort certainement... Encore un qui connaissait la bêtise humaine!...

Et il continua à s'abîmer la vue en cherchant parmi toutes les annonces s'étalant pleines de promesses à cette quatrième page, une qu'il n'aurait pas encore vue; ou bien l'adresse d'une agence où il ne se serait pas encore présenté.

— Tiens, tiens! fit-il s'arrêtant tout à coup, voilà une maison dont je ne savais pas encore l'existence:

Caisse des Travailleurs, rue Montorgueil, numéro 122. — Prêts sur simple signature, de 50 à 500 francs. Ça doit être encore une caverne de voleurs dans le genre des autres; il faudra tout de même que j'aille voir ce que cette boîte-là a dans le ventre. Je connais trop le truc pour que cette visite me coûte quelque chose... et qui sait?

Alors il rejeta le journal au pied du lit, se pelotonna dans la moiteur de ses draps, et, tout en sommeillant légèrement, fit un nouvel examen de sa situation plus que précaire.

Dans cinq jours, le terme à payer, soit trois cents francs, plus l'argent dû aux fournisseurs, boulanger, boucher, marchand de vin, charbonnier, cinq cents francs. En tout, environ huit cents francs.

Ah! Il était tout à fait à la côte, à bout de ressources et d'expédients. Et aucune affaire sérieuse à l'horizon. C'était par bravade qu'il avait parlé à Edmond de la mission que devait lui confier un candidat à la députation; la chose était encore à l'état de projet, et rien de décisif n'avait été arrêté à ce sujet. Quant au client qu'il avait quitté si brusquement le jour de l'accident arrivé à sa femme, le *vieux cocu*, ainsi qu'il l'appelait, ne lui avait pas encore écrit, malgré sa promesse.

Que deviendrait-il, s'il ne trouvait pas de l'argent?

IV

CHEZ MADAME TAMISET

Dans l'après-midi, après avoir emprunté un franc à l'un des familiers de son café habituel, Caussade se dirigea vers la rue Montorgueil.

Il passa plusieurs fois devant la porte du numéro 122, où était installée la *Caisse des Travailleurs*, avant de se décider à y entrer; il ne fondait pas de grandes espérances sur cette démarche, et la tentait pour n'avoir pas à se reprocher d'avoir négligé cette dernière chance de salut.

Il avisa un débit de boissons situé en face de la *Caisse des Travailleurs* et y entra, dans l'intention d'obtenir quelques renseignements.

— Connaissez-vous cette agence? demanda-t-il au marchand de vin, tout en dégustant un petit verre de *fine*, debout devant le comptoir. Quelle est sa réputation?

— Il y vient beaucoup de monde. C'est, je crois, une maison importante. Si vous désirez de plus

amples renseignements, adressez-vous donc à ce monsieur assis à la table du fond. Monsieur Guerrier, voici quelqu'un pour vous, cria le patron, et il dit à mi-voix à Caussade : c'est l'employé de la maison.

Guerrier releva la tête.

— Que désirez-vous, demanda-t-il d'une voix empâtée par un commencement d'ivresse.

— Vous demander quelques détails, répondit Caussade, sur la façon d'opérer de la *Caisse des Travailleurs*, sur son directeur.

Et comme Guerrier achevait de vider son verre.

— Deux absinthes, commanda Caussade.

Et il s'assit à côté de l'employé, en examinant d'un coup d'œil sa redingote râpée au col de velours graisseux et ses bouts de manches en lustrine.

— Le directeur? Vous voulez dire la directrice? fit Guerrier en battant son absinthe.

— Ah ! c'est une femme?

Et tout de suite l'employé raconta ses ennuis avec sa patronne, les petits tracas de toutes sortes qu'il en éprouvait; on en citait de belles sur madame Tamiset. Elle avait gagné sa fortune à bien des carrefours, disait-on, à Paris et en province; elle avait été même en maison, prétendait-on.

— Mais elle s'entend aux affaires ! reprit Guerrier. Pour gagner de l'argent elle ferait, elle fit n'importe quel métier. Elle ne dépense presque rien et se refuse les plus petites jouissances : elle serait plutôt fière de son renom d'habileté et d'avarice.

— A quoi compte-t-elle donc employer sa fortune?

— On ne sait. Elle achète chaque année un lopin de terre dans la Sarthe, son pays, répondit Guerrier.

Puis, consultant la pendule d'un regard.

— L'heure s'avance, fit-il; il faut que je rentre. Au plaisir de vous revoir, monsieur.

— Ne pourriez-vous pas, demanda Caussade, m'introduire auprès de votre patronne? Je désirerais l'entretenir quelques instants.

— Ma recommandation n'avancerait guère vos affaires. Madame Tamiset me querelle à chaque instant et m'a donné à entendre qu'elle n'est point satisfaite de mes services.

— Montrez-moi alors au moins le chemin?

Et tout en sortant du café, Jules se disait :

— Cela m'ennuie de traiter une question d'emprunt avec une femme... Bah! je suis beau garçon. Avec une femme, j'ai une chance de plus qu'avec un homme.

Ils s'engagèrent dans un couloir obscur et atteignirent un escalier aux marches sales et humides, éclairé par un demi-jour tombant par les fenêtres étroites d'une cour intérieure.

Ils montèrent lentement.

— Prenez garde, disait Guerrier de distance en distance; ici vous avez un palier, là une marche plus haute que les autres.

Au deuxième étage, Guerrier tourna le bouton d'une porte sur le panneau supérieur de laquelle se lisaient, gravés sur une plaque de cuivre ovale, ces mots : *Caisse des Travailleurs.*

La salle d'attente était une grande pièce poussiéreuse recevant, comme l'escalier, un jour rare de la cour de la maison. Bien que la fenêtre fût haute et large, ses carreaux peu fréquemment nettoyés ne

laissaient plus tomber par cette après-midi d'octobre qu'une lumière ternie.

Le plafond gardait cette teinte indéfinissable dont la vétusté, la fumée et les mouches couvrent les parois des pièces mal entretenues.

Le papier tendant les murs, déteint et maculé par des moisissures, godait par places; en d'autres, il avait disparu

La peinture rouge du carrelage s'était peu à peu effacée sous les pas des allants et venants; çà et là des carreaux étaient descellés, d'autres manquaient.

Dans la partie de la pièce opposée à la fenêtre, un panneau plein jusqu'à hauteur d'appui, et surmonté d'un treillage en fil de fer maintenu pas des cadres de bois, séparait l'espace réservé au public de la table devant laquelle Guerrier entra s'asseoir, après avoir indiqué à Caussade la banquette appuyée le long du mur sur laquelle des gens attendaient.

Guerrier venait d'allumer sa lampe et de se remettre au travail, lorsqu'une porte percée dans le mur situé derrière le grillage s'ouvrit.

Un homme en sortit, faisant de grands gestes, l'air joyeux, enthousiasmé, reconduit pendant quelques pas par une femme déjà mûre, assez corpulente les traits empâtés, le teint mat.

— C'est entendu; vous reviendrez dans huit jours, disait cette dernière.

— Je n'y manquerai pas, madame Tamiset. Tous mes remerciements; comptez sur ma reconnaissance.

Avant de refermer la porte de son cabinet, madame Tamiset se tourna vers son employé qui, en la voyant, s'était mis à gratter plus énergiquement

sa plume sur son papier, et lui dit d'une voix sèche, entre haut et bas :

— Ah ! vous voilà rentré ! c'est bien heureux. Je vous ai appelé dix fois inutilement. Vous étiez encore descendu chez le marchand de vin, n'est-ce pas ? Des clients attendaient après vous pour obtenir des renseignements, j'ai dû me déranger ; quelques-uns même s'en sont allés...

Guerrier balbutia des excuses.

— Vous ne pouvez déjà plus parler, continua madame Tamiset, vous êtes ivre. Vous n'y voyez même plus ; vous allumez votre lampe et il fait encore jour.

— Il fait si noir dans mon coin, remarqua l'employé.

— Vos yeux devraient y être habitués. Vous m'useriez bien dix francs d'huile tous les mois...

Et elle éteignit la lampe, disant :

— Je n'aime pas le gaspillage.

Guerrier craignant d'être remercié s'il risquait une observation, continua de griffonner dans l'obscurité.

— Eh ! bien, que me disiez-vous ? Vous y voyez maintenant.

Et elle rentra dans son cabinet où un client la suivit.

— Quelle gaillarde ! se dit Caussade en entendant la directrice gourmander ainsi son employé.

Il avait remarqué les petits yeux vifs de cette femme, son nez en bec d'aigle, ses lèvres minces et serrées et son menton volontaire.

— C'est bien là le physique d'une femme plus qu'économe, conclut-il.

Une chose alors le frappa : les précautions prises pour séparer le public du cabinet de la patronne.

La porte pratiquée dans le grillage et décorée d'une plaque en cuivre portant les mots : *Direction et caisse*, ne s'ouvrait qu'intérieurement, sous la pression d'un ressort placé à portée de la main de l'employé. Les clients passaient à côté de celui-ci pour arriver à une seconde porte pleine et épaisse.

Pour tuer le temps, Jules examinait les gens assis à côté de lui :

Deux ouvriers, l'un affectant un air insouciant et dissimulant mal son ennui ; l'autre portant une mine terreuse. Un peu à l'écart, un homme qu'il crut reconnaître pour un ancien commis de magasin de nouveautés, conservant encore quelques restes d'élégance, un pantalon bien coupé, une cravate de nuance choisie, mais cachant de son mieux le bord effrangé des poignets de sa chemise ; dans le coin opposé, un vieux monsieur, au dos voûté, à la redingote râpée, se servant souvent avec grand bruit d'un large mouchoir à carreaux, sans doute un pion ou un professeur sans emploi.

Une femme assise près de lui l'intéressa davantage, une vieille au visage osseux, vêtue d'un long châle vert et chargée d'un cabas raccommodé avec des morceaux de drap de couleurs disparates et soutenu par deux ficelles en guise d'anses.

Et en regardant en désœuvré ses voisins, Caussade se répétait mentalement pour la vingtième fois peut être les paroles qu'il voulait dire à la directrice de la *Caisse des Travailleurs*.

De temps à autre la porte de madame Tamiset s'ouvrait et un client s'en allait, l'air heureux, ravi,

toujours accompagné jusqu'au seuil par quelques bonnes paroles d'encouragement prononcées d'une voix mielleuse.

— Ayez confiance, votre affaire est en bonne voie.

Ou un :

— Soyez tranquille, nous réussirons.

Ou encore :

— Vos intérêts sont les miens, soyez en bien persuadé.

Et un autre client rentrait.

Derrière son guichet surmonté du mot : *Renseignements*, Guerrier rallumait sa lampe, en ronchonnant.

Caussade vint s'accouder sur la petite tablette du guichet.

— Prête-t-on à tous ces gens? Ils paraissent tous satisfaits.

L'employé le regarda en riant et dit en clignant de l'œil d'un air fin.

— Les mauvaises réponses s'envoient par lettre.

Et il lui montra la formule qu'il recopiait depuis une heure.

Un monsieur bien mis, portant des lunettes, ayant des gants et tenant sous le bras une volumineuse serviette, entra brusquement sans se découvrir, vint au guichet et demanda :

— Y a-t-il du monde?

Guerrier souffla dans un tube acoustique et cria :

— Madame, c'est votre banquier.

Et il le pria très poliment, en se levant à demi, de vouloir bien prendre la peine d'attendre quelques minutes.

Le banquier fit un signe de tête et arpenta la pièce de long en large, d'un air important; les pauvres hères assis le long de la muraille le regardaient d'un œil d'envie et contemplaient avec respect sa serviette, que, dans leur misère, ils rêvaient bourrée de billets de banque.

Madame Tamiset eut bientôt expédié son client et s'enferma quelques instants avec son banquier qui la quitta après force poignées de main.

Cette longue attente rappelait à Caussade toutes les heures passées inutilement dans d'autres agences; il écoutait d'une oreille distraite les grincements de la plume de Guerrier et le murmure sourd des formules que l'employé se dictait à lui-même.

Il suivail de l'œil les bizarres silhouettes découpées sur la muraille par la lampe posée de l'autre côté du grillage.

— Il me faut sortir une bonne fois de l'ornière, se disait-il, et liquider mes dettes. Le hasard me favorise : une femme tient cette agence. Eh! eh! je ne suis pas vilain garçon, dit-on, et si jusqu'à présent je n'ai obtenu que des succès relativement modestes, je n'en dois accuser que mon manque de fortune. S'il avait trente mille francs de rente, Jules Caussade ne rencontrerait pas son pareil!

La vieille femme au cabas, arrivée quelques instants avant lui, entrait en ce moment dans le cabinet de la directrice.

— Pourvu, se dit Jules, que cette femme n'aille pas mettre de mauvaise humeur la patronne!

Enfin lui aussi fut introduit auprès de madame Tamiset.

— Quelle affaire vous amène, mon cher mon-

sieur? dit celle-ci en installant son nouveau client dans un fauteuil bas, sous le jour de la lampe.

— J'ai un petit commerce de papeterie, rue Saint-Denis. Sans me rapporter vingt mille francs par an, il me donne de quoi vivre, de quoi élever mes trois enfants : jusqu'à ces derniers temps mon magasin était tenu par ma femme et ma fille ; moi, je travaillais au dehors. Ma femme devint folle. Je ne trouve pas une occupation suffisante dans mon commerce, pour un homme. Pourtant je ne veux pas l'abandonner. Le jour de l'an approche : je désire avant cette époque profiter des circonstances pour réaliser un projet formé depuis longtemps, bien avant le malheur arrivé à ma femme, adjoindre à ma papeterie un dépôt de jouets d'enfants et de porcelaines.

C'est là le motif de l'emprunt que je désire contracter. Si plus tard je réussis, ce que avec mon activité et, je puis l'avouer, mon intelligence, je considère comme certain, j'agrandirai ma maison ; je louerai la boutique du marchand d'à côté, j'établirai enfin un de ces grands bazars de fournitures de ménages destinés à faire le pendant de nos grands magasins de nouveautés, comme le *Tout-Paris*.

Pour le moment, je vous demanderai seulement huit cents francs.

Madame Tamiset l'écoutait très attentivement et, sans perdre un mot de son récit, remarquait la faconde méridionale de ses paroles, l'exagération de ses projets, et les comparait avec le vêtement râpé, le chapeau démodé et le visage creusé de son interlocuteur.

Elle sourit pour adoucir la rigueur de l'enquête

qu'elle allait commencer, et, d'une voix très aimable, posa quelques questions.

— Vous me demandez huit cents francs pour acheter des jouets, des porcelaines ?...

— Plutôt pour en tenir un dépôt seulement et donner cette somme en nantissement.

— Vous voulez donc acheter beaucoup de marchandises ?

— De quoi posséder un assortissement pouvant répondre aux besoins des habitants du quartier.

— A quelles maisons pensez-vous vous adresser pour vos achats ?

— Je ne sais encore : aux marchands de la rue Paradis, à Nuremberg.

— En effet, là, vous rencontrerez les conditions les plus avantageuses ; vous connaissez votre métier, je le vois. Il y a longtemps sans doute que vous êtes établi ?

— Depuis dix-sept ans.

— Permettez-moi quelques questions de détail ? Est-ce avec votre argent ou celui de votre femme que vous avez acquis votre commerce de papeterie ?

— J'ai fondé moi-même ma maison avec la petite dot de ma femme.

— Combien payez-vous de loyer ?

— Douze cents francs.

— Bravo, c'est un loyer modéré ; surtout si votre magasin est bien situé.

— Il n'en est pas de mieux placé dans le quartier.

— Votre genre de négoce vous oblige peut-être à posséder toujours un assortiment considérable d'articles de papeterie ?

— Je n'en garde que très peu en magasin.

— Vous faites bien. Qui va doucement... vous connaissez le proverbe. Inutile de laisser beaucoup d'argent dormir en marchandises. Fournissez-vous des collèges, des administrations ?

Pas jusqu'à présent. Je préfère vendre aux gens du quartier.

— Ces gros marchés laissent, en effet, peu de bénéfices et exposent à de grands risques. La vente, au détail et au comptant... car je pense que vous vendez au comptant, n'est-ce pas ?

— Assurément.

— C'est le plus sûr, vous avez raison : un bon tiens vaut mieux que deux tu l'auras... La vente au détail et au comptant rapporte plus de bénéfices ; il suffit de s'attacher à augmenter le nombre de ses clients. Vous devez en recevoir un grand nombre tous les jours ?

— La boutique est bien achalandée.

— Quel est votre chiffre d'affaires par an?

— Trente mille francs, répondit en exagérant Caussade, espérant par là inspirer une plus grande confiance.

— Et vos bénéfices se chiffrent par ?...

— Six mille francs environ,

— C'est-à-dire vingt pour cent ; ils ont dû baisser depuis l'accident survenu à votre femme. N'est-ce-pas terrible, dit madame Tamiset avec un semblant d'émotion, de voir de pareils malheurs s'abattre sur des travailleurs. Voilà une famille bien unie; le père travaillait de son côté,.... car vous vous occupiez de... que m'aviez-vous donc dit ?

— De contentieux.

— La mère tenait le magasin, s'occupait de ses en-

fants, et au moment où ceux-ci grandissent, où il va falloir sans doute songer à leur éducation...

— Ma fille aînée a dix-sept ans et aidait sa mère ; les deux autres, des garçons, sont encore bien jeunes...

— Une catastrophe comme celle-là, l'affaire d'un instant peut-être...

— Ça a été un coup de foudre.

— ..... Bouleverse tout. — Ce sont les papetiers du voisinage qui ont dû s'en frotter les mains, les sans-cœur!

— Les plus proches sont à un quart d'heure de chez moi.

— Et que faites-vous maintenant avec ces pauvres petits enfants ?

— Je trouve une occupation par-ci, par-là.

— Heureusement, ajouta-t-elle, qu'il y a tant de ressources dans le caractère des méridionaux.... car votre teint, la couleur si noire de vos cheveux et de vos yeux et votre accent me prouvent que vous êtes du midi...

— Je suis de Saint-Saturnin, dans le Lot-et-Garonne.

— Un pays de tanneurs ? reprit madame Tamiset. J'ai connu quelqu'un qui venait de ce pays-là.

— Oui, mon père possédait la plus importante tannerie de la ville. Il occupait deux cents ouvriers; mais il fit de mauvaises affaires lorsque j'étais encore tout enfant.

— Les méridionaux sont vifs, hardis, entreprenants. Celui dont je vous parlais était un excellent enfant, un petit brun bien gentil, toujours le mot pour rire sur les lèvres, un vrai boute-en-train... Vos

traits me rappellent un peu les siens... Et avec ces huit cents francs, quels articles acheterez-vous ?

Elle prit un crayon, une feuille de papier et établit ce compte.

— Vous aurez des jouets : non pas des jouets trop chers, vous ne les vendriez pas. Vous prendrez deux douzaines de poupées, soit cinquante francs ; trois ou quatre douzaines de boîtes d'animaux, d'arches de Noë, de ménages, de celles à treize sous, total ; vingt-cinq francs. Mettons pour les balles, ballons, guides, fouets, sabots, cordes à sauter, toupies, billes, quilles, cerceaux, voitures, vingt-cinq autres francs. Ajoutons des soldats en plomb, quelques jeux de dames, d'échecs, de loto : cinquante francs. Mettons pour divers, encore cinquante francs, total : deux cents francs. Vous dépenserez au plus trois cents francs pour achat d'assiettes communes, — point de babioles coûteuses pour les débuts, — verres, bobèches, flambeaux, carafes, plateaux : cela fait en tout cinq cents francs. Possédez-vous quelque argent d'avance ?

— Non. Mes économies ont été épuisées à la suite de la folie de ma femme.

— De quel pays est-elle ?

— Du département du Nord.

— N'a-t elle pas quelques biens dans son pays ? Si je pouvais prendre hypothèque sur de bonnes terres, je considérerais votre demande de prêt comme une affaire bien plus avancée.

— La dot de ma femme consistait eu quelques actions et obligations.

Depuis quelques minutes, madame Tamiset mordillait le bout du crayon qu'elle tenait à la main, ce

qui était chez elle le signe du contentement lorsqu'elle avait, suivant son expression, confessé son client.

Tout d'un coup, elle quitta sa voix mielleuse, et d'un air rond et bon enfant:

— Parlons donc franchement; nous sommes entre hommes, fit-elle en tapant sur la cuisse de Caussade. Parions que vous n'avez pas l'argent du prochain terme?

Caussade voyant ses batteries découvertes fit une grimace significative qui ne laissa plus aucun doute dans l'esprit de madame Tamiset.

— Eh! bien, mon gros bichon, pourquoi ne pas l'avoir dit tout de suite! Je ne mange pas les petits enfants, je ne demande qu'à aider les gens, qu'à rendre service. Voici votre bilan : votre passif, un terme à payer, trois cents francs. Dettes à amortir, voyons, combien? Cinq cents francs?

Caussade se récria.

— Moins que cela? mettons trois cents francs : plus, pour faire bouillir la marmite et acheter quelques bibelots; je veux bien : deux cents francs ,trois et trois font six, et deux font huit. Votre actif se compose de votre demande d'emprunt.

Et, ce disant, elle battait triomphalement la mesure avec son crayon.

— C'est bien là ma situation, avoua Caussade.

La directrice ouvrit alors un gros registre et écrivit rapidement les renseignements qu'elle venait d'arracher un par un à son interlocuteur.

— Voici, dit-elle tout en écrivant, les conditions ordinaires de mes opérations : je prête à un an, au taux de cinq pour cent. En recevant la somme, vous

me souscrivez des billets renouvelables de trois mois en trois mois : à chacune de ces époques, vous pouvez amortir tout ou partie de votre dette. A chaque échéance, vous me payez l'intérêt de la somme renouvelée, et en plus une légère commission de deux pour cent. Cette petite retenue me rembourse de l'agio que me compte mon banquier pour négocier ces valeurs. Ces conditions sont fort douces.

Madame Tamiset ne disait point qu'elle ne négociait aucun de ces effets et faisait produire par conséquent à son argent treize pour cent par an.

Voyant Caussade tout ahuri du dépouillement si exact de sa situation, elle ajouta :

— Ne vous tourmentez pas, mon ami; un méridional, un homme dans toute la force de l'âge, plein d'intelligence, de bonne volonté, travaillant non seulement pour lui mais pour ses enfants, trouve toujours moyen de se sortir d'embarras. Je vous donnerai ma réponse dans huit jours. Ce temps m'est nécessaire pour prendre quelques renseignements. Commerçant vous-même, vous savez que nous sommes obligés de nous entourer des plus grandes garanties; vous ne serez donc pas surpris de ces précautions, et, d'autre part, nous ne nous connaissons que depuis un quart d'heure à peine: mais.... peut-être, seriez-vous déja venu ici?

— Non, pas encore.

— Votre nom, s'il vous plaît, pour l'inscrire sur mes livres?

— Jules Caussade.

— Jules... Caussade... fit-elle, cherchant dans sa

mémoire; n'auriez-vous pas été en garnison à Rouen, vers 1864? Sergent fourrier?

Caussade la regarda attentivement, et tout d'un coup éclairé par un souvenir.

— Cora! s'écria-t-il. C'est vous, Cora? moi aussi, je croyais me rappeler vos traits.

Et enthousiasmé, il réfléchit :

— J'aurai mes huit cents francs.

Madame Tamiset, elle, la première surprise une fois passée, se disait que cette reconnaissance n'était pas une raison pour lâcher maladroitement ses écus et les exposer à trop de risques. Elle avait peiné si longtemps pour les ramasser.

Elle ajouta un correctif à ses paroles précédentes :

— Vous vous entendiez joliment à faire sauter les gros sous, dans ce temps-là!

— Dans ce temps-là, j'étais garçon et ne songeais pas à l'avenir; maintenant c'est bien différent : je pense à mes enfants.

— Travaillez pour eux, dit-elle en se levant; au revoir et bon courage.

Caussade sortit radieux, plein d'espoir, et adressa en passant un petit salut bienveillant à Guerrier, lequel penché sous la lumière avare de sa petite lampe recopiait incessamment la même lettre.

MERCANTILE LIBRARY
OF NEW YORK

V

LA CHASSE A LA PIÈCE DE CENT SOUS

A sept heures du matin, Caussade rentrait chez lui.

Il se sentait pénétré jusqu'aux os par une petite pluie fine qui n'avait cessé de tomber pendant toute cette nuit d'octobre; il se serrait frileusement dans sa redingote étriquée, toute usée aux coutures et lustrée par l'eau aux endroits plus râpés.

Il se hâtait à courtes enjambées, baissant la tête, courbant les épaules, les mains dans les poches de son pantalon, la figure blêmie par une nuit passée sans sommeil, les yeux fatigués, les paupières lourdes.

Rendu plus sensible au froid par la lassitude d'une veille prolongée, sans souper, il frissonnait à chaque gouttelette filant des bords amollis de son chapeau dans son cou, ou descendant le long de ses joues creuses jusqu'à ses moustaches.

Il quittait la salle enfumée d'un cercle de bas

étage, et, passant sans transition d'une température lourde et surchauffée au grand air, — encore tout agité par la fièvre du jeu, — il était saisi par le froid humide de la rue.

Il palpait entre ses doigts et retournait dans sa poche la pièce de cent sous risquée, perdue, regagnée, perdue encore et finalement restée seule en sa possession.

Tout en avançant sous la pluie, l'air hébété, le cerveau alourdi, l'esprit étranger aux choses environnantes, il revoyait par moments le tapis vert du tripot, les louis, les pièces de monnaie couvés par les yeux des joueurs, ramassés par la batte du croupier. Il avait encore dans les oreilles des bourdonnements métalliques; il entendait des : Faites vos jeux, messieurs... La main passe... Rien ne va plus...

Un moment, à la tête d'un gain assez considérable, il n'avait pas eu la sagesse de s'arrêter à temps et, petit à petit, l'avait perdu entièrement.

Il revoyait la physionomie réjouie d'un ponte chanceux assis en face de lui; il s'irritait encore maintenant en pensant aux billets de banque gagnés par cet homme-là qui, sans doute, n'attendait pas après cette somme pour payer ses créanciers, qui peut-être ne jouait que pour satisfaire sa passion.

Et lui, Caussade, venu dans ce cercle avec l'espoir d'y gagner les quelques louis dont il avait besoin pour vivre, s'en retournait ni plus pauvre ni plus riche, harrassé par cette longue veillée, par les émotions irritantes et les bonheurs décevants du jeu: une querelle lui eut fait du bien en

le tirant de sa lassitude, en lui fournissant l'occasion de déverser sur quelqu'un sa mauvaise humeur.

— Ah! enfin, te voilà, dit Louise Caussade à son père ; je craignais un accident, je t'ai attendu jusqu'à une heure du matin ; de toute la nuit je n'ai osé fermer l'œil, espérant toujours entendre le bruit de tes pas dans la rue. Où étais-tu? Tu ne m'avais pas prévenue...

— Où j'étais ? J'ai essayé de gagner un peu d'argent pour la maison, pour nous tirer des ennuis des fournisseurs. Il est ridicule de m'avoir attendu si longtemps, de t'être tourmentée. Tu as les yeux rouges, le visage pâle ; te voilà fatiguée avant d'avoir commencé ton travail.

— Voici deux lettres arrivées hier soir.

Jules parcourut du regard l'en-tête imprimé sur la plus grande des deux enveloppes : Gessler, fournitures en gros d'articles de papeterie.

— Je devine le contenu de cette lettre, dit-il en l'ouvrant.

Et il lut tout haut :

« Paris, 15 octobre 1882.

» Monsieur Caussade, rue Saint-Denis, 241.

» Monsieur,

» Depuis longtemps j'attends le paiement de votre
» dette. Vous me l'avez plusieurs fois promis et ne
» tenez point votre parole. Aujourd'hui même, vous
» deviez venir effectuer un versement à ma caisse et
» vous vous êtes abstenu d'y paraître.

» Je ne comprends ni votre silence à plusieurs de

» mes lettres, ni la désinvolture avec laquelle vous
» avez répondu à mes employés lorsque je les ai en-
» voyés chez vous. N'était la situation fâcheuse dans
» laquelle vous mit le malheur arrivé à madame
» Caussade, je vous aurais déjà poursuivi.

» Mais toute patience a des bornes : si demain à
» midi je n'ai point reçu de vous au moins la moitié
» de la somme due, je remets les pièces à l'huissier
» avec ordre d'agir rigoureusement, j'espère, mon-
» sieur, que vous ne me réduirez pas à cette néces-
» sité aussi désagréable, je vous l'assure, pour moi
» que pour vous.

« Recevez... »

Caussade froissa la lettre avec colère et la jeta par terre d'un mouvement brusque.

— Me poursuivre ! Gessler croit avoir tout dit quand il a prononcé ce mot gros de menaces. Qu'il le fasse ! L'huissier m'apportera-t-il de l'argent pour payer mon fournisseur ?... Chose absurde ! Aujourd'hui je ne puis solder les deux cents francs de ma dette, et la loi, sous prétexte de protéger le commerce, autorise un parasite, un huissier à me frapper d'un impôt de six, sept, huit francs ! Cet impôt ne profitera nullement à mon créancier. Aujourd'hui je ne peux payer deux cents francs, et on veut que demain j'en paye deux cent sept ou deux cent huit. Belle façon de m'aider !

— Mais papa, interrompit Louise, si tu allais chez ce monsieur ; peut-être obtiendrais-tu encore un délai?

— J'y suis allé déjà quatre fois. Il me refuserait. Qu'il fasse à sa guise !

— Tu peux toujours tenter cette démarche, fit la jeune fille.

— Eh ! bien, vas-y, toi, dit Caussade. Peut-être réussiras-tu mieux que moi...

Louise sortie, Jules ouvrit la seconde enveloppe.

— Voyons, se dit-il, si cette lettre m'apporte de meilleures nouvelles que celle de Gessler.

Et il lut :

» Monsieur Caussade est prié de ne plus s'occuper
» de l'affaire dont il lui a été parlé au café du *Plat*
» *d'argent*, il y a un peu plus d'un mois, d'autres
» dispositions ayant été prises. »

— Un simple billet, pas de signature. Ce vieux cocu se défie de moi. Voici donc encore une affaire manquée ! Cette nuit la chance se déclare contre moi, et maintenant je vois s'enfuir la dernière espérance qui me restât. Tout me craque dans la main. Je n'ai même plus la ressource du Mont-de-Pitié, ce banquier des pauvres qui ont encore quelque chose. Qu'y mettrais-je ? Les marchandises me restant ici ? La somme qu'on me prêterait ne me rembourserait pas mes frais de transport. J'ai cédé à un prix dérisoire celles qui pouvaient encore se vendre, après les avoir achetées très cher à Gessler qui, maintenant, m'en rélame le prix. Je ne possède plus de crédit. Des billets de complaisance, j'en trouverais peut-être encore ; mais signés par de pauvres hères comme moi, à qui les passerais-je ? J'ai usé cet expédient ; j'ai escompté des effets à un taux exorbitant à des banquiers véreux qui me donnaient cinquante pour cent de leur valeur. Ces banquiers-là sont des gens bien mis, et moi, je ne puis remplacer ma redingote. Ils ont réussi, eux : ce sont d'honnêtes gens !

J'ai essayé de tous les métiers, et maintenant pour vivre, je me crois capable de tout entreprendre. Je me vendrais à qui me sortirait du pétrin ! Ma pauvreté m'oblige à subir l'injure sans me plaindre. Ce billet d'un cocu n'est point signé : on ne prend pas de gants avec un homme comme moi, si pauvre qu'on s'en méfie, tombé si bas qu'on ne l'insulte plus, qu'on dédaigne... Ah ! canailles, à qui l'argent donne de la vertu !

— Monsieur Mamour, dit d'une voix mielleuse la concierge en ouvrant la porte. Monsieur Mamour, entrez donc; monsieur Caussade est là.

Dans un gros homme à favoris rouges coupés ras, Jules reconnut son propriétaire et ne put retenir un mouvement de contrariété.

— Que me dit-on, môssieu Caussade, fit M. Mamour d'un ton paterne; que vous n'avez pas payé votre terme ?

— C'est vrai; cette fois-ci je me trouve en retard.

— Déjà après le quinze juillet, j'ai dû vous accorder de longs délais. Maintenant je suis en train de marier ma *demoiselle :* le bijoutier, la couturière, le tapissier me coûtent un argent fou. J'ai besoin d'opérer toutes mes rentrées, et j'espère que cette fois-ci vous ne me ferez pas attendre davantage le paiement de votre terme. D'autant plus, continua-t-il avec emphase et en appuyant sur ses mots, que je vous loue cette boutique à bien bon marché; elle offre tous les avantages : excellente situation, à l'angle de deux rues très fréquentées, à deux pas du boulevard, dans un quartier très commerçant, un jour exceptionnel, une disposition commode... Ce

n'est pas douze cents francs qu'elle vaut; c'est au moins dix-huit cents francs...

— Oh! douze ou dix-huit cents francs, au point où j'en suis! fit Caussade avec un peu d'ironie.

— Votre prédécesseur fit fortune ici.

— Il était né coiffé, sans doute.

— Il n'allait pas au café, môssieu; il travaillait d'arrache-pied du matin au soir; levé le premier de la maison, il se couchait le dernier. Il savait attirer les clients, donner un air coquet à son étalage, je sais ce qu'est le commerce, môssieu; j'y ai passé et j'y ai gagné ma fortune avec de l'ordre et de l'économie. Mon père était un paysan, un imbécile; il ne me fit pas donner d'éducation, môssieu; ne m'envoya pas au collège. Cela ne m'empêcha pas de faire mon chemin tout seul : je suis fils de mes œuvres.

Oui, continua M. Mamour en relevant sa grosse tête apoplectique et en tourmentant du bout des doigts la massive chaîne d'or arrondie sur son gilet, je suis arrivé à Paris en sabots, avec quarante sous dans ma poche; et maintenant je pourrais rouler dans une voiture... à moi... si je ne croyais pas la marche nécessaire à ma santé, môssieu...

Caussade, malgré son ennui, éprouvait par instants presque l'envie de rire en entendant le propriétaire chanter ses propres louanges.

Il retrouvait dans la voix de M. Mamour les intonations bouffonnes d'un acteur célèbre sur les grands boulevards.

— Quand on ne peut pas payer un loyer de douze cents francs, — une misère pour une boutique aussi avantageuse que celle-ci, — on en prend une plus petite, on se met colporteur. Et, quand on ne se sent

pas les capacités nécessaires pour diriger une maison de commerce, on se met commis, môssieu... mais on paye ses dettes; c'est la première honnêteté. On a le droit alors de lever la tête, de regarder les gens en face, et on se sent heureux : on est fier; on a le témoignage de sa conscience, on ne doit rien à personne... Moi, môssieu, chaque matin en me levant je mettais de côté le prix de mon loyer journalier, et en plus : dix sous. C'est ainsi que je suis arrivé à me voir un an de loyer d'avance dans ma caisse.

— Mais je ferais de même si je le pouvais, s'écria Caussade.

— J'ai d'abord travaillé pour mon propriétaire, reprit M. Mamour se complaisant à arrondir ses phrases; c'est avec les dix sous économisés chaque jour que je pus agrandir mes affaires, que je devins un commerçant important et qu'enfin je me suis retiré. Voilà où mènent la conduite et le travail...

Payer son propriétaire, môssieu, c'est commencer à se faire des rentes!

Caussade, durant cette tirade, éprouvait la tentation de jeter un escabeau à la tête de M. Mamour. Aux derniers mots de celui-ci, il tira de son portefeuille plusieurs notes et les étala sur la table devant son propiétaire.

— Voici la note de mon boulanger, elle se monte à vingt-cinq francs; voici celle de mon boucher : je lui dois trente-sept francs, et voici ajouta-t-il en tirant de sa poche sa fameuse pièce de cinq francs, mes derniers cent sous. A qui voulez-vous que je les offre? A vous, ou à mes fournisseurs? Quel parti me

donnez-vous à choisir : coucher à la belle étoile ou crever de faim?

— Môssieu, vous sortez de la question : on doit payer son boulanger, et son propriétaire.

En ce moment, Louise entra.

Elle fit signe à son père : non.

— Écoutez, monsieur Mamour, dit Caussade, vous et moi, nous dépensons notre temps en pure perte. Voici mon passif : je dois à vous trois cents francs; à mes créanciers commerciaux, autant; à mes fournisseurs, pour ma dépense du ménage, une centaine de francs. Mettez à mon actif : « néant »... Et maintenant, faites ce que vous voudrez.

— Vous avez des marchandises ici; vendez-les.

— Et à qui? demanda Jules irrité! A vous? voulez-vous me les acheter?

— Il me faudra bien les faire vendre, si vous continuez à montrer la même mauvaise volonté pour me payer.

— Ne parlez pas de mauvaise volonté... si je le pouvais, je m'acquitterais envers vous... Puis-je vous payer trois cents francs avec cent sous?

M. Mamour s'en alla sans répondre.

Caussade l'entendit se dire à mi-voix :

— Verrai l'huissier... Vous aurez de mes nouvelles...

— Ah! ces propriétaires! s'écria Jules, qu'on les a bien à juste titre nommés des *monsieur Vautour!*

Puis, se retournant vers sa fille :

— Que t'a-t-on dit chez Gessler? demanda-t-il.

— On m'a répondu très poliment qu'on ne pouvait patienter davantage.

— Eh! bien, attendons pour demain la visite de messieurs les huissiers, dit Caussade s'efforçant de rire.

— Allons, papa, reprends courage... pour les deux petits...

VI

AVEC L'ARGENT DES HOMMES

Caussade, harcelé par ses créanciers, se décida à devancer le jour fixé par madame Tamiset pour la réponse.

Rompant avec ses habitudes de paresse, il se leva à huit heures, et à neuf, avant l'arrivée de Guerrier entra dans l'agence.

Il pensait, en voyant la directrice avant tout autre client, trouver plus de temps pour l'intéresser en sa faveur en lui rappelant leurs souvenirs communs.

Il se promena de long en large pour révéler sa présence par le bruit de ses pas.

Madame Tamiset entr'ouvrit la porte de son cabinet, tout en demandant d'une voix sèche :

— C'est vous, Guerrier ?

— Non, madame, c'est M. Caussade, dit Jules.

— Vous êtes plus matinal que mon employé, répondit-elle, il se met toujours en retard, et me cause par sa conduite mille ennuis. Il se grise comme un

Polonais, se montre impoli avec les clients, répond d'une façon très cavalière à leurs demandes et semble prendre à tâche de les éloigner d'ici. Pourtant je le paie assez cher pour qu'il remplisse convenablement son emploi : j'en trouverai tant que j'en voudrais à ce prix-là.

Caussade, un peu décontenancé, craignait d'avoir fait un pas de clerc. Il se demandait s'il n'allèguerait pas un prétexte quelconque pour se retirer et revenir dans un moment plus favorable.

Elle devina ses préoccupations et, comme elle s'était imposé de se montrer toujours affable, même pour le plus infime ou le plus ennuyeux de ses clients, elle dit aimablement à Jules en le faisant entrer dans son cabinet :

— Quel motif me vaut le plaisir de votre visite, mon cher monsieur.

— Celui-ci, répondit-il. Lors de notre dernière entrevue, vous avez vu clair dans mon jeu ; vous en savez maintenant autant que moi sur ma position ; je n'hésiterais donc pas à vous exposer la raison de mon arrivée matinale. Je ne puis attendre le terme fixé par vous pour me donner votre réponse relative à l'emprunt sollicité par moi.

Madame Tamiset leva les yeux sur l'éphéméride accrochée au mur : — Dix-sept octobre.

— C'était avant-hier le jour du terme. Vous n'avez pu le payer, n'est-ce pas ?

— Non. Le propriétaire, mon fournisseur de papeterie, le boulanger, le charbonnier, le boucher, la blanchisseuse se sont succédé hier chez moi. Tous veulent être payés et crient à qui mieux mieux. Il me faut trouver de l'argent à tout prix.

— Lors de votre dernière visite, vous ne me paraissiez pas dans un besoin si pressant.

— Il y a cinq jours, je comptais sur une affaire. Hier, j'appris par une lettre qu'il n'y fallait plus songer.

— Quelle somme vous faudrait-il immédiatement ?

— Trois cents francs pour mon propriétaire, cent pour mes créanciers les plus exigeants, cent autres pour les besoins du ménage, pour vivre.

— Vous n'avez donc pas eu de chance depuis le temps où je vous ai connu à Rouen?

Caussade, invité ainsi à raconter sa vie, se sentit dans l'impossibilité de dire la vérité.

Avouer qu'il avait couru de place en place, essayant de trente-six métiers et des moins lucratifs, repoussé de partout à cause de sa paresse, de sa vanité et de sa jactance, c'eût été inviter madame Tamiset à ne pas lui consentir son prêt ; c'eût été la mettre en garde contre ses belles paroles, lui dire de considérer comme perdu son argent une fois prêté. Il ne le pouvait pas ; d'ailleurs il trouvait un certain plaisir à satisfaire son caractère méridional, en brodant sur un épisode obscur de son existence un petit roman bien amoureux, bien mouvementé.

— Non, dit-il avec aplomb, mon travail et mon énergie n'ont pas encore trouvé leur récompense. En sortant du service, je vins à Paris passer quelques jours, auprès d'un ancien camarade du régiment.

Ce garçon, possesseur d'une centaine de mille francs, ne faisait rien de ses dix doigts et s'ennuyait profondément. Mon père, je vous l'ai dit, exploitait la plus importante tannerie de Saint-Saturnin et m'avait, tout enfant, quelque peu initié à son métier.

Comm il avait, en mourant, oublié de me laisser des fonds et que je me trouvais en présence d'un capitaliste, je me dis : Mon ami, voici l'occasion pour toi de tirer parti de ton invention.

Or, avant de partir au régiment, j'avais inventé une machine à couper les empeignes des chaussures; pendant mon temps de service j'y apportai quelques modifications et la simplifiai dans de notables proportions. Je dessinai cette machine et j'en exposai les plans à mon ami. Il en fut enthousiasmé.

Notre combinaison était bien simple et devait nous rapporter de grands bénéfices : mon ami restait à Paris et se chargeait de nous faire une clientèle parmi les fabricants de chaussures; moi, je m'en allais à Saint-Saturnin y installer plusieurs machines de mon système et j'envoyais les empeignes et les autres pièces de cuir toutes coupées à Paris. La main-d'œuvre étant moins chère chez nous qu'ici, je trouvais un bénéfice considérable à faire exécuter ces travaux dans le pays même des tanneries. Bref, notre affaire conclue, je partis emportant une trentaine de mille francs.

Arrivé à Saint-Saturnin, je me dis : Je vais faire d'une pierre deux coups et surprendre grandement mon associé. Au lieu d'acheter bêtement mes cuirs à un tanneur, je m'associai à ce tanneur avec l'argent de l'autre.

Mon nouvel associé avait une fille adorable, toute jeune, dix-huit ans, des yeux grands comme des assiettes et noirs comme du charbon. Pour moi, je n'étais pas dans ce temps-là vilain garçon, vous vous en souvenez peut-être, et je posai ma candidature à la main de l'héritière. Que cela ne vous surprenne

nullement; elle devait un jour posséder un beau petit million. Quant à moi, j'avais fait fructifier mes trente mille francs, et, mon invention aidant, j'avais plus que doublé mon capital primitif. Mon futur beau-père m'adorait et me traitait comme son fils; la jeune fille m'embrassait dans les petits coins.

Tout allait pour le mieux, lorsque ma future belle-mère ne s'imagina-t-elle pas de s'amouracher de moi! Je commis la bêtise de répondre à sa flamme : tout marcha bien pendant quelque temps. Cette femme conservait de beaux restes; elle n'avait pas encore quarante ans, et, ma foi, vous comprenez en attendant la fille..... Mais, un jour tout se découvrit : Je fus obligé de partir après une scène violente avec le mari; mon associé de Paris trouva que j'avais compromis nos intérêts communs et exigea la dissolution de notre société. Je restai Gros-Jean comme devant....

Madame Tamiset écoutait tout ce verbiage et, tout en conservant extérieurement le plus grand sang-froid et un sérieux impertubable, s'amusait à part elle en retrouvant dans Caussade le même goût qu'elle lui avait connu autrefois pour les récits exagérés, pour la *blague*

— Et après, que fîtes-vous ? demanda-t-elle.

— Revenu à Paris dans le but d'y trouver une place, je me mariai par dépit à une femme sans grand tempérament et ne possédant qu'une petite dot, laquelle me servit, je vous l'ai dit, à m'établir. Depuis lors, les enfants vinrent au monde et je ne pus de nouveau tenter la fortune à mon gré.

En définitive, je puis dire que les femmes m'ont perdu, puisque ma future belle-mère de Saint-Sa-

turnin m'empêcha, avec sa passion, d'être millionnaire à l'heure actuelle, et que ma femme ne sut pas comprendre mes projets et m'aider à les exécuter.

Et maintenant, au lieu de rouler carrosse, je cherche une occupation.

— Ne vous a-t-on rien proposé ?

— Si, répondit-il en éclatant de rire, on m'offre une place d'homme de peine. Vous devinez si j'ai envoyé promener celui qui m'en a parlé ! Ah ! ma vie d'à-présent ne vaut pas ma vie d'autrefois... Vous souvenez-vous de nos bonnes parties de Rouen ?

Madame Tamiset réfléchissait, battant lentement la mesure suivant sa coutume avec son crayon.

Elle se souvenait bien de ces jours passés ; mais à quoi bon en rappeler la mémoire ? tout était bien fini : c'était là de l'histoire ancienne. Jules n'en reparlait sans doute que pour apporter un atout de plus dans son jeu.

Elle entendit dans la salle d'attente l'employé rentrer.

— Etes-vous libre d'un moment à l'autre ? demanda-t-elle tout d'un coup à Caussade en l'interrompant au milieu de ses phrases.

— Oui, répondit-il.

Elle se leva.

— Venez avec moi, dit-elle.

Puis elle l'emmena dans la salle d'attente où Guerrier, très rouge comme quelqu'un qui a beaucoup couru, enfilait ses bras dans ses bouts de manches de lustrine.

— Vous arrivez bien tard, Guerrier. Il est neuf heures vingt.

— La pendule avance, madame.

Et il tira de son gousset une de ces vieilles montres d'argent énormes, qu'il présenta à sa patronne en lui disant :

— Voyez-vous même ; il est neuf heures dix, et ma montre avance....

— Aussi bien, continua madame Tamiset sans faire attention aux protestations de son employé, mieux vaut que je vous dise votre fait aujourd'hui que plus tard. Vous vous soûlez tous les jours ; vous n'arrivez jamais ici que sentant le vin ; bien des fois dans la journée vous disparaissez pour aller boire ; vous êtes toujours fait comme un voleur, avec des vêtements sales, déchirés ; vous n'avez aucune tenue, vous ne travaillez qu'en me sentant derrière votre dos ; vous répondez d'une manière impolie aux clients ; vous m'avez fait manquer bien des affaires...

— Qui s'en plaint ?... Quelles affaires vous ai-je fait manquer ? objectait Guerrier essayant de se défendre.

— Vous devriez rougir de votre paresse, après avoir eu la chance de trouver une bonne place comme celle-ci.

— Je travaille encore trop pour ce que vous me donnez.

— Osez-vous dire cela ? quand journellement tant d'ouvriers et d'employés, qui vous valent bien, se trouvent sans ouvrage et viennent ici pour emprunter !

— Choisissez en donc un parmi eux pour me rem-

placer, puisque vous les croyez des phénix! cria Guerrier s'emportant.

— Nous sommes aujourd'hui le dix-sept, voici cent francs, votre mois complet. Allez-vous-en.

Il comprit au ton tranchant de madame Tamiset qu'il n'avait plus à espérer de conserver sa place. Il haussa la voix.

— Oui, essayez-en des gens qui viennent ici! Ils auront bientôt assez du métier! Vous avez la réputation d'être avare, et ce n'est pas à tort. Vous laissez les gens grelotter de froid faute de feu, s'abîmer les yeux dans l'obscurité pour économiser quelques sous d'huile, et vous tourmentez constamment les gens pour leur faire produire plus de travail qu'un homme n'en peut faire dans sa journée.

— Vous le prenez sur un ton qui ne me plaît guère.

— Cent francs par mois, ce n'est pas assez pour ne pas dire la vérité. Payez-moi davantage si vous voulez des flatteries. Mais une cuisinière gagne plus que moi! Avec cent francs, puis-je porter des habits à la mode, changer de vêtements tous les six mois? Je suis sale, dites-vous; c'est bien assez bon pour travailler ici. Faites donc laver les carreaux plus souvent, nettoyer le plancher, enlever les toiles d'araignées.... C'est ici que je me salis.

— Je vous prie de sortir immédiatement.

Guerrier continuait de murmurer, tout en empaquetant dans un morceau de journal les bibelots lui appartenant.

— Ah! ah! fit-il en ricanant, je suis sale! Je suis toujours bien assez propre pour vous aider à tripoter

vos vilaines affaires. Oui, oui, vous me faites signe de me taire, parce que des clients entrent et nous écoutent; mais je ne crains pas de parler, moi; je n'ai pas de taches dans mon passé.... Vous feriez, tout pour de l'argent. Et d'ailleurs, tout le monde dans le quartier sait bien où vous avez gagné votre fortune. Voulez-vous que je vous dise : je suis bien content de m'en aller. J'ai du dégoût d'être payé de mon travail avec votre argent gagné au coin des rues, le long des trottoirs.

— Ramassez vos cent francs et sortez immédiatement, ou j'appelle les sergents de ville.

— Si j'avais voulu coucher avec toi, ajouta Guerrier d'un ton gouailleur, tu ne me chasserais pas. Mais, Dieu merci, je ne mange pas de ce pain-là.

Madame Tamiset crut devoir à sa dignité de dire en s'adressant à Caussade et aux clients arrivés pendant cette scène :

— Entendez-vous comme il me traite ? C'est une indignité !

Guerrier ayant empoché ses cents francs et ficelé son petit paquet, sortit en refermant la porte avec violence.

On l'entendit crier dans l'escalier :

— Vieille roulure !

Madame Tamiset haussa les épaules.

Les quelques femmes qui se trouvaient là s'approchèrent d'elle, toutes prêtes à lui prodiguer leurs soins et à lui offrir des consolations banales.

— Ne faites pas attention aux paroles de cet homme, dit-elle; il est ivre. Dailleurs on n'est sali que par la boue. Terminons notre affaire, ajouta-t-elle en se tournant vers Caussade un peu gêné.

Elle le fit rentrer dans son cabinet, puis :

— Voulez-vous devenir mon employé, lui demanda-t-elle. Je vous prête quatre cents francs. Asseyez-vous là, et écrivez-moi une reconnaissance de cette somme. Vous m'enverrez votre propriétaire toucher ses trois cents francs, et vos créanciers les plus pressants recevront de ma main également les cent autres francs. Chaque mois, vous me rembourserez sur vos appointements une somme de vingt-cinq francs ; vous amortirez ainsi peu à peu votre dette.

Caussade accepta ces conditions, comme un naufragé s'accroche à une planche de salut.

— Allez déjeuner maintenant, conclut madame Tamiset, et rentrez dans une heure. A votre retour, je vous indiquerai votre travail d'aujourd'hui.

Tout en descendant l'escalier, Caussade se rappelant les derniers mots de Guerrier et fondant des espérances sur le souvenir de ses anciennes relations avec *Cora* pensait :

— Il y aura peut-être quelque chose à faire dans cette maison...

Dans la rue, il aperçut chez le marchand de vin d'en face l'employé congédié se mettant en devoir d'écorner ses cent francs.

Guerrier l'appela ; mais Caussade passa rapidement, sans paraître remarquer cette invitation.

— Eh ! bien, j'ai réussi, dit-il tout joyeux à Louise en rentrant chez lui.

— Tu as trouvé de l'argent ?

— Mieux que cela : de l'argent et une place.

Et il ajouta :

— Elle deviendra bonne plus tard, j'espère.

VII

UN PAS DE PLUS DANS LA BOUE.

On était à la fin du mois de décembre.

Depuis deux mois déjà Caussade était l'employé de madame Tamiset; il avait su se faire apprécier de sa patronne par son activité et son intelligence.

Il s'était décidé à secouer sa paresse, espérant trouver pour l'avenir dans la *Caisse des Travailleurs* une position agréable et suffisamment bien rétribuée.

Certes il ne voulait point s'en tenir pour toujours à son modeste emploi de gratte-papier encagé derrière un treillis de fil de fer; il comptait bien plus tard ne travailler que juste le temps nécessaire pour inspirer à madame Tamiset une pleine confiance en son habileté et obtenir d'elle un engagement pour plusieurs années. Alors il pourrait, suivant son expression, *se la couler douce.*

Il ne négligeait aucune façon de faire valoir son

travail et de mettre en scène son intelligence et sa faconde méridionale. Il s'appliquait à prendre toutes les idées de madame Tamiset et à lui prouver qu'il pourrait facilement, le cas échéant, assumer sur lui la responsabilité de la direction des affaires et, prenant en main les intérêts de l'agence, faire rapporter au capital engagé un bénéfice bien supérieur à celui obtenu jusqu'au jour de son entrée dans la maison.

Il flattait en sa patronne ses habitudes d'économie exagérée; et il pensait bien, après s'être introduit ainsi dans les bonnes grâces de madame Tamiset, pouvoir rappeler le souvenir de leurs anciennes relations. Il semblait que ce moment s'approchait de plus en plus.

Ce soir-là, à l'heure où la porte de l'agence allait être fermée, un homme d'une soixantaine d'années entra précipitamment.

— Mon cher monsieur, dit-il en abordant Caussade que les clients de la maison commençaient à considérer un peu plus qu'un employé ordinaire, cette fois-ci je vous apporte une invention destinée à révolutionner le commerce de la glace à rafraîchir à Paris.

Caussade regarda madame Tamiset avec un demi-sourire sur les lèvres, se demandant s'il allait encore écouter cet ancien professeur atteint de la monomanie des découvertes.

— Bah! pensa-t-il, quelques minutes de plus ou de moins ne sont pas une affaire. Il ne faut pas décourager les clients, même celui-ci : il peut faire connaître la maison. Une idée sort parfois d'un cerveau fêlé.

— Voici mon projet: je fais construire une machine à vapeur aussi légère que possible. Je la monte sur une voiture traînée par un cheval et l'été, je parcours les différents quartiers de Paris. Ma machine est constamment sous pression; je m'en sers pour obtenir le froid par la volatilisation de l'éther. Je visite les cafés, les restaurants, les maisons bourgeoises et riches, les hôtels, et instantanément je frappe les carafes. Comptez les personnes qui, à Paris, se servent de la glace en été; pensez au nombre considérable de celles qui en feraient usage si elles pouvaient l'obtenir sans dérangement, chez elles, à heure fixe, à des prix modérés. Dès que le public connaîtra cette innovation réclamée par un des besoins les plus impérieux, la soif...

Madame Tamiset sourit à cette phrase de prospectus.

— ... Dès qu'il saura l'adresse de l'inventeur et les facilités si grandes pour se servir de sa découverte, il lui enverra des commandes en très grande quantité. Les gros consommateurs pourraient prendre des abonnements au mois, à la saison...

Bientôt, mon unique machine obligée de courir tout Paris, de satisfaire à des demandes faites, pour la même heure, dans des quartiers éloignés les uns des autres, deviendra complètement insuffisante. Ce n'est pas une voiture qu'il me faudra sous peu, c'en-est dix, c'en-est un plus grand nombre peut-être...

Et l'inventeur s'emballant tout à fait, continuait, criant comme s'il faisait une conférence :

— Vous connaissez ces engouements subits du public parisien. J'y ai songé; j'ai prévenu cet avenir.

Il déroula un grand plan de Paris, traversé de lignes bleues et marqué de larges croix rouges.

— Voici les points de départ de chacune de mes dix machines; suivez leur itinéraire...

Et il promenait son doigt maigre sur la carte, en nommant les rues desservies par ses appareils.

Caussade tira sa montre, regarda l'heure et dit très froidement. :

— Votre projet est fort ingénieux, en effet, mais que désirez-vous?

— Il me faudrait pour frais de publicité, achat de machine, construction d'une voiture spéciale, acquisition d'un cheval, location d'un magasin, d'une écurie, salaire d'un ouvrier, etc , environ dix mille francs.

— Vous travaillerez seulement pendant les mois les plus chauds de l'année, objecta Caussade pour ne pas congédier cet homme trop brusquement.

— Pendant l'hiver on danse, le soir, et l'on prend des glaces. Pendant la journée j'utiliserai la force motrice de ma machine à actionner une scie rotative avec laquelle, de maison en maison, j'irai débiter le bois de chauffage. Je m'entendrai avec les chantiers, les grandes administrations, je leur ferai des concessions. Il y a là de bien grosses affaires à traiter, monsieur. Prêtez-moi ces dix mille francs et je vous associerai à mon entreprise.

D'un coup d'œil, Jules prit l'avis de madame Tamiset pour renvoyer cet inventeur enthousiaste.

— Je considérerai, répondit Caussade de sa voix chantante, volontairement bienveillante quoique au fond un peu ironique, je considérerai l'affaire de ce prêt comme presque conclue le jour où vous m'ap-

porterez l'autorisation de la Préfecture de faire circuler une machine à vapeur dans la rue et l'engagement pris par deux cents clients de se servir de votre invention. Comme prêteur, je dois exiger ces garanties. Procurez-les vous : nous pourrons alors étudier votre projet plus en détail.

L'inventeur repliait son plan.

— Allons, dit-il d'un ton résigné, je vais me mettre en campagne. Voici dix ans employés par moi en démarches de toutes sortes; heureusement maintenant avec cette affaire je puis compter sur le succès.

Cet homme parti :

— Je vous félicite, dit madame Tamiset, de votre zèle depuis votre entrée ici. Je l'apprécie à sa juste valeur, et, pour vous le prouver, je saisis avec plaisir l'occasion du jour de l'an. Dorénavant, je ne vous retiendrai plus vingt-cinq francs sur votre mois, comme cela avait été convenu lors de nos premiers arrangements. Je vous paierai vos appointements intégralement; de plus, et pour vous encourager à prendre bien en main les intérêts de la maison, si le chiffre de mes affaires s'augmente considérablement durant l'année prochaine, je vous considérerai comme acquitté envers moi de votre dette.

Caussade se confondit en remerciements.

— Votre position dépend complètement de vous. Continuez comme vous avez commencé; prouvez-moi par des résultats palpables que vous concourez à la prospérité de la *Caisse des Travailleurs* et vous me trouverez toujours prête à récompenser votre zèle.

— Soyez assurée, répondit Caussade, qu'il ne peut

exister de plus grand encouragement pour moi que de voir appréciés mes services à leur valeur.

— Il est si difficile de rencontrer des employés sérieux. Vous avez vu votre prédécesseur, Guerrier : un ivrogne, un malhonnête. Et avant lui, j'ai dû en renvoyer plus de vingt. L'un volait les clients, il est vrai, plutôt que moi. Il se faisait adresser des timbres-poste pour les réponses et les gardait. Cet autre promettait sa protection aux gens qui lui graissaient la patte; il les faisait passer avant leur tour, leur indiquait des combinaisons avantageuses d'emprunt; mais oubliait totalement ceux de mes clients qui ne savaient point lui glisser adroitement une pièce dans la main. Un quatrième, un grand frisé, joli-cœur, protégeait les femmes... Peut-être une complaisance en valait-elle une autre?...

— En tous cas, ces gens-là comprenaient bien mal leur intérêt, puisqu'ils ne réussirent qu'à perdre leur place.

— Le plus rusé de tous, c'en fut peut-être un qui écrivait des lettres où je me trouvais tellement engagée que bien des fois je dus consentir des prêts pour ainsi dire contre mon gré. Plus tard, je l'appris, il touchait des emprunteurs une commission sur ces affaires : celles-ci d'ailleurs pour la plupart devinrent mauvaises...

— Ces employés-là se trouvent toujours payés trop cher. J'en acquis l'expérience quand j'étais dans le commerce des cuirs. Je ne me repentis par contre jamais d'avoir donné de bons appointements à ceux qui s'intéressaient véritablement à la réussite de mes affaires.

— Malgré toutes les précautions dont on s'en-

toure, on est parfois bien trompé. Un de mes commis avait su capter ma confiance par ses manières avenantes... Il était jeune, gentil garçon, se présentait bien, causait agréablement... Je lui avais même laissé la direction de bien des affaires... Un matin, il se sauva en emportant cinq mille francs. Je le dénonçai. Il fut arrêté. Il est en prison.

— Il ne faut se fier, voyez-vous, qu'aux gens connus depuis longtemps; mais à ceux-là on ne doit pas marchander sa confiance.

— Notre métier réclame, il est vrai, une habileté spéciale. Il faut se montrer très doux avec les clients, ne se fâcher jamais, écouter leurs bavardages, les faire causer, ne pas leur laisser le temps de réfléchir et, tout en les écoutant les amener à raconter ce qu'on désire savoir. Pour cela il faut paraître s'intéresser à des choses indifférentes, pour placer au milieu de la conversation une question adroite; ne jamais congédier quelqu'un définitivement, l'ajourner tout en faisant sonner à son oreille des noms de banquiers, des chiffres, pour inspirer confiance. Le plus difficile et le principal, c'est de démêler dans les paroles du client le vrai motif de son emprunt, et aussi d'en indiquer le bon emploi.

— Dieu merci, nous autres méridionaux, nous ne restons jamais à court de paroles; nous paraissons souvent nous emballer, mais au fond nous sommes plus froids que les gens du Nord et nous calculons nos intérêts mieux qu'eux.

— Le tout dépend de la façon de s'y prendre. Durant de longues années, j'ai prêté à un taux, ma foi assez élevé, de l'argent à un jeune homme qui devait posséder une certaine fortune à sa majorité. Cet im-

bécile non seulement m'a remboursée jusqu'au dernier sou, mais il m'a encore remerciée comme sa bienfaitrice et m'a envoyé d'autres clients. Car, chose à noter, l'emprunteur le plus infime peut en amener un très gros... Une chose très importante aussi, c'est la manière de prendre des renseignements dans le quartier, auprès des voisins...

— Oh! pour cela, je connais la manière de s'y prendre. J'ai mené à bien assez d'enquêtes, quand j'étais défenseur aux Justices de paix.

— Quand vous étiez défenseur aux Justices de paix?

Caussade se mordit les lèvres, dépité d'avoir laissé échapper cette phrase imprudente révélant un coin de son véritable passé, et, changeant brusquement de sujet de conversation :

— Je songe à vous proposer, dit-il, une combinaison qui vous attacherait les clients par l'appât du gain.

— Laquelle? demanda madame Tamiset piquée de curiosité.

— Il se fait tard. Il me faut aller dîner : si vous le permettez, nous en causerons un autre jour.

Madame Tamiset réfléchit quelques instants pendant que Caussade rangeait les plumes et les papiers traînant sur son bureau.

— Aucun étranger ne vous attend chez vous, ce soir? demanda-t-elle.

— Non.

— Restez à dîner avec moi... sans cérémonie... entre garçons.

Caussade accepta l'invitation...

Au dessert il exposa à madame Tamiset ses projets financiers.

— La plupart des clients de votre agence, dit-il, n'ont recours à un emprunt que quand ils ont essayé de beaucoup d'autres moyens de se tirer de la misère. Quelques-uns attendent pour en arriver à cet expédient d'avoir perdu toute espérance de trouver du travail; d'autres ont vendu tous les objets de leur ménage représentant une certaine valeur; d'autres encore n'ont recours à vos services que pour rembourser des emprunts contractés ailleurs.

Malgré toutes les précautions dont vous vous environnez, malgré votre grande habitude des affaires et votre habileté, il peut se faire que vous prêtiez à des gens sans ressources : au jour du remboursement vous vous apercevez avoir conclu une mauvaise affaire.

Le plus avantageux pour vous est donc de consentir des prêts à de petits capitalistes, s'il m'est permis d'employer ce mot pour des propriétaires de quelques titres, qui hésitent à déplacer leur argent. C'est surtout en attirant ici ce genre de public que vous pourrez agrandir sûrement vos affaires et les rendre plus fructueuses. Pour atteindre ce but, je vous propose de leur offrir des avantages spéciaux par la combinaison suivante :

Par une petite clause ajoutée à la fin de la lettre réglant les conditions de chaque emprunt, vous établissez une sorte de tontine entre tous les gens ayant emprunté des fonds à votre caisse dans l'espace de six mois, par exemple du premier janvier au trente juin. Tout adhérent à ce système, le jour

même où il toucherait la somme que vous lui prêtez laisserait une prime de cinq pour cent. Le versement de cette prime lui donnerait droit à un bon, moyennant lequel il prendrait part à un tirage au sort devant avoir lieu un an après le dernier jour du semestre. Par chaque dix mille francs prêtés durant cette période un lot de cent francs serait attribué par voie de tirage au sort; la valeur de ce lot serait versée au gagnant en espèces, ou lui serait comptée en déduction de sa dette.

— Mais c'est une émission de valeurs à lots que vous me proposez là, objecta madame Tamiset. La loi, me semble-t-il...

— Vous n'auriez pas besoin de crier cela sur les toits; c'est affaire entre vous et vos clients : ils ne songeront pas à s'en plaindre.

— Pouvez-vous appuyer de chiffres votre raisonnement?

— Parfaitement : prenons une somme de dix mille francs composée de cent prêts de cent francs chacun; ces dix mille francs, à cinq pour cent de prime, vous rapporteront cinq cents francs. Vous rembourserez sur cette somme de cinq cents francs, deux lots de cent francs chacun : il vous restera donc comme bénéfices trois cents francs, ce qui, sur un capital de dix mille francs représente un placement de trois pour cent. Ajoutez cet intérêt à celui prélevé sur l'argent prêté ; augmentez l'un et l'autre des intérêts composés, et vous arrivez à un bénéfice assez satisfaisant, il me semble, de dix huit à vingt pour cent.

Madame Tamiset prit un bout de papier et, re-

poussant son assiette, se mit sur-le-champ à vérifier l'exactitude des calculs de Caussade.

— Eh! eh! pensa-t-elle en les trouvant justes, il ne se trompe pas.

Jules observait le visage de sa patronne.

Il y suivait les marques de satisfaction au fur et à mesure que les chiffres devenaient plus probants. Alors, voyant madame Tamiset bien disposée, il jugea le moment opportun pour ramener peu à peu dans la conversation des souvenirs du temps passé.

— Ce dîner en tête à tête me rappelle les parties faites autrefois à Rouen.

— Il y a bien longtemps de cela, dit madame Tamiset d'un ton sec. Des événements de toutes sortes ont survenu, et les temps ont bien changé.

— Hélas! oui, reprit Caussade. Aussi dans mes heures d'ennui j'aime à me rappeler quelques-unes de nos soirées d'autrefois.

— Vous avez donc la mémoire bien longue?

— Oui. Tenez, il me semble être encore au temps où nous allions nous promener à La Bouille. Un jour de sortie j'allai vous chercher de bon matin et nous prîmes le bateau à vapeur. Vous souvenez-vous? C'était en plein été, au mois d'août. Nous nous promenâmes bras dessus, bras dessous comme deux amoureux. Je vous revois gaie comme un pinson échappé de sa cage. Vous proposâtes de nous baigner dans la Seine; nous n'avions pas de caleçons de bain, et en sortant de l'eau, nous faillîmes être surpris par les gendarmes... Nous en eûmes un appétit! Quel plantureux déjeuner! quelle friture de goujons délicieuse! Étions-nous bien, attablés sous

les pommiers! Et la nuit venue, en plein champ, vous rappelez-vous?

— C'est de l'histoire ancienne que vous contez là, fit-elle, jouant encore à la prude.

— Pas si ancienne pourtant, car je me rappelle n'être rentré à la caserne que le lendemain matin. J'ai tiré à la suite de cette escapade quinze jours de prison, et j'ai manqué perdre mes galons... Une autre fois même, je faillis passer au conseil de guerre; vous en étiez la cause; la querelle avait d'ailleurs commencé devant vous. Il y eut des gifles échangées avec l'adjudant Prélart; nous sortîmes dans la rue, et, dans l'obscurité, nous échangeâmes des coups de poing. Heureusement que l'adjudant ne s'est pas vanté d'avoir reçu une pile, sans cela...

— Vous étiez, à cette époque, d'une jalousie exagérée.

— C'était votre faute : j'étais pincé. Vous étiez si gentille, si aimable, si polissonne...

— Vraiment!

— Oui, j'ai connu bien d'autres femmes; jamais je n'ai éprouvé autant de plaisir à me rappeler mes liaisons avec elles, qu'à me souvenir des trois ans passés à Rouen.

Et voyant madame Tamiset faire un signe de dénégation :

— Non, ce n'est pas parce que vous êtes là pour m'écouter, continua-t-il; ce n'est pas parce que vous êtes ma patronne que je vous dis cela, c'est tout simplement pour raconter la vérité. Certainement, à cette époque-là, je me sentais *quelque chose* pour vous; la mère Picard me disait bien aussi que Cora, votre nom en ce temps-là, avait un fort béguin pour

son petit Jules. Avouez-le, fit-il en riant, vous le trouviez gentil sous son uniforme?

— Vous portiez vos galons avec un certain chic, c'est vrai. Je ris encore en pensant à vos entrées triomphales chez la mère Picard : toujours tiré à quatre épingles, l'œil brillant, les moustaches bien cirées, les cheveux frisés au petit fer, vous faisiez de la *fantasia* et vous vous souciiez fort peu de l'ordonnance.

— Cela m'a valu un certain nombre de jours de salle de police.

— Vous n'aviez pas l'air engourdi des autres pioupious que j'étais bien obligée de recevoir, pour vivre.

— Vous convenez maintenant de votre préférence pour moi, fit-il d'un air suffisant.

— Madame Tamiset ne se souvient plus guère de Cora; d'ailleurs Cora passait pour jolie et madame Tamiset...

— Mais je ne vous trouve pas changée : je vous reconnus dès notre première entrevue. A la vérité, je fus quelque peu étonné de vous retrouver à la tête d'une agence de prêts ; je vous croyais restée à Rouen.

— Il était trop difficile de s'y faire une situation. Je vins à Paris, et grâce à mon économie je mis quelques sous de côté. Pourquoi me cacherais-je de ces mauvais jours? Ne suis-je pas arrivée à me faire une position? Quand on a gagné de l'argent, mon ami, on est passé honnête! Vous savez bien que je n'étais pas une gaspilleuse; on me traitait même d'avare; et celles qui me le reprochaient, qui essayaient de me tourner en ridicule parce que je ne dé-

pensais pas à tort et à travers l'argent que je gagnais, où sont-elles maintenant? à l'hôpital, ou dans la Seine.

— Sans être dépensière, on peut avoir un *ami* préféré, et, pour lui, se départir de son économie habituelle.

— Oh ! vous savez bien que lorsque nous sortions ensemble nous ne dépensions jamais beaucoup d'argent, et pourtant nous nous amusions bien. J'amassai sou à sou une petite fortune; j'achetai des terres au pays, et, en même temps, mon indépendance.

— Oui, vous avez bien eu raison en cela, et j'eus bien dû, de mon côté, agir de même. J'ai voulu arriver trop rapidement à la fortune et l'ai manquée. Oui, vous possédez beaucoup d'argent, une maison bien connue; c'est agréable, je le comprends, de se savoir libre, de pouvoir satisfaire toutes ses volontés et même ses caprices. Mais, dites-moi, quelquefois n'êtes-vous pas triste, le soir, de vous trouver seule, les clients partis, l'agence fermée? Vous aimiez la société, et je vous vois sans amis : les clients qu'on roule ne les remplacent pas.

— En fait d'hommes, mon petit, j'en ai connu de toutes sortes : celui-là serait bien malin qui saurait maintenant me déranger de ma tranquillité.

— Il vous serait peut-être imprudent de le parier, dit Caussade se rapprochant de madame Tamiset et essayant de lui prendre la taille.

— Allons, pas de bêtises ! N'oublions pas que nous sommes des gens sérieux.

— Voyons, ma petite Cora, nous sommes seuls; laissons notre sérieux à la porte...

— Tu es fou!...

. . . . . .

Caussade sortit de chez sa patronne à deux heures du matin.

VIII

QUI SE RESSEMBLE S'ASSEMBLE.

Depuis cinq mois, Caussade était l'amant de madame Tamiset; il avait vu sa position s'améliorer peu à peu : ses créanciers lui sachant un emploi sûr, lui accordaient du temps pour se libérer et cessaient de le harceler.

Délivré de ses ennuis, entrevoyant la possibilité d'arriver à une situation moins précaire, il déployait toutes les ressources de son flair méridional et employait son entregent naturel dans l'intérêt de la *Caisse des Travailleurs*.

Son projet de tontine mis à exécution donnait d'excellents résultats. Caussade savait les faire valoir aux yeux de madame Tamiset; et, sans concevoir dans les premiers temps quelle serait sa conduite future et quels avantages il en pourrait retirer, il ne négligeait pas de flatter ainsi la femme dans sa patronne et de se montrer aussi bon employé qu'amant empressé.

Le soir, après le départ des clients, il l'amusait par son bagout et son entrain d'homme du Midi. Intarissable, joyeux, moqueur, il la mettait au courant des petits scandales du quartier ; il devinait ses goûts, ses moindres fantaisies et lui apportait tantôt la fleur qu'elle préférait, tantôt une caricature prise à la devanture d'un marchand de journaux, tantôt des sucreries, des gâteaux, dont, par souvenir de son ancien métier, elle se montrait friande. Elle sortait peu et s'habitua à apprendre de sa bouche tous les potins du voisinage. Il lui résumait les nouvelles politiques, les faits et les scandales du jour, lui racontait le sujet des romans en vogue. Plusieurs fois il la mena au théâtre. Il l'accoutumait ainsi insensiblement à ne pouvoir se passer de lui, à vivre de sa vie, à attendre de lui toutes ses distractions ; et, en même temps qu'il se montrait plein d'attentions pour elle, qu'il la prenait par les mille petits côtés faibles de son caractère, par sa gourmandise, sa curiosité et son besoin de conversation, il s'établissait de plus en plus solidement dans la maison en déployant une activité et une habileté très grandes.

Connaissant l'avarice de sa patronne, il prêchait l'économie et la mettait en pratique ; il employait le temps qu'il ne passait pas à l'agence à prendre des renseignements sur les clients ; il les relançait partout et au café même, où il s'établissait les soirées où il ne restait pas en tête en tête avec madame Tamiset, il faisait de la réclame pour la *Caisse des Travailleurs*.

D'abord il n'avait pas eu de plan bien arrêté ; il travaillait dans l'intention vague d'assurer son avenir ; mais peu à peu il réfléchit à tout le parti qu'il

pouvait tirer de son état d'amant et d'employé.

Il voulut devenir l'associé de sa patronne et, par un lien matériel et par un fait connu et reconnu par tous, se l'attacher définitivement. Et si la Cora de Rouen devenait son associée pour le commerce, pourquoi ne le serait-elle pas pour sa vie privée? Elle était déjà sa maîtresse. Quel motif pourrait-elle alléguer pour refuser de cohabiter avec lui? C'était s'engager pour l'avenir, il est vrai.

Caussade recula bien des fois avant de le lui proposer.

Toutes les fois qu'il rentrait chez lui, dans la petite boutique de la rue Saint-Denis, en retrouvant Louise et ses deux fils, il s'apercevait du vide causé par le départ de sa femme. La conversation de Louise et des deux enfants l'intéressait médiocrement; très égoïste de sa nature, il ne ressentait aucun plaisir à s'occuper d'eux. Puis il se soumettait en leur présence à une contrainte perpétuelle, ne leur parlant qu'à demi de sa situation à l'agence, ne pouvant les mettre au courant des détails de son travail ; il avait besoin, non pas seulement d'une maîtresse, mais des soins d'une femme vivant avec lui : il lui fallait remplacer Blanche Caussade.

Bien qu'il eût trouvé par son système de tontine et les soins employés pour le faire prospérer, le moyen d'augmenter dans de notables proportions les bénéfices de l'agence, Caussade craignait que ce ne fût pas là peut-être pour sa patronne un motif suffisant d'en faire son associé. Il lui fallait nécessairement, pour être le co-directeur de l'agence, devenir le pseudo-mari de madame Tamiset; en cas de réussite, il entrevoyait toute une perspective d'oisiveté

et de noces le payant de sa souplesse déployée pour y arriver et le dédommageant des privations de sa vie passée.

Il se décida pourtant à parler et exposa ses plans à madame Tamiset.

Le local actuel de l'agence devenait insuffisant; les clients, obligés d'attendre dans une pièce de dimensions trop restreintes, mal éclairée et sale, ne pouvaient évidemment concevoir une bonne opinion des affaires traitées dans cette maison ; le plafond, les murs, l'ameublement révélaient par trop une économie forcenée, tandis que les grillages, les doubles portes, les précautions prises pour empêcher les communications faciles avec le cabinet de madame Tamiset démontraient bien qu'il y avait là de l'argent. Évidemment, plusieurs clients, si ce n'est tous, faisaient cette double réflexion, en concluaient à de l'avarice, et peut-être se laissaient décourager et n'osaient exposer les motifs de leur emprunt. Ces gens rendus timides étaient peut-être nombreux ; ils avaient répandu autour d'eux une opinion défavorable pour l'agence.

Transformer ce local eut été bien difficile ; la disposition des pièces ne s'y prêtait pas, et les travaux nécessités par un remaniement complet eussent coûté fort cher. Il valait mieux transporter le siège de la *Caisse des Travailleurs* ; d'une façon comme d'une autre on était obligé d'en modifier l'aspect. Depuis l'établissement de tontines inventées par Caussade, non seulement le nombre des emprunteurs avait augmenté, mais le genre des clients s'était modifié ; c'était tantôt un petit rentier apportant quelques centaines de francs d'économies dans l'espoir de les faire

fructifier, tantôt une cuisinière, venant confier quelques francs gagnés en faisant danser l'anse du panier. Quelle confiance l'apparence actuelle de la maison pouvait-elle inspirer à ces gens-là ?

A l'air délabré de la salle d'attente, en réfléchissant au peu d'argent sacrifié pour son installation, ne pouvait-on penser qu'une malle toute prête attendait à chaque minute la directrice au cas où elle jugerait prudent de se réfugier en Belgique ? Il fallait paraître davantage, et du reste, puisqu'on gagnait de l'argent, pourquoi ne pas le faire savoir à tous en s'installant dans une boutique bien en vue, et en fascinant pour ainsi dire les clients par l'étalage de sa prospérité ?

— Pourquoi ne transporteriez-vous pas l'agence dans mon petit magasin ? Il est fort bien situé; à peu de distance d'ici, ce qui n'éloignera pas votre clientèle par crainte d'un trop grand déplacement, à proximité du boulevard Sébastopol et des grands boulevards; il présente les mêmes avantages que le local que vous occupez, puisqu'il est situé dans le même quartier commerçant, et, en plus, il est au rez-de-chaussée et n'est loué qu'un prix très modique. Le bail à courir est encore long. Depuis longtemps je vois tout le parti que vous pourriez tirer de ce local.

— Fort bien; mais les frais d'installation s'élèveraient à une somme assez ronde.

— Vous l'auriez bien vite regagnée par les économies que vous réaliseriez sur les frais de publicité; voyez, calculez ce que vous dépensez en annonces dans les journaux pour faire connaître l'existence de la *Caisse des Travailleurs*, cachée à un troisième

étage, dans une maison de vilaine apparence. Chez moi, la porte ouverte sur la rue sera une invitation aux passants à entrer. Le titre de l'agence écrit en grosses lettres dorées au-dessus du magasin frappera bien davantage les regards que la petite plaque posée à votre porte. Tous les gens du quartier liront forcément votre enseigne et ne regardent peut-être pas les annonces des journaux.

— Vos remarques sont fort justes, mais certains clients ne viennent emprunter ici que parce que l'agence se cache pour ainsi dire; ils sont attirés par cette promesse de discrétion donnée en quelque sorte par la disposition même des lieux. Ceux-là n'entreraient pas au vu et au su de tout le monde dans une maison s'affichant comme agence de prêts.

— Ceux-là, fit Caussade, sont en bien petit nombre et les emprunteurs honteux ne présentent guère de grandes garanties de solvabilité : ce sont des gens honnêtes... mais bien pauvres. Perdre ces clients-là, serait à mon avis restreindre les chances de pertes.

— Mais, rappelez-vous donc, objecta madame Tamiset, telle et telle maison qui se sont lancées dans des installations luxueuses et sont tombées promptement en déconfiture.

— Ces maisons-là risquaient leur dernier sou; mais, Dieu merci, la *Caisse des Travailleurs* possède des capitaux suffisants pour ne point redouter la dépense relativement minime nécessaire pour transformer mon magasin en un comptoir de banque. Du reste, venez jusqu'à la rue Saint-Denis; une seule

visite vous convaincra de l'excellence de mes raisons.

Au fond, madame Tamiset trouvait justes les paroles de Caussade; mais elle hésitait à l'idée de se lier encore davantage à lui. Elle craignait de se laisser entraîner à des dépenses trop considérables; elle se rendait compte de la prospérité apportée par Caussade dans ses affaires, mais, en même temps, elle redoutait, en adoptant ses plans, d'abdiquer sa qualité de patronne et d'être forcée d'accepter Caussade non plus comme un simple employé, mais comme associé.

Il le lui proposa d'ailleurs très nettement, le jour où ils allèrent visiter le magasin de papeterie.

— La boutique me plaît, dit-elle, mais je serai forcée de louer un petit appartement, à moins que vous ne me cédiez aussi les pièces attenantes au magasin.

— Il existe à l'entresol deux pièces que l'on pourrait faire communiquer avec le rez-de-chaussée par un petit escalier... De cette façon, ajouta Caussade avec un sourire plein de sous-entendus, nous ne serions pas obligés de nous charger d'un autre loyer.

— Vous me proposez alors de vivre sous le même toit que vous?

— Eh! pourquoi pas?... Au point où nous en sommes?...

Victorine Tamiset sentait depuis longtemps le besoin de faire une fin. Son âge, ses goûts devenus casaniers le lui conseillaient. Comme toutes ses semblables un peu mûres, après avoir été une *fille*, le désirait devenir une *femme*, peut-être même

une *dame*. Donc elle ferait de Caussade son associé, et celui-ci transformerait l'ancienne Cora de Rouen en une bourgeoise.

Elle garda ces réflexions pour elle, et, tout en paraissant plaisanter :

— Et votre femme ?

— Sa raison est perdue, et sa santé est bien compromise.

— Vous n'espérez donc pas son rétablissement ?

— En aucune façon.

— Et vos enfants ?

— Mes deux petits garçons sont à l'école. Une bonne s'occupera d'eux.

— Fort bien, mais votre fille ?...

— Louise, fit Caussade réfléchissant, je la placerai dans un magasin. Les enfants ne seront donc pas un embarras pour vous...

Dès le soir même, Jules annonça à Louise son association prochaine avec sa patronne et le déplacement de la *Caisse des Travailleurs* ; il ne lui parla pas naturellement de son projet de cohabitation avec Victorine.

— Je resterai ici toute la journée ; par conséquent, ta présence y devient inutile, la boutique de papeterie cédant la place à l'agence et tes frères allant à l'école. D'un autre côté, tu dois t'occuper de ton avenir ; je ne vivrai pas éternellement et je ne voudrais pas te laisser sans un métier dans les mains. J'ai déjà parlé à un de mes amis, chef de rayon au *Tout-Paris* de mon intention de te faire entrer dans ce magasin : la première place vacante t'y est réservée. Ma proposition te plaît-elle ?...

Quinze jours plus tard, Louise entrait au *Tout-*

Paris; les ouvriers avaient pris possession de la boutique et la transformaient de fond en comble.

Tous les gens du quartier vinrent jeter un coup d'œil sur les travaux et faire leurs réflexions.

Un matin, madame Richaume entra en voisine chez Caussade.

Jules prenait des mesures, et en étendant son mètre heurta madame Tamiset.

— Prends donc garde, lui dit Victorine se croyant seule avec lui.

— Tiens, fit madame Richaume remarquant ce tutoiement; la patronne et l'employé paraissent bien s'accorder. Blanche Caussade aurait-elle une remplaçante?

IX

JEUNE FILLE ET FILLE.

Le 9 avril, Louise en rentrant de son magasin trouva installée à table à côté de son père, de Marius et de Denis, madame Tamiset.

— Je vous présente ma fille Louise, dit Jules à Victorine; puis, désignant cette dernière : Madame Tamiset, ma patronne, qui a bien voulu me faire le plaisir de rester à dîner...

— C'est fort aimable à vous, madame, dit la jeune fille.

Il y eut un moment d'embarras général ; Louise et madame Tamiset se devisageaient de ce regard rapide particulier aux femmes entre elles. Caussade, malgré son aplomb ordinaire, se sentait gêné de cette première entrevue de sa fille et de sa maîtresse.

— Tu as dîné au *Tout-Paris*, n'est-ce pas, Louise? demanda-t-il. Nous t'attendions pour prendre le café.

Madame Tamiset questionna la jeune fille sur ses occupations de la journée; son travail la retenait-il tous les jours aussi tard? sa besogne la fatiguait-elle beaucoup? Les demoiselles de magasin étaient-elles nombreuses au *Tout-Paris*? La nourriture y était elle saine, abondante? Le séjour dans une atmosphère lourde ne l'incommodait-il pas?

Elle posait ses questions d'une voix affable, avec bienveillance, paraissant prendre un grand intérêt à la situation de la fille de Caussade.

Louise racontait ses débuts; les commencements avaient été un peu durs pour elle habituée à sa liberté : il fallait arriver de bonne heure et parfois se coucher très tard. Heureusement la recommandation du chef de rayon, ami de Caussade, lui avait aplani bien des difficultés. Elle s'était vue accueillie autrement que comme une étrangère; elle s'en était rendu compte surtout en voyant la cabale montée contre certaines débutantes, forcées souvent au bout de peu de temps de quitter le magasin. Elle se faisait déjà à son nouveau genre d'existence. Ce qui l'ennuyait le plus c'était de rester toute la journée éloignée de ses frères, de Denis surtout toujours un peu maladif et dont l'état de santé réclamait des soins continus.

L'enfant, dès l'arrivée de sa sœur, s'était précipité vers elle, et, maintenant assis sur ses genoux, il se faisait caresser, dorloter; il lui confiait tout bas à l'oreille de grands mystères, lui racontait les petits faits de sa journée, la méchanceté d'un de ses camarades plus grand que lui qui l'avait bousculé à la sortie de l'école; heureusement Marius était accouru à son secours. Il se frottait les yeux tout en racon-

tant son histoire et, avant de la terminer, s'endormit sur l'épaule de Louise.

— Allons nous coucher, Denis, dit-elle en remettant le petit bonhomme sur ses pieds. Le marchand de sable est passé : embrasse papa, dis bonsoir à madame.

Elle aida la bonne, entrée depuis quelques jours dans la maison, à déshabiller l'enfant qui, à moitié endormi, abandonnait bras et jambes et *grognonnait* entre deux bâillements.

Elle l'emporta à demi dévêtu et, après avoir recommandé à la bonne de bien border la couverture au pied du lit pour que l'enfant ne se découvrît pas pendant son sommeil, elle revint auprès de son père et de madame Tamiset.

— Tout à l'heure, en entrant, j'ai déjà admiré, dit-elle à Victorine, l'inscription placée en haut de la boutique. Les mots : *Caisse des Travailleurs* en lettres d'or produisent un effet superbe et bien des passants lèvent la tête pour les contempler. Il faut que je voie maintenant l'intérieur de l'agence et les meubles apportés aujourd'hui.

Une forte odeur de vernis monta au nez de Louise, passant avec son père et madame Tamiset de la salle à manger dans l'agence.

— Oh ! le beau bureau ! Qui se met là?

— Monsieur Gustave, notre employé.

— Et madame Tamiset, où se place-t-elle?

Caussade poussa une porte vitrée, décorée dans l'épaisseur du verre du mot : *Direction*, gravé en belles lettres bâtardes.

— Voici le sanctuaire, dit-il en montrant un petit réduit confortablement meublé.

Puis :

— Voici mon cabinet, ajouta-t-il en ouvrant une autre porte. De cette façon, madame Tamiset et moi pouvons traiter séparément deux affaires en même temps.

Louise alla se placer près de l'entrée donnant sur la rue pour juger de l'ensemble.

L'ancien magasin de papeterie, complètement transformé, se présentait sous la forme d'un grand rectangle. A gauche, le cabinet vitré de madame Tamiset; à droite, orné du mot : *Gérant*, celui de Caussade; en face, au fond de la pièce, le bureau de M. Gustave; au mileu, une grande table ronde avec un tapis vert, et çà et là des chaises couvertes de moleskine. Tout le long des murs, des rayons de chêne supportaient des cartons tout neufs et bien alignés.

— Vous gâtez vos clients, fit Louise.

— Ils paieront tout cela.

— C'est votre père qui m'a poussée à faire toutes ces dépenses, dit madame Tamiset.

— La prospérité de vos affaires l'exigeait.

— Mon père vous a donné là un bon conseil et, du reste, il vous le doit bien, puisque vous lui faites sa position.

Victorine éprouva un certain mouvement de surprise en entendant ces paroles. La jeune fille soupçonnait-elle donc l'existence de liens plus intimes que les rapports commerciaux unissant les deux associés?

Louise, répondant sans s'en douter à la pensée secrète de madame Tamiset, ajouta :

— Je vous suis bien reconnaissante, madame, de

la nouvelle situation de mon père. Mes frères en profitent et, si ma mère était là, elle vous en remercierait elle-même... Je suis obligée de me lever de bonne heure, permettez-moi de me retirer. J'espère bien avoir le plaisir de vous rencontrer quelquefois ici le soir, lorsque le grand nombre des affaires de la *Caisse des Travailleurs* vous obligeront à rester jusqu'à l'heure où je reviens du *Tout-Paris*.

Une fois seule avec son amant, madame Tamiset lui dit :

— Tu aurais mieux fait de dire franchement à ta fille que je demeurerai avec toi.

— Inutile! Louise s'habituera à te voir ici, et, peu à peu, comprendra la situation.

— C'est égal : j'aurais préféré...

— Ne crains rien, tout s'arrangera, fit Caussade un peu ennuyé des réflexions de Victorine.

Le lendemain matin, avant son départ à son magasin, Louise fut toute étonnée *d'avoir le plaisir* de trouver madame Tamiset installée déjà dans son bureau.

Le soir, en rentrant à la maison, elle la vit faisant la conversation avec Caussade.

Après le dîner, elle prétexta une petite course à faire dans le quartier et emmena Marius avec elle.

— As-tu été bien sage en classe? le questionna-t-elle comme elle avait coutume de le faire presque tous les soirs. As-tu bien travaillé?

L'enfant répondit affirmativement.

— Oui, j'ai gagné cinq bons points aujourd'hui. A midi, je les ai montrés à madame Tamiset, et elle m'a donné deux sous.

— Elle a déjeuné avec vous?

— Oui. On a même déjeuné en retard parce qu'au

moment de se mettre à table on a apporté des malles pour elle. Il y en avait de très grosses, de très lourdes; le commissionnaire et papa ont eu beaucoup de peine à les passer par l'escalier.

— On les a donc montées au premier étage?

— Oui. On les a mises dans la chambre de papa. Madame Tamiset disait tout le temps : Faites donc attention, ne renversez pas les malles; vous allez m'abîmer toutes mes robes.

— Ah! fit Louise songeuse.

— La bonne avait laissé brûler des pommes de terre; cela a encore retardé le déjeuner. Madame Tamiset l'a grondée très fort et lui a dit de faire attention, de ne plus recommencer.

— C'est papa qui a dit cela à Salomé, n'est-ce pas?

— Non, c'est *elle*. Denis et moi, nous avons été obligés de manger très vite, parce que l'heure de rentrer en classe arrivait. Madame Tamiset a même dit à papa : On ferait bien mieux de donner à ces enfants leurs paniers, comme font beaucoup de parents; de cette façon ils n'auraient pas à faire le trajet de la maison à l'école deux fois, et ici nous pourrions déjeuner à l'heure où nous serions libres.

— Et papa, que disait-il de cet arrangement?

— Il disait que ce serait très bien. Il était tout à fait de l'avis de madame Tamiset.

— De quoi a-t-on encore parlé à table?

— *Elle* a dit qu'il faudrait acheter des assiettes; elle en a tiré une d'un grand panier que le commissionnaire avait apporté en même temps que les malles, et a dit à papa qu'il faudrait en prendre de semblables. Et puis, elle a recommandé à la bonne

d'acheter des petites pommes de terre et des tomates : elle les aime beaucoup.

— Et de quoi parlait papa?

— Papa, il disait à la bonne de faire bien attention à ce que lui ordonnait *madame*.

Louise, en rentrant, ne trouva plus madame Tamiset. Elle n'osa pas questionner son père et, après être allé voir si Denis dormait bien, elle monta se coucher.

Elle ne put s'endormir, se répétant les paroles de Marius et devinant vaguement qu'il s'était formé entre son père et madame Tamiset une liaison plus forte qu'une simple association commerciale.

Elle se rappela certaines paroles de Caussade, ses rentrées tardives au milieu de la nuit et ses absences même parfois jusqu'au lendemain matin. Son père avait parlé alors d'un travail pressé à finir, l'ayant forcé à veiller. Elle remarqua alors que depuis trois mois il ne lui avait presque jamais demandé des nouvelles de sa mère qu'elle allait voir deux fois par semaine. Avant le mois de janvier il l'avait accompagnée quelquefois dans ses visites; et, depuis cette époque, il s'en était dispensé, comme s'il eût oublié l'existence de la malade. Quand il venait à être question de sa femme, Caussade détournait la conversation. Des objets appartenant à l'absente avaient été depuis une quinzaine de jours relégués au fond des armoires. Il semblait qu'il voulût ôter de devant ses yeux tout ce qui lui rappelait les menues particularités de sa vie avant l'accident arrivé à Denis.

Elle passa une nuit très agitée, coupée de fréquentes insomnies entremêlées de cauchemars. Elle se leva de bon matin et entra doucement dans la chambre de son père.

Celui-ci dormait encore.

A côté de lui, dans le lit, Louise remarqua un creux, l'empreinte d'un autre corps : un oreiller était aplati par le poids d'une tête qui s'y était reposée. Sur le dos d'une chaise étaient jetés une robe, des jupons, un corset dont le lacet traînait jusqu'à terre ; sous un fauteuil, des bottines de femme.

La jeune fille descendit au rez-de-chaussée pour y trouver madame Tamiset, ne sachant pas ce qu'elle allait lui faire, mais poussée par le besoin de lui dire qu'elle avait compris. Elle était très pâle; elle tremblait.

Elle trouva Victorine en peignoir, installée au bureau.

— Bonjour, Louise, avez-vous bien dormi cette nuit? demanda madame Tamiset tout en continuant de remuer des paperasses.

Le ton doucereux et protecteur de cette phrase exaspéra Louise.

— Et vous, avez-vous bien dormi aussi? répondit-elle brusquement.

A la façon irritée dont ces paroles furent prononcées, madame Tamiset releva la tête, étonnée.

— Oui. Avez-vous bien bien dormi, vous, là-haut? reprit Louise.

Et puis, marchant sur elle :

— Voyons, est-ce que vous voulez remplacer ma mère, vous?

— Ah ! ça... mais... que voulez-vous dire ?

— Que je ne veux pas qu'une femme comme vous s'installe ici ! Soyez la patronne de mon père, puisque vous avez de l'argent et qu'il faut bien vivre ; mais ne soyez rien de plus; comprenez-vous...

— Je ne reçois pas les avis d'une petite fille comme vous, fit madame Tamiset souriant dédaigneusement.

— Une petite fille comme moi, vous défend de coucher sous le même toit qu'elle !

Madame Tamiset se mit à ricaner.

— Ah ! ça, la belle enfant, prétendez-vous nous faire la loi à votre père et à moi ? Vous n'étiez bonnes à rien, votre mère et vous, puisque vous n'avez pas su vous débrouiller. Sans moi, votre père créverait de faim, et vous avec !

Louise, blême de colère, leva la main.

V'lan !...

Elle sortit, laissant Victorine abasourdie.

Dès qu'elle fut un peu remise de son émotion, madame Tamiset monta auprès de Caussade et lui raconta la scène qui venait de se passer.

Jules, contrarié, embarrassé, excusa sa fille, tout en consolant sa maîtresse.

C'était une enfant ; elle n'avait pas réfléchi ; elle ne connaissait pas encore le caractère de madame Tamiset, plus tard elle l'apprécierait mieux ; elle ferait des excuses ; il interposerait son autorité, tout s'arrangerait le soir ; elles redeviendraient bonnes amies et s'accoutumeraient à vivre ensemble.

Madame Tamiset ne fut pas convaincue.

Toute la journée elle se retrancha dans sa dignité; se montra froide, pincée. Elle saisit toutes les occasions de placer des mots blessants pour Jules ; elle doutait de la durée de leurs relations ; la vie ne serait pas longtemps possible avec des enfants comme les siens ; il vaudait mieux faire tout de suite ménage à part ; il serait peut-être même plus prudent de résilier leur association. Caussade serait peut-

être très heureux, maintenant qu'il connaissait les clients et la façon d'agir avec eux, de s'établir à son compte; il ne cherchait peut-être qu'un prétexte pour cela; s'il avait voulu le déplacement de l'agence, c'était pour profiter de cette circonstance, pour jeter sa patronne dans des embarras, pour lui faire dépenser son argent dans une coûteuse installation dont il se servirait, lui.

Du reste, sa fille en agissant comme elle avait fait, en l'insultant, en la souffletant, suivait sans doute les conseils donnés par Caussade; peut-être même n'avait-il dissimulé jusque-là son caractère que pour l'amadouer et le tromper plus sûrement, lui enlever sa clientèle; il s'était moqué d'elle, mais cela ne pouvait durer. Il verrait à qui il avait affaire : elle ne se laisserait pas rouler par un méridional sans le sou; il s'apercevrait que monter une maison comme la *Caisse des Travailleurs*, sans capitaux, était au-dessus de ses forces, à moins qu'il ne trouvât un gogo à plumer comme il l'avait fait au sortir du régiment; mais on ne s'y laisserait plus prendre : on les connaissait ces langues dorées du midi, ces tranche-montagnes forts en paroles et incapables de faire quoi que ce soit de sérieux.

Sans discuter avec madame Tamiset, Caussade chercha à l'apaiser par sa douceur; le déjeuner avait été rempli par les récriminations de Victorine; le dîner fut, au contraire, silencieux.

Caussade resta longtemps à table, attendant Louise.

Huit heures, huit heures et demie sonnèrent : elle ne rentrait toujours pas.

— Eh bien! elle découche ta fille, cette petite vertu! dit Victorine.

Jules ne répondit pas; il regardait à chaque instant la pendule.

A neuf heures, la bonne apporta une lettre.

Louise écrivait à son père :

« Après la scène qui s'est passée ce matin, il ne » m'est pas possible de rentrer à la maison. Je vais » demander asile à la vieille amie de ma mère, ma- » dame Richaume. Mon plus grand regret, en me » trouvant forcée de prendre cette résolution, est de » laisser mes frères à la disposition de *cette femme* » qui a pris la place de maman... »

. . . . . .

Les Richaumes venaient de dîner.

La mère rangeait la vaisselle; le père lisait le journal, et, quand il rencontrait un article intéressant, il en faisait tout haut la lecture.

Edmond dessinait un plan de machine.

On sonna, Louise entra.

— Tiens, te voilà! fit madame Richaume.

Puis, en la regardant :

— Tu es toute pâle. Tu parais avoir bonne envie de pleurer. Assieds-toi et dis-nous le motif qui t'amène.

Louise s'assit et se mit à sangloter.

— Mais, qu'as-tu? Parle.

— Ah! laissez-moi pleurer. Depuis ce matin, je me retiens pour ne pas montrer ma peine aux indifférents; mais je ne puis plus...

Madame Richaume la laissa se soulager par ses larmes.

— Mais enfin, que se passe-t-il? lui demanda-t-elle. Que t'est-il arrivé?

— Il est arrivé que je ne puis plus rentrer à la maison ; il y a que madame Tamiset prend la place de maman. Ce matin, j'ai souffleté cette femme-là. Je ne peux pas demeurer sous le même toi qu'elle.

— Comment, c'est à cause de cette *roulure* que vous pleurez ? s'écria Edmond.

— Attends, dit le père Richaume à son fils avec calme ; laisse-la parler, laisse-la tout nous expliquer.

— Je ne veux pas rentrer à la maison. D'ailleurs maintenant cela me serait impossible : c'est *elle* qui me mettrait à la porte. Je rentrerai quand papa viendra me dire que je ne la trouverai plus là, le soir. J'ai pensé qu'il n'y avait que chez vous où je puisse me réfugier, et je viens vous demander asile.

— Tu as bien fait, mon enfant, dit le père Richaume. Si les choses se sont passées comme tu le dis, tu as eu raison de penser à t'adresser à nous. Il n'y a qu'ici où tu puisses demeurer honnêtement, sans compromettre ta réputation.

— Dieu merci, reprit madame Richaume, on sait bien dans le quartier ce que nous valons. Depuis vingt-cinq ans bientôt que nous sommes mariés, nous n'avons donné à personne le droit de dire la moindre des choses sur notre compte. Ici, tu seras en sûreté et tu pourras attendre tranquillement le moment de ton mariage avec Edmond. C'était une affaire convenue avec ta mère, ma pauvre amie Blanche ; nous te regardions déjà comme notre fille. Eh bien ! tu seras un peu plus notre enfant, puisque tu partageras notre soupe.

Louise, émue par ces bonnes paroles, embrassa madame Richaume en essuyant ses yeux. Elle se

trouva réconfortée par cette affection toute simple, sans phrases, qu'on lui témoignait.

— Comment allons-nous nous arranger, dis, le père, demanda madame Richaume à son mari.

— Edmond ne doit pas être enfermé sous la même clef que Louise. Cela ne serait pas convenable; et il ne faut pas fournir de prétextes aux mauvaises langues. Notre fils louera une chambre dans la maison, et, en attendant, il ira demander l'hospitalité pour quelques nuits à Adrien Champeaux; entre camarades d'atelier, ces services ne se refusent pas.

— Mon homme, tu parles d'or; mais nous n'y songeons pas : Louise a-t-elle soupé?

— Oui, j'ai dîné au *Tout-Paris*, mais sans grand appétit, je vous l'assure.

— Tu vas toujours prendre un petit verre de cassis, cela te remettra le cœur.

Edmond monta sur une chaise et descendit un bocal placé sur le haut d'une armoire.

— Et ton père? fit madame Richaume en déroulant la ficelle nouée autour du bocal et en enlevant la feuille de parchemin sur laquelle elle avait écrit de sa grosse écriture : Cassis, septembre 1882; ton père, qu'a-t-il dit?

— Il n'assistait pas à la scène; je suis partie sans le voir. Ce soir, je lui ai écrit que je ne rentrerais pas et que je venais chez vous.

— Il va renvoyer cette femme évidemment, dit Edmond. Consolez-vous.

— Il peut la voir ailleurs, ajouta le père Richaume.

— Cette Tamiset! Si je la rencontrais, fit madame Richaume en versant avec précaution du cassis dans

les petits verres, je crois que je lui arracherais les yeux !

— Crois-tu que ton père la quitte? demanda Richame.

— Je crains que non.

— Il devait bien, avec ses habitudes de paresse et son goût pour la dépense, finir comme cela.

— Oui, trouver un métier où il n'y ait qu'à se reposer, se faire nourrir par une traînée, être son...

— Maman, fit Edmond l'arrêtant, c'est, malgré tout, le père de Louise.

— Tu as raison : je me tais pour elle... mais je me comprends.

— Ce n'est pas la peine de dire tant de paroles, dit le père Richaume; cette petite a besoin de se reposer; Edmond, tu ferais bien d'aller immédiatement chez Adrien; il se fait tard : Denise, ma femme, installe Louise dans la chambre du fils.

Edmond allait sortir quand on frappa brusquement à la porte.

Caussade entra, l'air furieux.

— Eh bien ! que signifie ta lettre ? dit-il durement à Louise. Tu vas rentrer tout de suite et faire des excuses.

— Jamais !

— Comment, jamais ?

— Écoute, papa : il est impossible que cette femme et moi couchions sous le même toit. Renvoie-la et je rentrerai. Autrement, non.

—C'est ainsi que tu parles à ton père ! Tu oublies le respect que tu me dois !

— Quand on réclame du respect, Caussade, lui dit le père Richaume, il faut le mériter.

— De quoi vous mêlez-vous, vous? fit Jules. C'est vous qui avez attiré ma fille dans votre maison.

— Je me mêle de faire respecter la future femme de mon fils. Vous ne comprenez donc pas que, comme père, vous devez du respect à votre fille et ne pas introduire dans votre intérieur une... madame Tamiset. On en dit de belles sur elle et sur vous dans le quartier!

— Je me moque des paroles des imbéciles. Je suis un homme. Je sais ce que j'ai à faire. Je suis le père de Louise, et je ne veux pas que vous la débauchiez.

— Papa, je suis venue ici de moi-même. Monsieur et madame Richaume n'ont appris la scène de ce matin qu'à mon arrivée. Ils ne m'ont jamais parlé d'habiter avec eux et je ne l'aurais pas fait si tu ne m'y avais pas forcée.

— Ah! ah! fit Caussade les dents serrées, je sais maintenant ce qu'elle vaut votre réputation : vous allez faire coucher Louise avec votre fils!

Richaume retint sa femme prête à se jeter sur Caussade.

— Papa, tais-toi. M. Edmond partait pour aller demander l'hospitalité à l'un de ses amis.

— Croyez-vous donc, dit Edmond, que si je dois me marier avec Louise, je ne veuille pas qu'elle soit une femme respectée?

— Quand vous n'aviez pas le sou pour manger, répliqua madame Richaume, je vous ai donné de l'argent pour acheter votre dîner. Si nous avions été malhonnêtes gens, c'est à ce moment-là que nous aurions attiré Louise ici... et, tenez, voulez-vous que je vous le dise, peut-être qu'alors vous n'auriez point trouvé la chose mauvaise. Seulement, à cette

heure que vous êtes nippé avec l'argent de cette femme, vous faites le fier :... vous êtes bien scrupuleux aujourd'hui, monsieur Caussade.

— Quelle mauvaise tête a cette Louise pour nous amener des scènes semblables, dit Caussade se radoucissant. Et si je m'étais remarié, ne serait-ce pas la même situation ?

— Maman ne vivrait pas.

— Madame Tamiset est, quoique mon associée, toujours ma patronne. C'est grâce à elle que je gagne de l'argent ; il me faut vivre... Allons, Louise, il faut rentrer ; tu feras des excuses. Madame Tamiset y mettra beaucoup du sien, tout s'arrangera.

— Le retour de Louise chez vous, dit le père Richaume, ne me paraît pas possible. Votre fille, en consentant à vivre avec votre maîtresse, se déshonorerait, et l'on ne doit pas pouvoir adresser un reproche à celle qui sera ma bru.

Caussade ne répondit pas à cette interruption ; il haussa les épaules et, s'adressant à sa fille :

— Une dernière fois, fit-il, choisis : ou me suivre maintenant à la maison, ou n'y revenir jamais !

— J'y rentrerai le jour où ma mère guérie y reprendra sa place.

Caussade fit un geste d'incrédulité.

— Tu te repentiras de ton entêtement, dit-il.

Et il sortit en fermant violemment la porte.

Le lendemain matin, Louise se réveilla de bonne heure ; les clartés bleues de ce lever du jour d'avril se répandaient dans la chambre, détachant peu à peu chaque objet de l'obscurité.

Son sommeil, bien qu'agité parfois de pensées pénibles, laissait après les scènes de la veille l'esprit

de la jeune fille dans un grand calme. Dans ce moment de paresse où elle n'avait plus besoin de dormir, où elle ne devait pas encore se lever pour aller à son magasin, dans une détente molle où elle ne songeait plus au passé, elle se plaisait à regarder, à examiner, du coin de son lit où elle s'était blottie, les détails de l'aménagement de la chambre d'Edmond.

Elle pouvait prendre davantage connaissance du caractère du jeune homme, en voyant les menus objets qui lui étaient familiers. Sur un rayon, des livres ; sur une table placée devant la fenêtre, des feuilles de papier à dessin avec des ébauches de plans de machines, des règles, des compas, un té.

Elle retrouvait dans chaque chose les indices d'une vie bien réglée, sans extravagances, remplie par le travail, honnête ; elle comparait ce modeste intérieur de jeune homme avec le ménage de Caussade.

Louise laissait sa pensée s'avancer peu à peu vers l'avenir ; elle se rappelait les consolations que madame Richaume lui avait données la veille au soir en l'installant dans la chambrette de son fiancé, et, sans se rendre compte pourquoi, elle était heureuse, elle se sentait doucement émue, contente de retrouver, après tant de mauvais jours, des instants de calme dans une famille qu'elle aimait, où elle se voyait choyée.

MERCANTILE LIBRARY
OF NEW YORK.

X

LA CAISSE DES TRAVAILLEURS

Caussade se faisait à son nouveau genre de vie.

Il se flattait d'avoir si adroitement mené sa barque.

Rien ne lui manquait de ce qui était capable de le rendre heureux. Madame Tamiset était bien un peu vieille, un peu jalouse, mais elle compensait ces défauts par une science approfondie de l'amour. Jules se sentait aimé par elle.

Il se complaisait dans son égoïsme satisfait. Dans ses plus mauvais jours, alors que le ventre creux et les pieds froids dans ses bottines trouées, il allait d'agence en agence tenter des emprunts et essuyer des refus, et qu'il se saoulait pour oublier ses tracas, il n'avait rêvé une telle félicité. Il se persuadait d'ailleurs que ce repos, que ce bonheur, que cette vie oisive étaient bien dus à son mérite, à son intelligence.

Bon pour les imbéciles de végéter toute leur vie.

Pour lui, il avait pris sa place à une table bien servie et il ne cessait de se répéter à lui-même qu'il s'y trouvait bien, en attendant mieux.

Quelle femme intelligente que cette Victorine qui, après avoir amassé de l'argent, l'en faisait profiter! Mais aussi, se disait-il, quel homme aurait-elle pu trouver plus aimable, plus blagueur, plus jeune en un mot pour son âge? Elle vieillissait et ne devait plus s'attendre à rencontrer des amoureux de la première jeunesse.

Elle était loin certes, avec son nez en bec d'aigle, ses petits yeux et sa peau jaune, de valoir la charmante fille s'apprêtant en ce moment à ouvrir la porte de l'agence.

Cette femme portait un costume d'étoffes voyantes, fait à la dernière mode, un médaillon d'or au cou, des boucles d'oreilles brillantes, plusieurs bracelets. Elle montrait un visage assez frais, des yeux éveillés et s'avançait d'une marche banalement provocante, en balançant à chacun de ses pas ses jupes à droite et à gauche.

Jules s'avança à sa rencontre en tortillant ses moustaches d'un air conquérant.

— Vous désirez, madame? interrogea-t-il.

— Parler au directeur de la *Caisse des Travailleurs.*

— C'est moi. Veuillez entrer dans mon cabinet.

Il ouvrait la porte vitrée avec un geste arrondi du bras et en s'inclinant d'un air de joli-cœur.

Victorine était jalouse; elle veillait. Elle avait reconnu le genre de femme qu'était la visiteuse; elle arriva immédiatement.

— Mademoiselle, fit-elle sèchement en jetant un coup d'œil de reproche à Caussade, mademoiselle a peut-être à dire des choses qu'elle confierait plutôt à une femme d'expérience comme moi qu'à un homme.

— Mais le directeur?...

— C'est monsieur... et la directrice, c'est moi. Vous pouvez me parler en toute liberté; nous entendons toutes sortes de confidences, et notre position nous oblige à la plus absolue discrétion.

Tout en parlant, madame Tamiset emmenait sa cliente dans son cabinet particulier.

En fermant la porte, elle lança à son amant un nouveau regard sévère semblant dire :

— Que je t'y pince encore une autre fois!

— Nous voici seules : entre femme on s'entend mieux. Quel motif vous amène.

— Je désire contracter un emprunt.

— De combien?

— De deux mille francs.

— C'est une somme assez considérable! De la part de qui venez-vous?

— Un monsieur de mes amis m'a indiqué votre agence.

— Vous logez à l'hôtel?

— Je suis dans mes meubles. J'habite rue de Constantinople. Voici la facture acquittée de mon tapissier, et la dernière quittance de mon propriétaire.

— Elles sont parfaitement en règle, dit madame Tamiset après les avoir examinées. Vous traitez les affaires avec beaucoup de netteté;.. si vous êtes aussi expéditive en tout, vos amis ne s'en plaignent-ils pas

un peu?... Car vous êtes?... vous n'êtes pas... modiste, gantière?...

— J'ai été l'une et l'autre... dans le temps. Maintenant, Dieu merci, je vis... de mes rentes.

— Et le taux de la rente aurait-il été diminué? interrogea Victorine.

— Voici en deux mots le sujet de ma visite : je puis mettre les points sur les i... vous savez ce que c'est...

— Dans notre profession, nous sommes forcés de connaître un peu tout.

— Mon amant est actuellement en Amérique. En partant, il me laissa l'argent nécessaire pour attendre son retour ; il croyait pouvoir revenir au bout de deux mois; trois mois se sont écoulés depuis son embarquement.

— Il vous lâche, fit madame Tamiset.

— Non, il est trop sot et trop pincé pour oser me quitter.

— Un voyage prolongé ainsi me semble pourtant uu moyen d'arriver à une rupture. Je ne dis pas cela pour vous décourager, mais seulement parce qu'il est nécessaire d'établir exactement votre situation. Nous parlons ici le langage des affaires : il faut l'excuser s'il semble parfois un peu brutal. Du reste, une jolie fille comme vous sait toujours se tirer d'embarras.

— J'ai un billet de mille francs à payer le quinze; les mille francs restant sur les deux mille que je vous demande m'aideraient à attendre le retour de mon amant.

— Et les autres?

— Quels autres?

— Vos autres... amis?

— Ils payent mes menues dépenses, mais d'une façon assez irrégulière.

— Tandis que le monsieur en voyage apporte la plus grande régularité à...

— A payer mes coupons de rente? Parfaitement. Il devait débarquer au Havre hier. Aujourd'hui je reçois une lettre, lettre apportée par le paquebot qui eût dû l'amener lui-même, m'avertissant qu'il se trouve retenu là-bas par des circonstances indépendantes de sa volonté.

— Oui, je connais ce truc, réfléchit à mi-voix l'ancienne Cora. Mauvais, très mauvais, ce retard!

— Je vous ai dit qu'il était trop pincé pour me quitter.

— Qui le prouve?

— Si je pouvais vous montrer la lettre, je vous prouverais clair comme le jour qu'un homme de son importance ne peut manquer à son engagement.

— Pourquoi ne lui demandez-vous pas de vous envoyer un chèque sur une banque de Paris.

— Comptez le temps nécessaire à l'aller de ma demande, ajoutez-y celui du retour de la réponse. Aujourd'hui, c'est le huit ; mon billet échoit le quinze, sept jours sont trop courts pour que je puisse recevoir son chèque assez à temps. Il me parviendrait longtemps après la présentation de l'effet.

— C'est juste... Il est regrettable que je ne puisse parcourir la lettre de ce monsieur.

— C'est un homme connu...

— Raison de plus pour vous assurer de ma com-

plète discrétion, répondit Victorine. C'est ici le tombeau des secrets.

— Vous pouvez prendre des renseignements sur moi.

— Mais lui, c'est votre capital. Et s'il venait à vous manquer.

— J'ai sa signature : ce serait toujours un moyen extrême de le forcer à s'exécuter.

— A moins qu'il ne soit ruiné.

— Oh ! dans sa position !...

— Rien ne me l'indique.

— C'est que... dit la jeune femme en tirant à demi une lettre de sa poche... Vous me promettez le silence ?

— Je vous le jure, répondit solennellement madame Tamiset qui prit le papier. Bigre ! s'exclama-t-elle en voyant la signature, vous avez eu la main heureuse, vous, en jetant le grappin sur un homme d'État.

— Il accomplit actuellement une mission politique. Et vous voyez qu'avec cette lettre...

— Oui. Vous possédez un beau mobilier ?

— Il vaut douze mille francs.

Madame Tamiset nota ces diverses renseignements sur un registre.

— Nous pourrons peut-être traiter cette affaire avec vous. J'en parlerai à mon associé. Revenez dans six jours.

En sortant, la femme entretenue lança une œillade provocatrice à Caussade pour se ménager son appui.

— Vous avez bien inscrit mon adresse? madame Denise de Cernay, rue de Constantinople, 17, de-

manda-t-elle en revenant sur ses pas et en parlant bien haut de façon à être entendue de Jules.

— Quel ennui, s'écria Victorine après avoir refermé la porte derrière sa cliente, de se trouver en contact avec des créatures de cette espèce-là. C'est bien là le plus grand désagrément de notre position d'être obligé de recevoir des femmes de cette sorte, des rien du tout, des omnibus, comme on a bien raison de les nommer.

— Heureusement que dans le quartier l'on sait qui nous sommes, affirma Caussade.

— Encore si cette femme-là était jolie ! Mais non, un peu de rouge par-ci, un peu de blanc par-là, un coup de crayon de noir aux sourcils : voilà toute sa beauté ! Elle paraît d'une maigreur à rivaliser avec un échalas. Enfin, puisque quelques hommes aiment les planches, elle a raison d'être maigre.

— Elle s'habille au moins élégamment, observa Jules.

— Ah ! oui, parlons de sa toilette. Il n'y a pas sur elle plus de cent cinquante à deux cents francs d'étoffes. Des relevés, des drapés, des bouffants, en haut, en bas, sur sa tournure, sur les hanches sur les côtés, partout, pour dissimuler son squelette et cacher les pointes de ses os.

— Cette cliente présente-t-elle des garanties !

— Elle en offre de sérieuses, en apparence du moins. L'affaire me paraît valoir la peine d'être étudiée.

— J'irai aux renseignements, fit Caussade avec empressement.

— J'irai plutôt moi-même, reprit impétueusement madame Tamiset. On se défie moins d'une femme

que d'un homme : on croirait que tu prends des renseignements dans l'intention de demander à la belle un rendez-vous.

— Oh! tu vas bien loin. Ne t'imagines rien de semblable ; tu feras ou tu dirigeras toi-même ton enquête et je ne m'en mêlerai nullement si cela peut te déplaire.

Victorine lui lança un regard affectueux pour le remercier de ces bonnes paroles.

— Je pense bien, réfléchit-elle, que tu ne voudrais pas me causer de la peine. Nous sommes si unis! L'assurance que tu m'en donnes me fait oublier le dégoût que j'ai à me compromettre, quoique je me mette au-dessus de l'opinion, à me compromettre avec de telles femmes.

— Bah! c'est affaire de précautions. Peu importe d'où vient l'argent : il n'a pas d'odeur. La pièce de vingt sous d'un ministre n'a pas plus de valeur que celle d'un mendiant. Trouvons des clients solvables ; voilà le grand point.

— L'homme qui s'apprête à entrer ici n'est pas, ce me semble, un de ces clients solvables que tu désires, fit madame Tamiset.

— C'est une vieille connaissance, l'inventeur des machines à fabriquer la glace et à scier le bois à domicile.

— Reçois-le, cria Victorine en s'enfermant dans son cabinet.

— Vous souvenez-vous de moi, monsieur? demanda humblement l'ancien professeur.

— Oui, parfaitement... la glace pour tous... sciage de bois... grande entreprise... prompt, succès... immenses bénéfices... mais pas de capitaux

pour lancer l'affaire.., désire emprunter dix mille francs... rapporterait cinquante mille... comme un sou.

Caussade s'amusait à déclamer ces phrases hachées, du ton de voix d'un saltimbanque à la parade. Il criait en allant et venant dans l'agence, en faisant de grands gestes.

L'inventeur le suivait pas à pas, soulignant chacune des paroles du méridional d'un signe de tête approbatif

L'employé, assis à son bureau, se retenait à quatre pour ne pas éclater.

— Vous possédez une mémoire excellente... vous prenez à cœur les intérêts de vos clients, murmurait le vieux bonhomme.

Jules s'arrêta brusquement.

— M'apportez-vous, demanda-t-il, l'autorisation de la Préfecture de faire circuler vos machines à vapeur dans les rues de Paris ? M'apportez-vous l'engagement pris par deux cents personnes de se servir de votre invention?

— Je vous apporte bien mieux, fit l'autre en se redressant avec un geste d'enthousiasme.

— Ah ! bah? s'exclama Jules.

— Oui. La fabrication de la glace, le sciage du bois n'étaient pas pratiques. Les frais de main-d'œuvre eussent absorbé les bénéfices, et il m'eût fallu pour commencer un trop gros capital que je n'aurais pu trouver, je l'ai reconnu après des calculs approfondis. Aujourd'hui, je vous apporte une invention...

— Encore une autre?

— Une invention d'une simplicité merveilleuse

d'une utilité incontestable, d'un rapport certain. Là, pas de fond important à engager... un capital pouvant être réalisé en quelques heures... des bénéfices à percevoir au jour le jour.

— En un mot, une affaire d'or, conclut Jules d'un ton ironiquement sérieux.

— Une affaire d'or, vous l'avez dit. Avez-vous remarqué combien certaines rues sont difficiles à monter ? Les pauvres chevaux tirent de toutes leurs forces, les cochers jurent, frappent. L'attelage s'en tire à grand'peine, après une perte de temps considérable et parfois même reste en plan. Les animaux glissent, tombent, se blessent ; les voitures s'abîment, les ressorts craquent ; les marchandises transportées courent grand risque d'être endommagées.

Mon idée consiste en ceci : installer au bas des rues, les plus difficiles à gravir, rue de Ménilmontant, rue des Martyrs, rue Rochechouart, et cœtera, des relais de chevaux, lesquels moyennant une légère rétribution viendront en aide aux attelages en détresse. De vieux chevaux, achetés à bon marché, suffiront à ce service. Un capital...

— Votre idée ne réussira pas, répliqua Caussade d'un ton tranchant, pour trois motifs : primo, les chantiers préféreront surmener leurs chevaux à payer une rétribution, si légère soit-elle ; secundo, suivant leur habitude ils réclameront l'aide d'un de leurs confrères et le remercieront en lui payant un verre ; tertio, les frais d'achat et de nourriture des chevaux seront considérables et vous ne possédez pas un sou...

— C'est justement le motif de ma visite, répliqua le pauvre homme.

— Depuis le temps que vous cherchez, d'inventions en inventions, celle qui vous enrichirait en l'espace de huit jours, dit durement Caussade, vous auriez agi bien plus sagement en travaillant sérieusement, en exerçant un métier. Quand on n'a pas d'argent, on ne perd pas des années à poursuivre des chimères. On se place comme homme de peine, quand on ne sait pas faire autre chose; au moins l'on n'est pas à charge aux autres.

Moi qui vous parle, je suis parti de bien bas; je me suis vu sans un sou devant moi; mais j'ai travaillé, j'ai déployé de l'intelligence, de l'énergie... et me voilà maintenant directeur de la *Caisse des Travailleurs*. Je vous donne le conseil de travailler comme tout le monde : l'avis est bon, suivez-le.

— Eh ! bien, monsieur, puisque vous avez connu la misère et que maintenant vous êtes riche, prêtez-moi cent sous, prêtez-moi ce que vous voudrez...

— Mon pauvre homme, ma banque n'est pas une succursale du bureau de bienfaisance... Adressez-vous à la mairie.

Et Jules tourna le dos au vieillard.

Le propriétaire entrait.

— Le concierge me prévient que vous désirez me parler, mon cher monsieur Caussade, et je me hâte de venir vous voir. Et d'abord, comment vous portez-vous? Comment va cette chère madame Tamiset?

— Fort bien, merci.

— En effet, je vous vois une mine splendide... Continuez, continuez et vous atteindrez peut-être mon embonpoint, fit M. Mamour en se frappant sur

le ventre et en éclatant d'un gros rire. Eh ! vous êtes bien changé depuis dix mois !

— Ah ! oui, pensa Jules, depuis le jour où tu vins me réclamer mon terme avec des mots si doux. Quel changement dans tes manières, mon bonhomme. depuis que tu me sais de l'argent !

— Quelle belle installation, continuait le gros homme en se tournant de côté et d'autre. Je ne connais pas de banque mieux agencée. Vous avez tiré un fort bon parti du magasin. Le local, il est vrai, est si avantageux ! Situation exceptionnelle, dans un quartier populeux, à l'angle de deux rues très fréquentées, à proximité des boulevards, jour très abondant, loyer plus que minime !

— Et toujours payé exactement, le quinze à midi sonnant, ajouta Caussade avec une pointe d'ironie.

— C'est vrai, c'est vrai. — (Victorine entrait.) — Madame Tamiset, je vous présente tous mes respects. Permettez à un ancien beau garçon de serrer la main d'une jolie femme.

— Vous êtes galant.

— Soyez moins belle.

— Jules sera jaloux de vous, fit-elle en lançant à son amant un coup d'œil moqueur.

— J'admirais votre banque, vos meubles, ces rayons, ces deux bureaux... Commode, très commode, fort bien compris. Vous avez eu raison de vous installer immédiatement d'une façon complète.

— C'est une preuve que nous n'avons pas l'intention de déménager demain. C'est cela sans doute qui vous plaît le plus dans la *Caisse des Travailleurs*.

— Voici dix ans passés que j'habite la même maison; j'ai monté une fois pour toutes, mon mobilier, mon service de table, et cœtera, de tous les objets nécessaires. Je me trouve fort bien d'avoir fait cette première dépense considérable, il est vrai, mais unique.

— Justement je vous ai fait prier d'entrer nous voir, pour vous demander, plutôt dans votre intérêt que dans le nôtre, de consentir à une réparation indispensable. La minime dépense qu'exigera cet embellissement sera largement compensée par l'aspect avantageux qui sera ainsi donné à votre maison.

Au mot de réparation, M. Mamour avait dressé l'oreille. Il éprouvait pour les réparations, ces vésicatoires des propriétaires, une telle horreur qu'il n'avait pu se décider, en l'espace de cinq ans, à en accorder une seule à aucun de ses locataires.

— Je n'ai remarqué aucune dégradation dans la maison, ni mur crevassé, ni tuyau descellé...

M. Mamour bégayait presque d'émotion.

— Il ne s'agit que de faire repeindre la porte du couloir donnant sur la rue.

— Les peintres vont si lentement et se font payer si cher, objecta le propriétaire.

— Nous avons dépensé nous-mêmes une forte somme, dit madame Tamiset, pour donner une devanture convenable à la Caisse des Travailleurs. Il est vrai que toute la façade sur la rue peut se démonter et se transporter ailleurs avec la plus grande facilité, au cas où l'on nous offrirait dans une autre maison des avantages supérieurs comme loyer ou comme emplacement à ceux que nous trouvons ici.

Nous prenons donc à cœur non pas seulement nos intérêts, mais les vôtres, en vous priant de mettre l'entrée de votre maison à l'unisson avec celle de notre agence.

— La rusée, pensa M. Mamour ; elle me met carrément le marché à la main. Se soumettre ou se démettre ? Je me soumets... Tâchons pourtant de gagner du temps... J'enverrai d'ici peu mon architecte, dit-il tout haut, il examinera...

— Ma foi, si vous voulez venir avec moi, répondit Caussade, je vous exposerai tout aussi bien qu'un architecte le travail à exécuter.

— Ils jouent serré, réfléchit le propriétaire. Ils se défient de mon départ prochain pour la campagne...

Il répondit d'un ton bonhomme :

— Certainement. Allons voir...

Ils sortirent dans la rue où madame Tamiset les vit parler avec animation, gesticuler et indiquer de grandes lignes sur le mur, l'un avec sa canne, l'autre avec une règle.

— Madame, s'écria M. Mamour en rentrant dans l'agence, on remettra à neuf la porte et le mur environnant. J'ai bien l'honneur de vous saluer.

Et il se sauva précipitamment, craignant sans doute d'autres demandes de réparations

— Monsieur le directeur ? demandait une jeune femme bien mise, de vingt-trois pas à peu près, entrant dans l'agence.

Caussade s'avança.

— Je désirerais vous parler en particulier d'une affaire pressée.

Jules se souvenait de la petite scène esquissée

quelques instants auparavant entre madame Tamiset et lui, et ne désirait pas donner prétexte à Victorine de la recommencer. Sans faire entrer immédiatement la visiteuse dans son cabinet, il lui demanda :

— Dites-moi en deux mots la nature de l'affaire qui vous amène. Peut-être demanderait-elle plutôt à être traitée par la directrice de la Caisse qu'avec un homme.

La jeune femme tournait à chaque instant la tête du côté de la rue. Elle avait un mouvement d'émotion chaque fois qu'elle voyait quelqu'un passer devant la porte de l'Agence.

— Je suis dans la nécessité de partir immédiatement en voyage, et je voudrais emprunter une somme de mille à quinze cents francs. Je déposerais des titres en garantie de cette somme.

— La chose peut se faire rapidement, en deux jours.

— Deux jours : c'est long !

Elle regardait toujours dans la rue, à travers le store en tissu métallique garnissant la glace de la porte. Un homme parut sur le trottoir opposé et s'avança rapidement.

— Ah! mon Dieu, mon mari! s'écria la jeune femme. Monsieur, cachez-moi. Sans cela, je suis perdue !

Jules ouvrit rapidement la porte communiquant avec l'arrière-boutique et y poussa la jeune femme tremblante. Pour se donner une contenance, il monta sur un escabeau et parut fort affairé à ranger des papiers dans un carton.

— Ma femme est ici, s'écria le mari brusquement.

Il alla de gauche à droite, tourna autour de la table, poussa la porte entr'ouverte du cabinet de Caussade, y entra, puis ouvrit la porte du cabinet de madame Tamiset. Celle-ci écrivait.

— Je ne vous ai pas appelé, Gustave, dit-elle sans lever la tête, croyant que c'était son employé.

Jules, sur son escabeau, s'était retourné au bruit, et tenant dans sa main un gros carton vert, il regardait aller et venir le mari.

C'était un homme de plus de soixante ans, vêtu sévèrement, à la tournure brusque et raide d'un ancien militaire.

Il s'approcha de l'employé assis à son bureau.

— Vous avez vu ma femme?

Gustave le regarda avec un étonnement bête, bien joué.

— Votre femme?

— Je l'ai suivie. Au tournant de la rue je l'ai perdue de vue. Elle a dû entrer ici.

— Je n'ai pas aperçu de femme ici.

— La réponse est bonne! Elle avait peut-être ici rendez-vous avec son amant.

— Je ne savais pas, monsieur, dit Gustave fort poliment, que vous aviez le malheur d'être...

— Cocu, oui, fit l'ancien militaire; mais je ne veux pas permettre à ma femme et à vous qui me regardez avec vos yeux stupides, de vous moquer de moi! Vous savez où est ma femme!

Gustave avait à tout hasard, dans la crainte d'une attaque, saisi une règle de fer posée sur son bureau, et avançé à portée de sa main son encrier.

— Est-il possible que la police tolère des boîtes comme celle-ci où l'on donne asile aux femmes pour

tromper leurs maris ! Oh ! mais, j'en aurai le cœur net, et les journaux...

Caussade descendu de son escabeau s'avança tout tranquillement vers l'homme en fureur et, d'une voix très douce, d'un calme voulu :

— Je vous entends parler un peu fort, monsieur. Que désirez-vous?

— Ma femme...

— Votre femme? La banque ne se mêle pas de ces genres d'affaires. Si vous avez à vous plaindre de votre compagne, adressez-vous à une de ces agences interlopes qui se cachent honteusement à un cinquième étage. Là peut-être trouverez-vous les cliens nécessaires à la chasse que vous voulez entreprendre.

— Il ne s'agit pas de cela, s'écria l'autre, furieux. Ma femme est venue ici pour...

— Vous oubliez que vous êtes chez moi, interrompit froidement Caussade en le regardant du haut en bas. Je crois, du reste, vous reconnaître ; vous avoir déjà vu, il y a de cela quelque temps ; nous nous sommes trouvés à déjeuner vis-à-vis l'un de l'autre, un certain jour, au *Plat d'argent*. A cette époque-là vous soupçonniez déjà votre femme. Vous n'avez pas changé depuis lors votre manière de voir.

— Ah ! c'est vous... et vous dites que votre banque ne s'occupe pas de...

— Vous auriez mieux fait de suivre les conseils que je vous ai alors donnés ; vous vous seriez épargné de venir faire ici aujourd'hui une scène ridicule.

— Vos conseils d'autrefois ! Une scène ridicule ! exclama l'ancien militaire.

— Monsieur, dit Caussade ironiquement, cinq heures vont sonner ; j'ai de nombreuses lettres à

écrire pour le courrier de ce soir, je vous salue.

Et il entra dans son cabinet.

Le mari, tenté de le suivre, hésita un instant, puis s'en alla en sacrant et en proférant des menaces contre sa femme.

Caussade cria de son cabinet à madame Tamiset :

— En voila un vieux cocu qui en veut à sa femme ! Je le connais depuis longtemps.

— Ah ! fit Victorine...

— Gustave, cria Jules à l'employé, vous créditerez le compte Caplet de deux cents francs et celui de Bellemain de quarante-cinq pour versements effectués ce jour.

— Ce sont des gens bien économes que ces Caplet, remarqua Victorine.

— Comme nous...

— Je ne sais pas, Jules, fit madame Tamiset, si nous sommes aussi économes qu'eux, mais la dépense journalière me semble augmenter de plus en plus.

— Bast ! nos affaires prospèrent. Les Caplet, Bellemain et consorts trouvent que si l'argent est plat c'est pour être entassé. Moi, je dis que si les louis sont ronds, c'est qu'ils sont destinés à rouler.

— On irait loin avec de tels principes.

— Le meilleur principe pour les clients est celui-ci : économiser des écus et nous les apporter.

— Et le nôtre ?

— Dépenser les dits écus le plus agréablement possible. C'est là le grand principe de compensa-

tion : d'un côté les gogos, de l'autre les malins.

Ayant ainsi raisonné, Caussade sortit pour aller prendre son absinthe pendant que l'employé faisait descendre à grand fracas dans leurs rainures les lames de tôle de la fermeture.

XI

DANS L'INTIMITÉ

Le soir, après dîner, Jules contre son habitude ne sortit pas; il suivit Victorine, Marius et Denis qui vinrent s'installer autour de la grande table de l'agence.

Le plus petit des deux garçons s'amusa à bâtir des maisons avec les petits morceaux de bois contenus dans ces boîtes de jouets, dites *de construction;* l'aîné s'installa pour travailler, ouvrit ses livres, déploya ses cahiers et commença, après force bâillements, à analyser une phrase de la Fontaine. Madame Tamiset faisait du crochet; Jules se promenait de long en large, fumant un cigare dont la cendre blanche et solide et la fine odeur révélaient la provenance coûteuse.

— Ça dit-il, où irons-nous cet été?

— Tu désirerais voyager?

— Voyager, non pas précisément; mais aller me

reposer un peu à la campagne. Je suis fatigué de Paris.

— Et qui s'occuperait de l'agence en notre absence?

— Nous prendrions nos vacances l'une après l'autre. De cette façon, la maison ne resterait pas abandonnée.

— Tu irais dans la Sarthe?

— Oui, vivre *sur tes terres*. Je ferai volontiers connaissance avec tes fermiers et m'assurerai s'ils sont aussi agréables que le beurre et les œufs qu'ils nous envoient sont délicieux. J'irais aussi très volontiers au bord de la mer, avança Caussade un peu timidement. L'air salé et les bains me rendraient solide et gaillard pour l'hiver; j'en reviendrais frais et dispos et bien préparé à faire deux doigts de cour à madame.

— Cette dernière raison n'est qu'un prétexte, répliqua Victorine en riant. La grosse question est de savoir si ce voyage ne coûterait pas beaucoup d'argent. Sans parler du déplacement, il faut compter les frais d'hôtel, chambres, repas, service, garçons, et cœtera, dépenses de toutes sortes. Les villes de bains sont renommées pour la cherté de la vie. Je préfèrerais te voir aller chez moi dans la Sarthe. Il n'y aurait à payer que le double trajet en chemin de fer.

— Il est regrettable, reprit Caussade hypocritement, que nous ne puissions nous absenter tous les deux ensemble. Tandis que je serai là-bas, tu t'ennuieras à Paris, et moi je ne goûterai que la moitié du plaisir de me reposer en ne te voyant pas près de moi et en te sachant surchargée ici de besogne à cause de mon absence. Quand tu partiras à ton tour, ce sera même désagrément pour l'un que pour l'autre.

— Que veux-tu, il n'y a pas moyen de s'organiser autrement. Plus tard, quand nous aurons beaucoup travaillé, quand nous vivrons de nos rentes, nous agirons à notre guise.

— Plus tard! s'écria Caussade. C'est peut-être dans de longues années, et d'ici là beaucoup d'événements peuvent survenir. J'ai trouvé un moyen de tout concilier, le désir de la campagne, le besoin du repos, la nécessité de se trouver ici pour diriger la *Caisse des Travailleurs*.

— Lequel?

— Tout simplement louer une maisonnette aux environs de Paris et y passer toutes les journées où notre présence ne sera pas indispensable à l'Agence.

— Quelle dépense!

— Nous n'habiterions pas un palais : deux pièces nous suffiraient...

— Double loyer, double mobilier.

— Nous pourrions prendre des chambres meublées.

— Frais considérables de chemin de fer, par suite des fréquentes allées et venues entre là-bas et Paris.

— Je l'accorde. Mais nous aurons le plaisir de ne pas nous quitter; puis, nous ferons savoir dans le quartier que nous sommes à notre campagne, que nous y allons, que nous en revenons.

— Ah! la gloriole! fit madame Tamiset. Je n'en soucie comme de cela.

Et elle fit claquer l'ongle de son pouce contre une dent.

— Nous prendrons tout à fait rang parmi les gens considérés.

— Nous atteindrions le même résultat en allant dans la Sarthe...

— C'est bien loin ; nous ne partirons chacun qu'une fois. Personne ne s'en apercevrait.

— Nous examinerons ce projet, conclut madame Tamiset.

— Quant aux enfants?... interrogea Caussade en hésitant.

— On pourrait les laisser ici, répondit avec empressement Victorine. Ils n'ont pas besoin de repos, ils n'ont pas de tracas, eux. A moins que nous n'emmenions quelquefois Marius qui, lui, travaille un peu.

— Moi aussi, travaille, fit Denis en montrant ses murs de petits morceaux de bois, et Marius, lui, il dort.

— Marius est fatigué; il a travaillé toute la journée à l'école, reprit madame Tamiset, et hier il s'est couché tard : il a écrit des adresses pour une circulaire aux clients.

— Cet enfant a une belle écriture, dit Caussade.

— Mais il écrit pas *de ce* moment-ci, insista Denis; il dort.

— Laisse ton frère tranquille; nous allons jouer ensemble, nous allons faire des bonshommes en papier pour mettre dans la maison que tu viens de construire.

— C'est cela, c'est cela, fit Denis battant des mains.

Caussade entra dans son cabinet de travail et revint portant un tiroir.

— Dans l'obscurité, j'ai senti sous mes doigts du papier fort; voyons s'il peut faire notre affaire. Ce

sont de vieux protêts, d'anciennes lettres ; c'est justement ce qu'il faut pour vous amuser.

— Ne détruis pas de pièces importantes, recommanda Victorine.

— Oh ! celles-là ne sont plus utiles, répondit-il en riant.

Il pliait le papier et en faisait des cocottes de toutes les tailles, découpait des bonshommes.

Denis regardait fixement, avec une lueur d'admiration étonnée dans les yeux, les ciseaux aller, aller, entre les doigts de son père, dessiner des têtes, des bras, des jambes.

Parfois Jules s'arrêtait dans ce travail, quand il sortait du tiroir une pièce contentieuse ou une lettre lui rappelant les mauvais jours d'autrefois. Ses yeux alors parcouraient les lignes, s'y attachant involontairement. Il y en avait de toutes sortes de ces lettres, depuis les quelques mots tracés à grand'peine par la main malhabile d'un cordonnier :

« Monsieur Caussade, vous ne me payez pas les trois francs que vous me devez, c'est malhonnête et je vous ferai mettre en prison. »

Jusqu'aux belles phrases exactement pesées, volontairement réservées, annonçant très poliment des poursuites rigoureuses, calligraphiées par l'employé d'un riche commerçant.

Ces lectures de Caussade ne plaisaient point à Denis. Dès qu'il voyait s'arrêter la fabrication des boîtes, des cocottes, le découpage des bonshommes, il disait immédiatement :

— Fais-en encore, papa !

Au fur et à mesure qu'il sortait du tiroir les feuilles de papier, les unes salies, fripées par un

long séjour dans une poche, les autres conservées intactes avec leurs en-têtes gravés, leurs initiales ornées, Jules se rappelait à lui les souvenirs des jours écoulés depuis l'année mil huit cent quatre-vingt-deux. Il revoyait les copies de ses réponses à ses créanciers ; beaucoup se ressemblaient :

« Je vous prie de vouloir bien excuser le retour du billet que je vous avais souscrit. Je n'ai pu effectuer assez à temps des rentrées importantes sur lesquelles je comptais, et je me suis vu forcé de laisser protester cet effet. »

Il trouvait d'autres lettres écrites à des négociants sévères en affaires. Pour ceux-là, il avait dû déployer les ressources de son éloquence d'homme dans la gêne.

Il relut une de ces missives :

« Je vous suis connu depuis trop longtemps comme un homme laborieux et courageux, pour que je puisse être accusé par vous de mauvaise volonté en vous apprenant que je ne puis payer aujourd'hui votre traite en circulation. Vous me rendriez un grand service en m'en faisant les fonds assez à temps pour éviter la visite de l'huissier. »

Il revoyait aussi les lettres des huissiers, aux écritures cursives de clercs, parfois presque indéchiffrables. Il souriait en reconnaissant les en-têtes des études du quartier. Le nom de Caussade avait noirci le papier de bien des officiers ministériels qui maintenant seraient heureux de lui serrer la main, et qui, dans une rencontre, éviteraient avec grand soin la moindre allusion aux poursuites des mauvais jours.

Jules trouvait plaisant de faire servir à l'amusement de son fils les protêts, les assignations, les

commandements, les jugements qui lui avaient autrefois causé tant de tracas à lui-même.

Avec quelle tranquillité il remuait maintenant ce fatras de grimoires, motifs autrefois de bien des insomnies.

Caussade s'arrêta plus longtemps à la liasse volumineuse de la correspondance échangée avec Gessler, son ancien fournisseur d'articles de papeterie. C'étaient une de ces lettres, le mot du vieux militaire malheureux en ménage, la visite de monsieur Mamour le propriétaire si féroce autrefois, si servile aujourd'hui, qui l'avaient décidé à devancer le jour fixé par madame Tamiset pour rendre sa réponse.

Il se revoyait encore à sa première visite à la *Caisse des Travailleurs*; quelques détails lui revenaient plus nettement à la pensée : la directrice de l'agence éteignant la lampe de son employé pour économiser l'huile, la façon dont elle avait confessé son nouveau client. Celui-ci avait eu pourtant le dernier mot, puisque maintenant, directeur de cette même *Caisse des Travailleurs* agrandie, embellie, il savourait tranquillement un excellent londrès. Ah ! comme habilement le méridional avait roulé la Cora de Rouen ! Quels changements il avait su apporter dans le caractère de sa maîtresse ! Quelle avarice autrefois chez l'ancienne marchande des quatre saisons de l'amour, et aujourd'hui, quelle soumission ! Pourtant il n'était pas encore satisfait ; il désirait plus de souplesse, plus de docilité, moins de répugnance à sortir les louis du coffre-fort. Les propositions de séjour à la campagne tendaient à ce but.

Il voulait obtenir par des moyens lents mais certains la liberté et l'argent.

Blanche, avec sa simplesse d'esprit, n'eut jamais pu le tirer d'embarras, s'arranger de façon à lui procurer une vie aussi agréable. Vraiment la folie de sa femme avait été pour lui un événement heureux. Ce bonheur dont il jouissait actuellement durerait-il toujours ? Sa femme avait bien été reconnue folle, enfermée comme telle ; mais elle pouvait guérir, ou du moins elle pouvait, à un certain moment, présenter tant de signes de bons sens qu'elle serait mise en liberté par ordre des médecins. Les Richaume ne laisseraient certes pas échapper cette occasion de ramener Blanche chez elle, de faire tout leur possible pour la réinstaller en maîtresse dans la maison. Qu'adviendrait-il alors? Victorine et madame Caussade se trouveraient en présence. Quelle décision prendrait-il? Resterait-il avec madame Tamiset ou suivrait-il sa femme ? Avec celle-ci recommencerait peut-être sa vie de misère d'autrefois. En restant avec Victorine, il se l'attachait pour toujours. Pour toujours ! Mais Cora vieillissait ; de grasse, elle devenait bouffie, elle commencerait bientôt à prendre des manies. Madame Caussade revenait, au contraire, dans la mémoire de Jules comme une vision blanche et rose, toute entourée de jolis souvenirs intimes....

Le petit Denis alignait ses cocottes de papier sur la table, les faisait passer sous les portes de ses petites maisons de bois.

— Papa, papa, dit-il en tirant par la manche de son veston son père qui s'absorbait dans ses réflexions en suivant machinalement des yeux les bouffées de fumée de son cigare, papa, je vou-

drais... un bateau, un grand bateau pour y mettre les cocottes.... pour les faire aller comme ça.... vite, vite.

— Tu veux que je te fasse un bateau ? de quelle forme ?

— Une galiote, tu sais, comme m'en faisait maman, maman qui est partie.

Madame Tamiset laissa tomber son crochet.

Jules se baissa, le ramassa, et en relevant la tête, surprit un coup d'œil irrité jeté par Victorine sur l'enfant.

Il fit semblant de ne pas avoir entendu les dernières paroles de son fils, prit un journal et se mit à lire.

Denis revint à la charge :

— Papa, fais-moi une galiote, comme celles de maman.

— Tu m'ennuies, laisse-moi lire tranquillement. Je t'ai fait assez de cocottes : joue avec.

L'enfant parut tout surpris de ce brusque changement d'humeur de son père, absolument inexplicable pour lui.

Il n'abandonna pourtant pas son idée et réveilla son frère qui dormait, le nez sur ses cahiers.

— Tu veux une galiote comme celle que faisait ta maman ? demanda l'écolier.

— Oui, la même chose.

Marius prit une feuille de papier, la coupa lentement, la plia méthodiquement. Après chaque mouvement, il s'arrêtait un quart de seconde et regardait en-dessous madame Tamiset, d'un air narquois, railleur. Il fabriquait très sérieusement, avec beaucoup de soin la galiote. On voyait dans les traits

de son visage pâle, aux joues maigres, aux yeux déjà cernés, la violente envie de rire du bon tour qu'il jouait à madame Tamiset. Quand il eut achevé le bateau :

— Tiens, dit-il à son frère avec une voix pleine d'intentions méchantes, voilà ta galiote, tout à fait pareille à celles de maman Blanche.

Victorine nerveuse posa son crochet sur la table et prit machinalement une des cocottes du petit Denis, lequel en parut ennuyé. En retournant le jouet entre ses doigts, elle fut frappée de voir le nom de Caussade écrit sur le papier. Elle le déplia et sur la feuille timbrée, coupée en carré par Jules, elle lut une formule de saisie.

— Allez-vous coucher, dit-elle aux enfants, en réveillant Marius s'assoupissant de nouveau sur ses cahiers.

Denis et son frère disparurent dans l'arrière-boutique et quelques instants après Jules et Victorine montèrent dans leur chambre.

— Ah ! ça, demanda madame Tamiset à son amant quand ils furent au lit, d'où proviennent ces papiers timbrés que tu as découpés ce soir ? J'y ai lu ton nom.

— Je n'ai pas toujours été heureux, je ne te l'ai pas caché.

— La saisie dont j'ai lu un fragment porte la date de l'année mil huit cent soixante-deux. A cette époque-là, m'avais-tu raconté, tu possédais des capitaux confiés par un ami et tu partais à Saint-Saturnin pour y exploiter une machine de ton invention...

— Dans le laps de temps très court écoulé entre ma sortie du régiment et ma rencontre avec mon

bailleur de fonds, j'avais contracté quelques dettes. Par négligence et bien que disposant de sommes importantes, j'oubliai de les payer, et un beau jour je vis saisir mes meubles de garçon.

— Ton explication est fort embrouillée, mon ami Jules. Tu inventes là des histoires à dormir debout. Un homme sur le point de s'établir, disposant de beaux louis d'or, paie avant tout ses dettes pour ne pas être tourmenté plus tard. Je crains bien que dans le récit que tu m'as fait lorsque je t'acceptai comme employé, il ne se trouve pas un mot de vrai.

— Oh ! Victorine ! Pas un mot !...

— Bien : tu avoues que tes paroles contenaient un certain nombre de mensonges...

— De mensonges ? Oh ! non. Je me laissai aller à embellir un peu les choses, voilà tout.

— Embellir un peu les choses ! Comme tu trouves des mots élastiques pour t'excuser ! Nous ne sommes plus à cette époque-là ; maintenant tu me connais assez pour ne me rien cacher. Réponds-moi franchement : ton ami, l'ami aux cents mille francs, t'avait-il vraiment prêté trente mille francs pour te rendre à Saint-Saturnin ?

— Il en avait formé le projet.

— Il ne t'a rien prêté du tout ?

— Si.... l'argent nécessaire à mon voyage.

— Ah ! bon, j'y suis, fit madame Tamiset éclatant de rire. Il voulait se débarrasser de toi. Il manquait d'audace ; mais il avait peur que tu lui manges ses quatre sous... Décidément, je crois que nous pouvons supprimer de ton histoire cette association avec un tanneur de ton pays, cette installation d'usine, ces préliminaires de mariage ébauchés avec la fille

de ton associé, — une brune adorable avec des yeux grands comme des assiettes. — Oui, je me souviens, j'ai bonne mémoire... Je biffe du même coup le fameux roman d'amour entamé avec ta future belle-mère, qui conservait encore de beaux restes, et que tu comblais de soins en attendant d'en faire autant pour la fille.

— Elle était fort bien conservée, je t'assure, Victorine ; elle était presque aussi gentille que toi.

— Je te l'accorde. Mais ce n'était pas la femme du tanneur millionnaire ?

— Femme.... femme.... ou.... balbutia Caussade embarrassé.

— Femme ou ouvrière ; va, dis-le donc.

— Ouvrière ?... Elle était caissière.

— Il y a pas grande différence. Ah ! voyez-vous le beau don Juan, répliqua madame Tamiset moqueuse.

— Assez bel homme portant pour avoir conquis Cora à Rouen et Victorine à Paris.

— Parlons pas de cela. Il s'agit de toi. Bref, tu as travaillé tout simplement comme ouvrier chez un riche tanneur, à la fille duquel tu aurais bien voulu pouvoir faire de l'œil, et tu avais alors comme maîtresse une employée de ton patron. Voilà.... Entre nous, tu aurais mieux fait de m'avouer, de toi-même, que tu avais imaginé des contes. Cette franchise ne t'aurait point nui vis-à-vis de moi, et t'aurait évité la peine de soutenir jusqu'à présent un personnage difficile. Quel motif t'a poussé à me cacher la vérité? Je tiens à ce que tu me répondes là-dessus très franchement. Je ne pourrai te pardonner une tromperie, maintenant que tu me connais depuis longtemps.

— Lors de ma seconde entrevue avec toi, j'étais harcelé de telle façon par mes créanciers que je devais à tout prix trouver de l'argent immédiatement. Il m'en fallait pour m'habiller, me loger, pour manger, pour vivre. Quand on souffre de la faim, on trouve bons tous les moyens capables de vous sortir de la misère. Si je t'avais raconté dans ses détails exacts mon voyage de Paris à Saint-Saturnin payé avec de l'argent prêté par un ami, si je t'avais parlé de la livre de pain emportée dans ma poche et composant toutes mes provisions de voyage; de la nuit de mon arrivée là-bas, passée le long d'un mur; de mon existence pitoyable lorsque je gagnais un franc vingt-cinq par jour; de mon économie sordide; des razzias de croûtes de pain faites dans les gargotes; de mon retour à Paris; de mes pas et démarches à la recherche d'un emploi; si je t'avais énuméré les métiers dont j'ai essayé, mes courses, mes heures d'attente dans les bureaux de placement, les rebuffades que j'ai essuyées, les gens auxquels j'ai rendu visite; si je t'avais fait suivre mes longues souffrances, cette lutte continuelle pour manger, ma situation aggravée par mon mariage, par la naissance de mes enfants, non, jamais, en entendant ce long récit de ma constante déveine, tu ne me serais venue en aide, tu ne m'aurais rien prêté, croyant être sûre que je ne t'aurais pas remboursée. Alors, oui, je t'ai doré la pilule; j'ai bien fait, puisque tu m'as cru. Le besoin donne raison à bien des gens qui semblent avoir tort. Et puis, je n'étais pas soutenu, encouragé, aimé comme je le suis maintenant. Ma femme ne savait pas m'aider. Ah! si à cette époque-là, j'avais eu une bonne petite femme

comme toi, bien dévouée, bien courageuse, intelligente, je n'aurais pas traversé de telles heures de misère ! Heureusement maintenant je suis à l'abri.

— Et les Richaume ? interrogea madame Tamiset.

— Je me soucie de leurs idées, de leurs projets, comme d'une guigne. Et puis ne nous tracassons donc pas pour des gens de si petite importance ; la nuit n'est point faite pour les soucis, mais pour les baisers....

Il la prit dans ses bras.

Un rire mal étouffé partit tout à coup de derrière les rideaux de la fenêtre.

Il y a quelqu'un ici, dit madame Tamiset.

Jules sauta à bas du lit, écarta brusquement les rideaux et trouva Marius riant aux larmes d'un mauvais rire nerveux.

Saisir l'enfant vicieux par les épaules, lui appliquer sur les joues une paire de claques magistrales, le jeter dans l'escalier, fut l'affaire d'une seconde.

— Cet enfant perd tout respect ! s'écria Victorine.

MERCANTILE LIBRARY
NEW YORK.

XII

NOCES D'ARGENT

Quand le père Richaume, sa femme et leur fils Edmond arrivèrent avec Louise Caussade et le petit Denis à la station des Hirondelles, au Pont-Royal, ils trouvèrent au rendez-vous plusieurs de leurs invités qui se promenaient de long en large sur la berge en les attendant.

Le contremaître Rivolet les aperçut alors qu'ils étaient sur le pont et les héla de loin.

— Ohé ! les amoureux ! Vous êtes en retard ! leur cria-t-il bien fort; ce qui fit rire tout le monde, à l'exception de sa femme qui s'étant endimanchée voulait se donner des airs *comme il faut*.

Pendant que les femmes embrassaient madame Richaume et Louise et caressaient le petit Denis, Richaume ayant serré la main à tous comptait son monde :

— Voyons : voici Rivolet, madame Rivolet, Champeaux, Baudais, madame Baudais, mademoiselle

Célestine Baudais..... Il nous manque encore Déchelette et sa femme.....

— Et le père Louve, ajouta Rivolet.

— Dame ! fit Champeaux, grand jeune homme de trente ans, à l'air farceur ; il y a tant de mastroquets de la Villette au Pont-Royal !

— Sacré père Louve ! reprit Richaume. Il m'avait pourtant bien promis d'être raisonnable aujourd'hui et de venir de chez lui ici, sans s'arrêter en route,

— Boumard non plus n'est pas là, continua Rivolet.

— Oh ! lui, c'est différent, remarqua Champeaux ; il a sans doute en chemin rencontré quelque cotillon, et...

— Non, le voilà, fit Edmond qui tout en restant près des femmes écoutait parler les hommes.

— Où donc ?

— Là, sur le quai. Vous ne le voyez pas courir ?

— Si, si. Eh ! Boumard ! Par ici, mon vieux, dépêche-toi !

Sautant deux marches à la fois, Boumard descendait en grande hâte l'escalier qui conduit à la berge.

Comme les autres hommes qui l'attendaient, il avait enfilé sa redingote luisante des jours de fête, et sa tête était coiffée d'un de ces chapeaux tuyaux de forme étrange, qui se lèguent de père en fils dans les familles d'ouvriers.

— En voilà une façon de courir ! dit Rivolet en le montrant aux autres. Pourquoi, diable ! tient-il son bras gauche derrière son dos ?

— Dites donc, reprit Champeaux, il a peut-être attrapé un point de côté à force de courir comme cela...

Sur l'hirondelle, les passagers prenaient place; le pilote était déjà à son poste, le pontonnier agitait une grosse cloche envoyant dans l'air une bordée de tintements d'appel, et le capitaine, à l'entrée du bateau, répétait incessamment :

— Embarquons, messieurs, embarquons !...

— Ah ! enfin, te voilà, lambin, dit le père Richaume à Boumard qui arrivait haletant. Embarquons-nous; tant pis pour les retardataires.

Ils montèrent sur le bateau; il y eut de l'hésitation au sujet du choix des places : il ne fallait pas se mettre trop près de la machine dont la chaleur gênerait pendant le voyage; d'un autre côté, il importait qu'on fût tous les uns avec les autres et qu'aucun gêneur ne vînt s'introduire parmi la société.

— Descendons dans la cabine, proposa madame Rivolet en se drapant d'un air majestueux dans son châle-cachemire aux couleurs éclatantes.

Tous se récrièrent : il faisait trop beau pour ne pas rester sur le pont; d'ailleurs, ils voulaient voir le paysage; puis, les hommes fumaient : fallait-il les forcer à jeter leurs cigares?

Ils finirent par trouver un petit coin à l'arrière où ils s'entassèrent les uns près des autres, les femmes relevant par précaution leurs robes pour s'asseoir sur leurs jupons bien blancs; tandis que les hommes heureux de se trouver en plein air, sortis de l'atelier, regardaient autour d'eux, se levant de temps en temps pour voir si on n'allait pas bientôt partir.

Le pontonnier sonnait un dernier appel, lorsque sur la passerelle apparurent les époux Déchelette,

le mari traînant sa femme, une grosse mère qui n'en pouvait plus et qui paraissait étouffer sous sa robe de soie noire et son chapeau garni de rubans jaunes.

Il était temps qu'ils arrivassent : à peine avaient-ils mis le pied sur le pont, que le bateau se mettait en marche.

— Ah! enfin, les voilà! s'écrièrent en chœur les invités du père Richaume.

— Asseyez-vous là, ma chère, dit la mère Richaume faisant une place auprès d'elle à madame Déchelette.

Celle-ci tomba affalée sur le banc, très rouge, soufflant comme un phoque.

Déchelette expliquait leur retard.

Sa femme était allée, le matin, selon son habitude, vendre du poisson au marché où elle avait une place. Elle avait dû retourner ensuite chez eux pour s'habiller; puis ils n'avaient pas trouvé l'omnibus pour venir jusqu'au Pont-Royal.

— Ah! mes amis, mes amis! quelle course! murmurait madame Déchelette d'une grosse voix étranglée. Je suis en nage!

— Il faut vous couvrir bien vite pour ne pas attraper un refroidissement, dit madame Richaume.

Et elle prit le châle tapis que Déchelette portait soigneusement sur le bras, et avec l'attention d'une mère l'étendit sur les épaules massives de son amie.

— Maintenant, il ne nous manque plus que le père Louve, dit Richaume. Peut-être, s'il n'est pas trop gris, se souviendra-t-il que nous déjeunons à Suresnes?

— Comme ça, monsieur Richaume, fit Champeaux

d'un air fin, vous vous remariez donc aujourd'hui?

— Oui, mon garçon. Et il me semble être rajeuni de vingt-cinq ans, avec cette différence toutefois que je connais mieux qu'alors la bourgeoise et que je l'aime cent fois davantage.

— Dites donc, continua Champeaux, ça serait drôle si vous donniez ce soir un petit frère à Edmond...

Tous sourirent, sauf madame Rivolet qui trouva sans doute la phrase fort déplacée.

Mais un bruit de voix s'éleva.

Baudais et Rivolet, assis près de Boumard, le taquinaient, essayant de deviner quel objet il dissimulait derrière son dos.

— Laissez-moi donc tranquille, disait Boumard changeant alternativement de main son paquet pour le mettre hors de l'atteinte de ses amis; laissez-moi donc tranquille, vous ne verrez rien.

— C'est un jambon, disait Rivolet.

— C'est une langouste, soutenait Baudais; il est allé la chercher aux Halles et s'est ainsi mis en retard.

— Non, dit Champeaux intervenant dans le débat, c'est un bonnet qu'il a arraché à l'une des nombreuses femmes qu'il a suivies de son domicile au Pont-Royal.

Les femmes s'en mêlèrent.

— Montrez-nous ce que vous portez, dirent-elles toutes à la fois.

— Mesdames, dit le galantin, je me fais d'ordinaire une loi d'obéir aux dames, mais je ne puis... A moins pourtant que la *mariée* ne m'y autorise...

— Oui, oui, répondit madame Richaume, je vous le promets.

Les pommettes un peu rougissantes, Boumard tira de derrière son dos son paquet si bien enveloppé, défit le journal qui l'entourait et en sortit un bouquet multicolore qu'il offrit galamment à la *mariée*.

En même temps, il se leva et déposa sur les bonnes grosses joues de la brave femme deux baisers sonores.

— Bravo! Bravo! firent les autres.

— Surveillez-le, papa Richaume, dit Champeaux, ce coquin-là fait la cour à votre femme.

— J'avais le dessein de vous offrir ce bouquet tout à l'heure, au dessert, continua Boumard; mais puisque vous l'avez voulu...

— Il est magnifique, disait madame Richaume plongeant [son nez parmi les fleurs, et il embaume.

Toute le monde plaisanta Boumard sur sa galanterie; lui, content de l'effet produit, souriait mélancoliquement aux femmes assises à ses côtés.

Madame Déchelette, maintenant remise de la course folle que lui avait fait faire son mari, avait pris Denis sur ses genoux.

— Tu ne vas donc pas encore à l'école, petit? lui demanda-t-elle.

— Si, madame.

— Il est un peu souffrant, dit Louise Caussade placée près d'Edmond. J'ai demandé à son maître de lui accorder cette journée ; cela lui fera du bien d'aller à la campagne respirer le grand air.

— Et tu es content d'aller au mariage de papa et

de maman Richaume ? continua madame Déchelette s'adressant à Denis.

— Oh ! oui, fit l'enfant ; je les aime bien.

— Ils te gâtent, hein ?

— Oui.... et puis ils sont si bons pour Louise.

— Pauvre petit, firent les femmes.

— Et tu aimes bien ta sœur Louise ?

— Oh ! oui, c'est ma maman depuis que maman est partie.

— Hélas ! mon pauvre Denis, fit Louise, pourquoi faut-il que je ne puisse en tout remplacer maman auprès de toi ?

Et ses yeux se mouillèrent de larmes.

— Voyons, Louise, dit Edmond, ne pleurez pas. Il arrivera un jour où le petit Denis retrouvera sa maman et sa grande sœur.

Un vague sentiment de tristesse s'était emparé des assistants qui tous connaissaient l'histoire de Caussade. La voix douce de l'enfant rappelant le souvenir de la mère absente avait impressionné tous ces braves cœurs.

Il y eut un silence.

— Alors, reprit madame Rivolet parlant tout bas à madame Richaume, le père de ces pauvres enfants vit toujours avec cette mauvaise femme ?

— Oui.

— Comment vous a-t-il permis d'emmener Denis? Vous le voyez donc quelquefois ?

— Jamais, Dieu merci ! Louise est allée trouver hier le maître d'école du petit, un bien bon homme et l'a prié de lui confier son frère aujourd'hui. Pour son père, Denis est à l'école en ce moment ; nous le

reconduirons ce soir à cinq heures à son maître, et personne que nous ne saura son escapade.

— Il est gentil ce petit : c'est tout le portrait de sa mère ; mais, mon Dieu, qu'il est pâle, qu'il a l'air délicat !...

— Oui, il lui faudrait des soins, le grand air : on ne le sort jamais. Il va à l'école et c'est tout ; jamais de promenades le dimanche ou les jours de congé. Les enfants sont comme les plantes, il leur faut le soleil.

— Ce Caussade est un bien vilain personnage, continua madame Rivolet.

— Tenez, ma chère, fit madame Richaume n'en parlons plus, si vous voulez. Quand je pense à cet homme, je deviens mauvaise, et je ne veux pas qu'aujourd'hui son souvenir gâte ma joie.

— Oui, oui, reprit madame Déchelette qui serrait toujours Denis sur sa puissante poitrine et qui avait entendu la conversation, c'est se salir la langue que parler de ce coco-là... Eh bien, madame Baudais, quand mariez-vous votre Célestine ?

Célestine Baudais, grande fille blonde, pâle et maigre, rougit subitement en entendant la question.

Adrien Champeaux placé à côté d'elle, répondit :

— A la fin de l'année, mademoiselle Célestine s'appellera madame Champeaux ; n'est-ce-pas, maman Baudais ?

— Oui, grand mauvais sujet.

— Voyez-vous la belle-mère qui montre déjà les dents ? continua Champeaux en riant. Elle est furieuse que je lui prenne sa fille ; mais, ma foi, tant pis...

— Dame ! reprit madame Baudais, petite femme de quarante-cinq ans environ à la physionomie douce, c'est toujours dur pour une mère de se séparer de son unique enfant.

— Bah ! fit la grosse madame Déchelette, votre gendre mettra votre fille dans du coton.

— Pourça, oui, affirma Champeaux ; et si papa et maman Baudais n'ont plus leur fille avec eux, ils auront du moins la consolation de se dire qu'elle n'est pas malheureuse avec moi.

— Je sais bien, je sais bien, murmura madame Baudais, mais tout de même...

Et elle engagea avec madame Rivolet une longue conversation sur l'éducation des enfants, rappelant tout ce qu'elle et son homme avaient fait pour leur *demoiselle* qui serait vraiment une perle dans un ménage.

— Et vous, Edmond ? demanda madame Déchelette. A quand la noce ?

Edmond ne répondit pas.

Il regarda Louise tristement, hochant la tête.

— Edmond et Louise se marieront quand cette pauvre Blanche sera guérie, fit madame Richaume d'une voix grave.

— Comment va-t-elle ?

— Le médecin constate un peu de mieux dans son état, reprit Louise ; mais elle n'est pas encore guérie, tant s'en faut. Si elle pouvait rentrer à la maison ; s'il m'était possible de la soigner moi-même, je suis sûre qu'elle se rétablirait ; mais à Sainte-Anne, où elle est cependant bien traitée et où je vais la voir très souvent, elle est isolée et privée de ces petits soins qu'une fille seule peut donner à sa mère.

— Il ne faut pas désespérer, Louise, fit madame Richaume.

— Oh ! non, reprit la jeune fille, je ne sais ce que l'avenir me réserve mais quand même je veux croire en des jours meilleurs.

— Vous aurez une bien jolie petite femme, dit madame Déchelette à Edmond.

— Et si gracieuse, si distinguée, dit madame Rivolet.

— Et si bonne surtout, ajouta Edmond en regardant longuement sa fiancée...

Sous le ciel bleu où de petits nuages gris moutonnaient, le bateau à vapeur filait, coupant de son avant les eaux boueuses de la Seine, suivant allégrement sa route entre les berges des quais contre lesquelles les vagues clapotaient.

Debout près de la machine, les hommes causaient en fumant des cigares d'un sou. Un monument devant lequel on passait, un clocher, le dôme d'un édifice aperçus dans le lointain ; un chien qu'on baignait, un pêcheur surveillant attentivement de l'œil le flotteur de sa ligne ; un train de péniches remorquées par la chaîne, tout leur servait de prétextes à d'interminables conversations, leur rappelait des histoires arrivées à eux ou à des amis.

Baudais qui était un pêcheur enragé et qui passait tous ses dimanches sur le bord de l'eau, racontait en les enjolivant toujours un peu ses aventures de pêche. A l'entendre, il rapportait à chacune de ses sorties une quantité de poissons, tous plus gros les uns que les autres. A cet endroit, il avait pris un jour un brochet de vingt livres ; à cet autre, où le fond

était de gravier fin, il avait en moins d'une heure sorti de l'eau une centaine de goujons.

Il prétendait connaître comme sa poche le lit du fleuve ; savait à quelles heures, dans quelles saisons, le poisson fréquentait tel côté de la rivière plutôt qu'un autre, faisant un petit cours sur le montage des lignes, des hameçons, le choix des appâts, la manière d'amorcer.

Les autres l'écoutaient, le laissant parler, se contentant de lui décocher un « vieux blagueur » quand l'histoire racontée leur semblait un peu trop forte.

Le bateau venait de franchir le viaduc du Point-du-Jour.

— Ah ! enfin, nous voici hors de Paris, dit Rivolet qui trouvait comme ses compagnons le voyage un peu long.

— Dans vingt minutes nous serons arrivés.

Jusque-là les invités des Richaume avaient été très calmes, très corrects ; ils s'étaient sentis un peu gênés parmi la foule encombrant le pont du bateau ; mais, à la station du Point-du-Jour, beaucoup de passagers étant descendus à terre, les *gens de la noce* se trouvèrent davantage chez eux : la nature reprit le dessus ; ils abandonnèrent peu à peu les manières *comme il faut* qu'ils affectaient de se donner dans leurs beaux habits des dimanches, et, en perdant de vue les fortifications de la grande ville, ils commencèrent à se montrer franchement gais et joyeux. La perspective du déjeuner qu'ils allaient faire fut aussi pour beaucoup dans leur transformation.

Adrien Champeaux fut le premier à laisser éclater sa joie bruyante.

— Ma foi, j'en ai assez de rester assis comme cela, fit-il en se levant. J'ai besoin de me dégourdir les jambes.

Alors il fit une série de cabrioles, sautant par-dessus les bancs à pieds joints, marchant sur les mains comme les clowns.

Tous vantaient son agilité, la souplesse de ses muscles et s'amusaient à le voir, à l'exception de madame Rivolet, qui blâma son manque de tenue.

— Bah! dit madame Richaume. Pourquoi se gênerait-il, ce garçon? Nous sommes à la campagne...

— Parbleu! oui, reprit Champeaux se redressant par un violent effort des reins.

Et, feignant subitement une grande gravité, il boutonna soigneusement sa redingote; puis, prenant la pose d'un patron de baraque de foire en train de faire son boniment :

— Mesdames et messieurs, dit-il en imitant la voix étranglée d'un saltimbanque à la parade, admirez, je vous prie, ce superbe panorama...

Il faisait sonner les *r*, et agitait au-dessus de sa tête la canne de Boumard, dont il s'était emparé.

— A droite, voici Billancourt; cette longue cheminée que vous apercevez au-dessus des arbres est celle de l'usine de MM. Lesage et Cie, dont la renommée est universelle... Je n'insiste pas... Tout à l'heure, en passant devant elle, si le vent souffle de notre côté, vous constaterez que les produits de cette parfumerie ne sont pas frelatés. Ces arbres rabougris qui bordent la berge abritent toute une population d'honnêtes mastroquets qui offrent aux hardis voyageurs s'aventurant dans ces parages des fritures de goujons, des matelotes d'anguilles comme

n'en a jamais pêché papa Baudais, et des civets de matous baptisés effrontément du nom de civets de lapins. Ces gens que vous apercevez en groupe sur le bord de l'eau, ne sont pas, comme vous pourriez le croire, des sauvages formant le complot d'attaquer notre bateau ; non, mesdames et messieurs, ce sont des joueurs de bonneteau qui, à la barbe des sergots, râflent les monacos d'un tas de gogos. En face, de l'autre côté...

— Assez! assez! cria Rivolet. En voilà une tapette !...

— Mon explication vous ennuie, mesdames et messieurs? interrogea Champeaux d'un air bon enfant.

— Oui, oui.

— C'est très bien. Voulez-vous autre chose?

— Oui, dit Célestine Baudais, regardant son amoureux avec un peu de timidité ; chantez-nous quelque chose...

— Volontiers, si cela peut vous faire plaisir... Mais quoi?

— La chanson des myrthes... Vous la chantez si bien, ajouta la jeune fille d'une voix câline.

— M. Adrien a une très jolie voix, remarqua madame Rivolet. J'ai déjà eu le plaisir de l'entendre.

— Voilà, fit Champeaux hésitant, c'est que je gardais cette chanson-là pour le dessert.

— Vous en chanterez une autre, dit madame Baudais.

— Parbleu ! remarqua Déchelette.

— Vous m'avez bien forcé de donner tout de suite à madame Richaume le bouquet que je désirais lui

offrir seulement au dessert... C'est ma revanche, dit Boumard.

Alors, debout contre la balustrade du bateau, un peu gauche, embarrassé de ses mains qu'il finit par mettre dans ses poches, le jeune homme chanta la jolie romance de Nadaud, si populaire et si digne de l'être :

De vos jardins fleuris fermez les portes;
Les myrthes sont flétris, les roses mortes!

Ses compagnons l'écoutaient, la bouche bée, ravis, heureux d'entendre sa jolie voix de baryton, peut-être pas très correcte pour un connaisseur, mais chaude, bien timbrée, disant les gracieux vers du poète.

Chaque couplet était salué d'une salve de bravos enthousiastes, et quand Champeaux eut chanté le dernier, il dut le redire deux fois encore.

Célestine félicita son amoureux ; elle était heureuse de le voir ainsi mis en relief, et, dans son imagination facilement romanesque, elle se le représentait vêtu de superbes habits, or et soie, débutant à l'Opéra où il avait un succès colossal.

Tous pressaient Champeaux de chanter autre chose, lorsque le bateau stoppa, faisant tourbillonner une dernière fois l'eau autour de son hélice.

— Suresnes! Tout le monde débarque, cria le capitaine.

Joyeusement les Richaume et leurs invités mirent pied à terre; ils marchèrent en cortège, par couples, d'un pas de procession, Richaume et sa femme conduisant *la noce*, Boumard suivant les autres, tout seul, méditant peut-être dans son for intérieur le

terrible *væ soli*, cet anathème lancé contre les célibataires endurcis.

Louise s'appuyait au bras d'Edmond, tenant Denis par la main; la joie qu'elle éprouvait de se trouver à cette fête de famille était gâtée par le souvenir de sa mère emprisonnée à Sainte-Anne, de son père tombé dans la fange; et ses yeux, qui voulaient cependant sourire, se voilaient par instants d'une grosse larme.

— Ce n'est pas tout çà, dit le père Richaume, s'arrêtant brusquement après avoir fait quelques pas ; où allons-nous déjeuner?

Boumard proposa de monter jusqu'au *Lapin vengeur*, un cabaret très bien tenu, affirmait-il, situé en face de la gare, ce qui était un avantage pour le retour à Paris.

— C'est là que vous allez faire vos orgies? demanda Champeaux d'un air goguenard.

— Monter jusqu'au Mont-Valérien, dit Rivolet, c'est trop loin!

— Oui, dit madame Richaume. Il vaut mieux rester sur le bord de l'eau ; c'est plus gai.

— Certainement, appuya Baudais qui regardait d'un œil d'envie deux pêcheurs à la ligne installés sous le pont.

— Écoutez, dit Champeaux, pour ne pas faire de peine à Boumard, que papa Richaume mette aux voix la question.

— C'est cela, c'est cela, répondirent-ils tous en riant.

— Eh bien, soit, dit Richaume. Que tous ceux qui veulent monter au *Lapin vengeur* lèvent la main.

Boumard constata aussitôt qu'il était seul de son avis.

— Pas la peine de demander la contre-épreuve comme à la Chambre, remarqua Champeaux en riant; la proposition Boumard est rejetée.

— Entrons là, dit Richaume, en désignant du doigt un restaurant de modeste apparence, portant l'enseigne : *Au gros Chevesne*. Ça n'a pas l'air d'être trop mal...

— La maison a l'air fort convenable, déclara madame Rivolet.

— En tout cas, l'enseigne me plaît, ajouta Baudais, à qui le mot *chevesne* rappelait sans doute d'émouvantes aventures de pêche.

Dès que Richaume et ses invités eurent dépassé la grille bordant le jardin du restaurant du côté du quai, ils furent la proie des garçons qui, assis près des tables couvertes de nappes blanches et où les couverts étaient mis par avance, attendaient les clients, semblables à des araignées au fond de leurs toiles.

Les femmes se débarrassèrent de leurs chapeaux, de leurs manteaux, réparèrent en deux ou trois tapotements savants le désordre de leur toilette; Boumard les aidait, leur servant galamment de femme de chambre, offrant à l'une un petit miroir qu'il tira de sa poche, à une autre des épingles qu'il portait piquées sous le revers de sa redingote.

Champeaux proposait à Edmond de faire une partie de billard; Baudais s'était déjà éclipsé, et, debout sur la berge, contemplait mélancoliquement l'eau, devinant sous les flots des bandes de poissons qu'il rageait intérieurement de ne pouvoir prendre.

Le père Richaume, un peu à l'écart, causait à voix basse avec le restaurateur, un gros homme rougeaud à l'air finaud qui dressait le menu.

— Je vous donnerai des hors-d'œuvre, un poulet, des flageolets, disait celui-ci, un rôti, une salade, des fruits, du café, des liqueurs à votre choix, une bouteille de vin par personne. C'est tout ce que je peux faire pour le prix que vous voulez mettre à votre déjeuner : vous verrez, ça sera très convenable.

— Soit, fit le père Richaume ; servez-nous bien : je veux que mes amis soient contents. Nous pourrons prendre du vin extra en supplément. On ne fête pas ses noces d'argent tous les jours...

Le restaurateur ramena Richaume près des invités qui avaient pris place, sous un bosquet, autour d'une grande table que les garçons couvraient d'assiettes, de verres, de fourchettes et de couteaux.

— Jules, dit-il à un des garçons, servez le madère.

Et il ajouta:

— C'est moi qui vous l'offre, mesdames; dans un quart d'heure vous déjeunerez.

— Il est vraiment très aimable ce monsieur, murmura la mère Richaume.

— Mais cela se fait toujours ainsi, remarqua madame Rivolet qui évidemment connaissait les usages.

Baudais remontait de la berge alors que les autres trinquaient avec le cabaretier.

— Avez-vous commandé une friture? demanda-t-il à Richaume.

— Ma foi, non.

— Voyons, papa, observa Célestine, tu es indiscret.

— Moi, pas du tout, je veux savoir. Vous nous

donnerez une friture de goujons, dit-il au marchand de vin : c'est moi qui la paie. Au moins si je ne prends pas de poisson, ajouta-t-il à mi-voix, nous en mangerons.

La férocité de Baudais fit rire tout le monde.

— Grattez l'homme, dit Champeaux, et vous retrouverez le pêcheur à la ligne. Moi, je paie le vin blanc : non seulement nous les mangerons ces gueux de poissons, mais encore nous les noierons !

Madame Rivolet chuchota quelque chose à l'oreille de son mari qui prit la parole :

— Et moi, je vous offre du Bordeaux.

— Monsieur, dit Boumard au patron de l'établissement, vous nous donnerez du Champagne au dessert.

— Vous tâcherez de nous avoir un beau gâteau, ajouta Déchelette, un moka ou un Saint-Honoré, quelque chose de soigné, n'est-ce pas.

A chaque nouvelle commande qu'il recevait, le propriétaire du *Gros Chevesne* s'inclinait.

— C'est entendu, dit-il en s'éloignant.

— Quelle jolie vue on a d'ici, remarqua madame Richaume.

Le temps était devenu très beau, les petits nuages gris qui voguaient dans les airs une heure auparavant, s'étaient fondus dans le bleu du ciel ; le soleil éparpillait sur toutes choses une brume d'or qui égayait les yeux. Sur l'autre rive, les arbres qui bordent la plaine de Longchamps formaient comme une muraille de verdure moutonnante se doublant dans l'eau. Le tableau qui s'offrait aux regards des clients du *Gros Chevesne* était calme, frais, charmant.

— On se croirait à cent lieues de Paris, fit madame Déchelette.

— On voudrait vivre ici, soupira Boumard d'une voix langoureuse.

— Ah! tais-toi, s'écria Champeaux du ton de Gavroche. Une chaumière et ton cœur, n'est-ce pas?

Enfin on se mit à table....

Ils étaient à la moitié du repas, causant entre eux gaîment, librement, mis en belle humeur par la verve intarissable de Champeaux, quand, sur la berge, une voix pâteuse de pochard se fit entendre, bégayant des imprécations.

— Nom de nom!.... Mille noms de nom!... Où sont-ils donc... ces bougres-là?

— Tiens, on dirait le père Louve, fit Adrien.

Il se leva, alla contre la grille du jardin.

— Mais oui, c'est lui: le voilà. Sapristi, quelle culotte!

L'ivrogne s'était arrêté.

Il ouvrit tout grands ses yeux alourdis par les fumées du vin, et reconnaissant un de ceux qu'il cherchait, se mit à sangloter comme un enfant.

— Oui... c'est moi... disait-il... moi... le père Louve... M'avoir abandonné comme ça!... c'est pas gentil!

Champeaux sortit sur le quai, alla prendre Louve par le bras et l'amena dans le jardin tout en lui adressant des paroles d'encouragement.

— Allons, tenez-vous droit... soyez convenable devant les dames.

Louve pleurait toujours à chaudes larmes.

— Moi... un vieux frère... m'avoir laissé tout seul... c'est pas gentil!... non, c'est pas gentil!

— Mâtin! fit Déchelette, celui qui lui a donné ça pour un demi-setier ne l'a pas volé!

— Il est complètement gris, remarqua madame Rivolet. Quelle horreur!

— Allons, père Louve, asseyez-vous là, dit madame Richaume indiquant au vieil ivrogne sa place restée vide. Vous n'avez donc pas été raisonnable encore aujourd'hui!

— Oui... voilà... Vous êtes une bonne femme, madame Richaume, dit Louve en s'asseyant.

Il s'essuyait les yeux de son grand mouchoir à carreaux.

— Eh! bien, ne pleurez plus, fit Champeaux, lui parlant comme s'il s'adressait à un gamin. Tout est arrangé. Vous voyez bien, nous vous attendions; votre couvert était mis.

— Tu as donc manqué le bateau? dit le père Richaume.

— Oui... Alors j'ai pris le tramway... jusqu'à Saint-Cloud... je ne savais plus si c'était à Saint-Cloud ou à Suresnes qu'on déjeunait...

— Je t'avais pourtant dit hier soir...

— C'est possible... De Saint-Cloud ici, je vous ai cherchés... chez tous les marchands de vin...

— Ça se voit, fit madame Rivolet.

— Et chez tous, vous avez pris une petite consolation? interrogea Champeaux.

— Na... Naturellement je ne pouvais pas déranger ces gens-là... pour rien.

— Bien sûr, fit madame Richaume indulgente. Allons, père Louve, on va vous servir; vous nous rattraperez. Avez-vous faim?

— Pas trop... j'ai plutôt soif.

— Encore! s'écria madame Rivolet en levant les yeux au ciel.

— Garçon, une carafe d'eau à monsieur, fit Champeaux d'un ton comique.

— De l'eau?... de l'eau?... c'est bon pour les canards, dit Louve.

— Écoutez donc, mon vieux : quand on a mal aux cheveux et la bouche en bois, il n'y a que ça.

— Pour les blancs-becs comme vous... jeune homme... c'est possible... moi, je ne bois jamais d'eau.

— Vous avez raison, ça fait pousser des grenouilles dans le ventre.

— On le dit... Tenez, continua Louve tirant de la poche de sa redingote une bouteille enveloppée dans un morceau de journal; vous m'avez lâché... c'est pas gentil... mais, je vous pardonne : j'ai pas de rancune... je vous apporte du nanan... vous allez me goûter ça, et vous m'en direz des nouvelles...

Il sortit la bouteille du papier qui l'entourait, enleva le bouchon, et se leva; tout en titubant il fit le le tour de la table, versant le contenu de sa fiole dans les verres des invités.

Puis il revint à sa place, et, levant son verre à hauteur de l'œil, il dit :

— Madame Richaume... vous qui êtes si bonne, et que nous aimons tous ici... je bois à votre santé, à votre bonheur... à votre prospérité... Toi, mon vieux Richaume... je te souhaite de fêter avec nous tous... dans vingt-cinq ans... ta cinquantaine... Et toi... Edmond... toi que j'ai vu pousser et devenir un homme... je te souhaite d'être heureux comme tu le mérites... Tu me comprends, mon garçon... je bois à ton pro-

chain mariage... avec cette jolie petite fille qui est là, à côté de toi...

— Amen! fit Champeaux imitant la voix nasillarde d'un enfant de chœur.

Louve ayant ainsi parlé, vida d'un seul trait son verre et se rassit.

Il fit claquer sa langue contre son palais.

— Eh! bien, comment trouvez-vous ce vin-là?

— Il aurait peut-être mieux fait de rester plus longtemps en cave, et moins longtemps dans ta poche, dit Rivolet.

— C'est vrai... il est un peu tiède... mais, vous savez... le Bordeaux...

— Ah! c'est du Bordeaux? continua Rivolet. Je croyais que tu avais acheté cela ici.

— Tu prends mon vin pour de la piquette de Suresnes! Ingrat!

— Ne l'écoutez pas, reprit madame Déchelette voyant que Louve était vexé ; votre vin est très bon, et ce que vous avez dit est meilleur encore.

— Oui, dit madame Rivolet, mais M. Louve aurait dû garder son *toast* pour le dessert : cela se fait toujours ainsi.

— Oh! les usages... je n'y connais rien... J'avais ça sur le cœur... fallait que ça parte.

— Et vous avez eu raison, père Louve, dit madame Richaume. Si vous étiez raisonnable assez pour ne plus vous griser, vous seriez parfait. Je vous remercie bien de tout ce que vous avez dit, car je sais que vous le pensez...

— Oh! pour ça!... fit Louve mettant la main sur son cœur.

Il mangea, voulant rattraper les autres; puis il finit par s'endormir, la tête sur la table...

Au dessert, les cerveaux étaient un peu surexcités, on vint à parler de nouveau de Caussade et de sa maîtresse.

La grosse madame Déchelette s'extasiait sur la sagesse de Denis placé entre elle et Louise, et pendant tout le repas elle s'était affectueusement occupé de lui. Ce fut elle qui, sans le vouloir, mit le feu aux poudres.

— Quel malheur, dit-elle, de penser que ce pauvre petit est séparé de sa mère, qu'il n'a plus pour ainsi dire de père, et qu'il est entre les mains de cette mauvaise femme !

— Heureusement, je lui reste, dit Louise d'une voix triste.

— Vous le gâtez, ce bébé-là, dit madame Baudais.

— Si vous saviez comme il est gentil, intelligent pour son âge, reprit la grande sœur. Il apprend tout ce qu'il veut; son maître d'école en est très content.

— C'est ennuyeux de le voir si pâle, dit Edmond.

Et il ajouta à voix basse, voulant ne pas être entendu de l'enfant.

— C'est sa mère qui lui manque.

— Alors, cette femme, cette Tamiset, fit madame Déchelette, d'un ton de mépris, n'en prend aucun soin ?

— Pourquoi ferait-elle autrement? Cet enfant ne lui est qu'une charge.

— Et comment est-elle avec l'autre enfant de M. Caussade? interrogea madame Rivolet... Car vous avez un autre frère ? continua-t-elle s'adressant à Louise.

— Oui, madame, dit la jeune fille.

— Oh! Marius est un petit vaurien qui flatte cette femme, fit madame Richaume; aussi sont-ils tous les deux très bien ensemble.

— Marius tient de son père, ajouta le père Richaume.

— Et il promet d'être plus tard comme lui, un pas grand'chose : il est menteur, effronté, gourmand, ne pense qu'à lui. C'est un enfant qui a tous les vices.

— Voyons, madame Richaume, reprit Louise d'une voix douce, ne le jugez pas trop sévèrement, sa mère lui manque, à lui aussi.

— Sa mère? s'en souvient-il seulement? Quand il parle d'elle, il dit la folle... et quand il s'adresse à cette fille qui vit avec son père, il dit : maman.

— Vraiment, firent les femmes.

— C'est un petit monstre, continua madame Richaume. Il a les plus mauvais instincts; son maître d'école m'en a dit de belles sur son compte, la dernière fois que je l'ai vu!

— D'ailleurs avec les jolis exemples qu'il a sous les yeux, dit madame Rivolet, il doit avoir de jolies choses en tête.

— Voyez-vous, dit madame Déchelette, quand dans une famille la mère vient à manquer, c'est un grand malheur.

— Surtout lorsque le père est une canaille...

— Comme dans le cas présent.

— Un individu qui n'a jamais rien pu faire.

— Ce n'est pourtant pas un imbécile, bien loin de là.

— Certes.

— Mais c'est un paresseux, un homme qui voudrait manger tous les jours du rôti, sans se donner la peine de le gagner.

— Évidemment, il devait finir par faire le joli métier qu'il fait en ce moment.

Edmond intervint.

— Mes amis, dit-il, ne parlez plus de tout cela, voulez-vous ?... Cet homme est le père de Louise...

— Bah ! nous ne lui apprenons rien de nouveau.

— Elle doit, comme nous, apprécier son père à sa juste valeur.

— Oui, mais vous la faites souffrir, reprit Edmond... Louise, ajouta-t-il à voix basse, venez-vous vous promener ? Il fait si beau : peut-être voudriez-vous marcher un peu ?

Louise se leva : un peu plus, elle allait pleurer, tant elle était peinée de voir ainsi étalée au plein jour la honte de son père.

Elle prit le bras de son fiancé.

— Venez-vous avec nous ? dit Edmond à Champeaux et à Célestine Baudais.

Adrien, content de cette offre qui lui permettrait de causer librement pendant quelques instants avec Célestine, alla prendre le bras de la jeune fille.

Les quatre amoureux descendirent sur la berge, emmenant avec eux le petit Denis accroché aux jupes de sa grande sœur.

Autour de la table, la conversation continuait. Tous disaient leur mot sur Caussade et sur la Tamiset, racontaient ce qu'ils savaient de la turpitude de l'un et de l'autre, citaient des actions peu propres à la charge de l'ancienne prostituée exploitant aujourd'hui les hommes, d'une façon différente, mais aussi

sale qu'autrefois, et du misérable qui vivait maintenant à ses crochets.

Quand Richaume raconta que Caussade avait eu le toupet de le menacer du commissaire de police au sujet de l'hospitalité qu'il donnait à Louise, ce fut une explosion de menaces, de paroles de mépris à l'adresse de ce vilain monsieur.

— Que je le rencontre, et je lui casse les reins, dit Rivolet dont les puissants biceps semblaient à l'étroit dans les manches étriquées de sa redingote.

— Et moi, je crèverai les yeux à sa sale guenon si elle me tombe sous la main, appuya madame Déchelette, mettant ses poings sur ses hanches, en vraie poissarde.

— Laissez donc, dit Richaume d'une voix grave; cet homme finira mal. Il faudrait ne croire à rien pour ne pas être convaincu qu'un jour il recevra la juste récompense de sa conduite.

— Ta, ta, ta, fit Rivolet. N'empêche que j'aurais joliment du plaisir à lui tanner le cuir.

— Arsène! soupira madame Rivolet, choquée sans doute du ton peu *comme il faut* dont parlait son mari.

— C'est bon, fit celui-ci.

Puis il ajouta :

— Si j'avais été à votre place, papa Richaume, je l'aurais flanqué dans l'escalier, lors de sa visite...

Cette conversation fut heureusement interrompue par Boumard qui dit, en se tournant du côté de la Seine et en montrant un point du fleuve à ses compagnons :

— Regardez donc. Ne sont-ce pas nos amoureux qui sont là, dans cette barque?

— Où donc?

— Là, voyez-vous? Ils vont aborder sur l'autre rive.

— En effet, ce sont eux.

— Ohé! les enfants! Ohé!

Edmond et Adrien, qui tenaient les avirons, entendirent l'appel; ils montrèrent aux deux jeunes filles et à Denis assis en face d'eux la terrasse du *Gros Chevesne*, et, du bachot qui les portait, ils envoyèrent à leurs parents et à leurs amis un quadruple cri de joie.

— C'est beau, la jeunesse, dit madame Déchelette.

— C'est beau, l'amour! soupira Boumard.

— Adrien n'est pas raisonnable, dit madame Baudais; emmener Célestine en bateau! Quelle imprudence! Un malheur est si vite arrivé!

— Oui, je n'aime guère, moi aussi, ces promenades en bateau, remarqua madame Rivolet.

— Soyez sans inquiétude, fit le père Richaume; les enfants ne craignent rien avec Champeaux et le fils.

— Parbleu! appuya Rivolet... Mais où donc est Baudais?

— Vous ne le voyez pas là-bas, sur la rive opposée? dit Boumard. C'est lui que les enfants vont rejoindre.

— Quoi? Ce bonhomme qui pêche? interrogea Déchelette.

— C'est lui, c'est lui, dit Boumard; tenez, il enlève sa ligne.... il y a un poisson au bout.

— Quel vilain homme, avec sa pêche! Il me fera mourir de chagin, dit madame Baudais.

Quand les enfants rejoignirent la société, la tran-

quillité avait reparu complètement autour de la table, chacun chantait sa chanson à tour de rôle, sauf le père Louve qui dormait toujours, la tête en son assiette.

La mère Richaume, après s'être fait un peu prier, chanta l'air avec lequel autrefois elle avait bercé Edmond :

La mère Bontemps
S'en allait, disant aux fillettes:
Dansez, mes enfants,
Tandis que vous êtes jeunettes,
La fleur de gaité
Passe avec l'été ;
Au printemps, comme la rose,
Cueillez-la dès qu'elle est éclose...
Dansez à quinze ans,
Plus tard il n'est plus temps.

Les jeux et les ris
Dansèrent à mon mariage ;
Mais bientôt j'appris
Les soins qu'il faut en ménage.
Mon mari grondait,
Mon enfant criait,
Ne sachant auquel entendre,
Sous l'ormeau, je courais me rendre.
Dansez à quinze ans,
Plus tard il n'est plus temps.

L'instant arriva
Où ma fille me fit grand'mère ;
Quand on en est là,
Danser n'intéresse plus guère.
On tousse en parlant,
On marche en tremblant,

Au lieu de sauter la gavotte
Dans un grand fauteuil on radote.
Dansez à quinze ans,
Plus tard il n'est plus temps.

Voyez les amours
Danser auprès de Louise ;
Elle plaît toujours,
Au bal elle est admise,
Comme moi souvent,
Sans cesse on l'entend
Redire à toutes les fillettes
Si jolies, si gentillettes :
Dansez à quinze ans,
Plus tard, il n'est plus temps

Puis enfin, l'heure s'avançant, il fallut songer au départ....

Les invités de Richaume étaient sur le quai, se dirigeant vers le ponton de l'Hirondelle, quand Baudais les rejoignit.

— C'est bien gentil de nous avoir quittés, lui dit sa femme.

— Je vais reporter ma ligne.... c'est un des garçons qui me l'a prêtée, répondit l'enragé pêcheur... Allez devant.... je vous rejoins.

Il partit en courant.

— La pêche a-t-elle été bonne? lui cria Champeaux d'un air narquois.

Baudais ne répondit pas.

— Encore bredouille ! fit Champeaux.

Le père Louve, un peu dégrisé, marchait en arrière, en titubant encore. Tout en mâchonnant son cigare, il chantait en *aparte* :

Dansez à quinze ans,
Plus tard il n'est plus temps.

XIII

UN REPLATRAGE

Un coup fut frappé à la porte de la chambre de Caussade.

La porte s'ouvrit, et la bonne, une jeune Allemande au teint rose, aux cheveux blonds, aux formes rondelettes, entra.

Jules, devant la toilette, achevait de se raser.

— Pardon, monsieur, fit la domestique reculant d'un pas en arrière; je vous croyais descendu au bureau.

— Non, restez, Salomé; faites votre ouvrage. Que ma présence ne vous intimide pas. C'est vrai, ajouta-t-il en riant, onze heures vont bientôt sonner; je suis, je l'avoue, très paresseux. Ah ! bah, fit-il tout en épongeant l'eau ruisselant sur sa figure.

Puis il fredonna :

— « Ah ! qu'il est doux de ne rien faire.... »

— Je reviendrai dans quelques minutes, fit la bonne.

— Aidez-moi plutôt à attacher mon faux-col. Eh! eh! continua-t-il en jetant quelques gouttes d'eau sur la nuque blanche de la fille, quelle peau appétissante! Ah! ma foi, je n'y puis tenir : il faut que je dépose encore un baiser dans le cou, là, comme je l'ai fait hier, quoique cette méchante fille s'en défendît beaucoup.

— Allons, monsieur, pas de bêtises!...

— Ce ne sont pas des bêtises, ce sont des choses très agréables quand on a affaire à une aussi jolie personne que vous.

— Que dirait madame Tamiset?...

— Madame Tamiset, elle est bien vieille et bien fanée, c'est une pomme de reinette déjà un peu blette; mais vos joues ressemblent à deux pommes d'api bien rouges et me donnent envie de les croquer.

— Je garde encore une marque à l'endroit où vous m'avez pincée il-y a huit jours.

En disant ces mots, Salomé retroussa sa manche et indiqua une place bleutée sur son bras droit.

A la vue de la chair ferme et rosée, Jules s'enflamma tout à fait; il promena ses mains sur la poitrine rebondie de la jeune fille.

La bonne se défendait faiblement, elle se contentait de donner par-ci, par-là quelques claques molles sur les doigts de son patron quand celui-ci la serrait un peu trop fort.

— Encore un petit bécot, encore un, disait Caussade de plus en plus entreprenant.

Et les baisers tombaient drus sur la peau fraîche de la fille qui riait maintenant d'un gros rire bête.

A deux pas d'eux, les draps du lit à moitié relevés sur l'édredon montraient l'empreinte laissée sur les matelas par le corps de Jules.

L'homme, entre chaque baiser, coulait un regard chaud de désirs du côté de la couche qu'il venait de quitter, et insensiblement il entraînait dans cette direction Salomé qu'il tenait à bras le corps.

— Que faites-vous donc, monsieur? Que faites-vous? disait la bonne feignant de ne pas comprendre où son patron voulait en venir, mais ne résistant plus.

— Tu vas voir, parbleu; tu vas voir. Allons, sois gentille, viens...

Les cuisses de la bonne touchaient le bord du lit.

Par une poussée vigoureuse Caussade abattit la fille sur le matelas moelleux.

Elle fermait les yeux à demi, comme une chatte gourmande devant une tasse de lait sucré; sa bouche contractée par l'attente du plaisir murmura faiblement une dernière protestation :

— Nous sommes fous! si madame venait!

Caussade ne lui répondit pas.

Allongé près d'elle, il colla ses lèvres aux siennes, fièvreusement, lui coupant la respiration.

Tout d'un coup, la porte de la chambre s'ouvrit brusquement, et avant que Caussade et Salomé aient pu quitter leur posture, madame Tamiset, rouge de colère, les yeux sortant de leur orbite, s'élança sur eux,

— Eh! bien, c'est du propre! s'écriait-elle. C'est du propre!

Elle se jeta sur la bonne, l'empoigna à la gorge, la

redressa violemment, et du revers et de la paume de la main gifla ses joues toutes rouges encore des baisers de Caussade.

Salomé étourdie, affolée par l'apparition brusque de sa patronne, n'essayait même pas de parer du coude les soufflets qui lui bleuissaient la face.

— Sale fille! sacrée roulure! beuglait madame Tamiset. Il faut que je t'arrache les yeux, que je te casse la figure!.. En as-tu assez?.. Non.. En voilà!...

Et à poings fermés, à grands tours de bras, elle continuait à meurtrir le visage de sa rivale, accompagnant chaque coup d'un mot cru, emprunté au catéchisme poissard.

Jules s'était relevé, tout honteux d'avoir été ainsi surpris.

Lâche devant cette furie en train de se venger, il sentait que son tour allait bientôt venir, et ne trouvait rien à dire ou à faire pour calmer l'orage déchaîné.

— Victorine! murmura-t-il au bout d'un instant.

— Attends, attends que je corrige cette saloperie, et je m'occupe de toi.

L'interruption de Caussade eut pour effet de rendre un peu de courage à la bonne et de détourner d'elle seule la furieuse colère de madame Tamiset.

— Je pense que tu en as assez, coquine, cria-t-elle en lançant un dernier soufflet. Tu vas faire ta malle et foutre ton camp immédiatement, espèce de traînée.

— Traînée vous-même, riposta la bonne reprenant possession d'elle-même.

— Qu'est-ce que tu dis? qu'est-ce que tu dis? Tu n'en as donc pas assez, vermine?

— Essayez voir de me frapper encore, fit Salomé se levant toute droite et campant ses deux poings sur les hanches, en femme bien décidée à rendre coups pour coups.

— Je te tordrais le cou, saleté, si je ne craignais qu'on ne me fasse payer ta peau comme une neuve. Ça t'apprendrait à venir jeter le trouble dans un ménage honnête !...

— Oh! là! là! Honnête!! Laissez-moi rire, fit la servante avec une intonation de voyou rageur. Il y a assez longtemps que je suis dans votre sale baraque, pour vous connaître comme si je vous avais faite.

— Tais-toi, ou je recommence !...

— Venez-y, fit Salomé allongeant son poing dans la direction de la poitrine de madame Tamiset.

Puis elle reprit :

— J'en ai appris de belles sur votre compte, et c'est bien à vous de faire la dégoûtée.

— Sortez d'ici à l'instant, ou je vous jette dans l'escalier.

— Vous n'étiez pas si fière quand vous faisiez le trottoir, continua Salomé d'un ton agressif.

— Sortez d'ici, sortez, ou je...

Caussade crut qu'en intervenant dans le débat, il parviendrait peut-être à faire oublier ses torts.

— Tâchez d'être plus polie, fit-il en s'adressant à la bonne, et obéissez à madame, allez-vous-en.

La fille le regarda avec mépris.

— Vous vous fichiez pas mal d'elle tout à l'heure.

Vous la trouviez trop vieille et trop laide... et maintenant...

— Taisez-vous, malheureuse!

— Oui, vous avez peur qu'elle vous flanque à la porte, comme moi. Et vous craignez pour votre ventre. Vous avez raison ; moi je trouverai facilement une place, tandis que vous, vous ne rencontreriez peut-être pas une autre femme qui consente à vous nourrir à rien faire, pour vos beaux yeux.

Après avoir dit ces mots, la bonne tourna les talons et sortit, claquant la porte brutalement.

Madame Tamiset, au paroxysme de la colère, écumant de rage, se laissa crouler dans un fauteuil abattue par une crise de nerfs.

Caussade, très pâle, s'approcha d'elle.

Il lui tapait dans les mains, dégraffait son corsage, éventait avec son mouchoir sa face convulsée.

Au bout de quelques instants, elle parut reprendre ses sens ; elle se leva toute droite et repoussant brusquement Jules qui s'empressait auprès d'elle :

— J'espère que vous allez aussi, vous, quitter la maison, fit-elle avec énergie.

— Victorine, je t'assure !...

— Ah ! oui, vous avez peur à présent. Cette fille a bien raison de dire que sans moi vous créveriez la faim. Mais c'est fini, bien fini, cette fois. Vous allez prendre vos cliques et vos claques et me débarrasser de votre présence.

Le ton froid de madame Tamiset en disant ces mots inquiéta Caussade ; certes il eut préféré mille fois être giflé comme la bonne et ne pas s'entendre ainsi donner son congé.

En une seconde, les misères de sa vie passée lui

revinrent à la mémoire. Allait-il donc retomber dans sa gueuserie d'autrefois? Serait-il forcé de quitter cette maison hospitalière où il s'engraissait?

Il se fit très humble.

— Pardon, Victorine, pardon. J'ai eu tort, je l'avoue. Je ne sais ce qui m'a pris ; c'est un coup de folie qui m'a passé par la tête...

— Dites donc que cette fille vous a pris de force, riposta madame Tamiset avec un profond mépris. Certes elle ne vaut pas mieux que vous ; mais depuis longtemps j'avais des soupçons : vous étiez toujours derrière elle, et ce n'est sans doute pas aujourd'hui que vous la touchez pour la première fois.

— Tu te trompes absolument, balbutia Caussade. Je te jure...

— Ne mentez pas... Après tout ce que j'ai fait pour vous, me tromper ainsi! Moi qui vous ai retiré de la misère où vous croupissiez ; moi qui vous ai sacrifié mon indépendance, espérant trouver en vous un peu de cœur ; moi qui vous nourris enfin, me préférer la première venue, une rien du tout, un souillon de cuisine !... Tenez, vous n'avez même pas la reconnaissance du ventre.

— Voilà de bien gros mots pour une peccadille, fit Jules essayant de sourire.

Cette réponse exaspèra madame Tamiset.

— Ah ! s'écria-t-elle en saisissant Caussade par les bras et en le secouant avec rage, tu mériterais que je te gifle! je ne suis plus, paraît-il, assez jeune ni assez belle pour toi... Prends-en donc une autre, si tu peux en trouver une qui soit aussi bête que moi. Tu vas partir, et tout sera fini entre nous. Mais écoute-moi encore une dernière fois :

Ayant de l'argent et assez d'intelligence pour pouvoir en gagner encore sans l'aide de qui que ce soit, je me suis mise en ménage avec toi qui n'avais rien que des dettes, j'ai pris à ma charge tes enfants, je les ai soignés, j'ai enduré de ce côté-là encore bien des ennuis, je t'ai fait une position en te prenant d'abord comme employé, ensuite comme associé...

Pourquoi tout cela?

Parce que je me sentais pour toi de l'affection; parce que de tous ceux que j'aurais pu prendre, tu me paraissais le plus apte à me seconder dans mes entreprises. Et voilà ma récompense... Tiens, tu mérite bien le surnom qu'on te donne dans le quartier, tu n'es qu'un...

— Le quartier! Le quartier! reprit Jules faisant appel à tout son aplomb, je me moque de l'opinion qu'il peut avoir de moi.

Et tout heureux de l'occasion qui se présentait à lui d'amener la dispute sur un autre terrain, il continua avec ironie :

— Le quartier dit cela de moi! Il est bien bon vraiment. Et moi, je dis que c'est un ramassis de voleurs. Qui dit vrai, les voisins ou moi? D'ailleurs, que l'un d'eux vienne m'insulter en face, il verra si je ne lui règle pas son compte ; mais ils sont trop lâches : ils aiment mieux baver du fond de leurs cavernes sur les honnêtes gens qui réussissent. Car c'est la jalousie qui les fait parler, comme toi, ma pauvre Victorine, c'est la colère qui t'entraîne en ce moment. Ils savent, aussi bien que toi, que si je suis ton amant, je suis en même temps ton associé ; que j'ai apporté dans la société mon intelligence, mon entente des affaires et par-dessus tout un système

financier qui a permis à la *Caisse des Travailleurs* d'agrandir son cercle d'opérations et à sa fondatrice d'encaisser de beaux bénéfices. Voilà ce que je rappellerais à ces voisins charitables s'ils osaient venir ici me traiter de... parasite.

La *Caisse des Travailleurs*, ajouta-t-il en soulignant ses mots, gagne de l'argent, beaucoup d'argent. Il est tout naturel que ses directeurs soient en butte aux mauvais propos des envieux...

Madame Tamiset sentait sa colère se fondre peu à peu en écoutant parler ainsi Caussade. Tout en le regardant marcher à grands pas, elle s'apercevait de la grande place que cet homme tenait maintenant dans sa vie. Elle l'aimait. Elle n'avait plus guère de ressentiment contre lui, mais une vague tristesse s'emparait de son cœur. Il ne la trouvait plus à son goût; il avait assez d'elle, peut-être. S'il allait partir comme elle lui en avait donné l'ordre ? Que deviendrait-elle, seule, n'ayant plus cette affection, cette compagnie sur laquelle elle avait échafaudé de si beaux rêves?

Caussade continua d'un air hypocrite.

— Et si notre union n'est pas régulière, quelle en est la cause? Les voisins le savent bien aussi. Je suis pour ainsi dire veuf et je ne puis cependant pas contracter une nouvelle union avec la femme pour qui j'ai tant d'affection! C'est une situation épouvantable que la mienne, que la nôtre! Ah! si un malheur arrivait! Mais on ne doit pas compter sur la mort... Malgré les apparences qui sont contre moi, je t'aime sincèrement, ma pauvre Victorine. Tu ne veux plus de moi ; la mort au cœur je partirai...

On eût dit qu'il lisait dans l'âme de madame Ta-

miset les pensées qui s'y heurtaient en ce moment.

Quand il fut sur le seuil de la porte, tout prêt à partir, elle le retint d'un geste.

— Ne... ne t'en va pas, fit-elle d'une voix étranglée.

Et elle avança d'un pas vers lui.

Mais ses instincts de vieille courtisane intéressée et commerçante, reprirent le dessus et arrêtèrent dans sa bouche la parole de pardon qui allait en sortir.

D'un ton sec, elle ajouta :

— Avant de nous séparer, il faut liquider notre situation ; une association commerciale ne se dissout pas en une minute ; un traité nous unit ; il faut que les droits de chacun de nous soient sauvegardés.

— C'est juste, répondit Caussade.

Ils descendirent tous deux au bureau.

Quand ils traversèrent l'arrière-boutique, ils y trouvèrent Salomé occupée à faire sa malle. A genoux par terre, la bonne pliait ses vêtements soigneusement.

Lorsqu'elle vit sa patronne, elle se mit à sourire effrontément :

— Madame veut-elle regarder si je ne lui emporte rien ? demanda-t-elle.

— Dépêchez-vous, répondit durement madame Tamiset ; je vais dire au commis de vous donner vos gages.

Caussade regardait la bonne ; d'un coup d'œil il comparait sa peau appétissante, son visage frais et rose, ses lèvres voluptueuses, son visage rebondi, sa taille bien prise, avec les appas défraîchis, la figure empâtée, le corps boursoufflé de sa maîtresse.

— Une autrefois, je prendrai mes précautions, pensa-t-il. Il faut vivre avant tout !

Madame Tamiset, déjà inquiète de le voir rester en arrière et craignant sans doute qu'il ne parlât une dernière fois à Salomé, l'appela du fond de son cabinet.

Il la rejoignit, résigné.

Durant toute la journée, madame Tamiset fut très froide à l'égard de Caussade ; elle affectait de ne plus le tutoyer et de ne lui adresser la parole que lorsqu'elle y était obligée pour traiter une affaire.

Jules, voulant obtenir son pardon, faire oublier sa faute, s'empressait cependant auprès d'elle, sans se rebuter de l'accueil peu engageant fait à ses avances.

Il s'occupa des apprêts du déjeuner, disant qu'il ne voulait pas que Victorine souffrît le moins du monde du départ de la bonne; il alla chercher un pâté, des gâteaux, fit une omelette.

Madame Tamiset s'assit à table sans même le remercier de ses soins; un silence de mort règna pendant tout le repas. Marius et Denis, avec ce flair qu'ont les enfants, virent bien qu'une brouille était survenue dans le ménage ; aussi furent-ils très sages et ne soufflèrent-ils pas un mot.

Caussade était très ennuyé ; mais il était trop sûr de ses mérites pour désespérer de voir reparaître le beau temps.

Il jugea bon de ne pas importuner davantage madame Tamiset et de la laisser un peu livrée à elle-même; il connaissait assez le cœur des femmes pour savoir qu'en lui il s'opère subitement des revirements complets.

Il sortit donc, prétextant une course à faire, et alla au café, sur les grands boulevards ; il y retrouva des amis qui le distrayèrent.

En rentrant, il mit à exécution un projet qu'il avait conçu dans le courant de la journée.

Il aborda Victorine comme si rien ne se fût passé entre eux et l'embrassa très affectueusement.

— Ma chère amie, il m'est venu une idée tantôt, dit-il d'une voie enjouée. Pour t'éviter de faire la cuisine, en attendant que nous ayons déniché un *cordon bleu*, si nous allions dîner au restaurant ; qu'en dis-tu?

Madame Tamiset le regarda.

Ne s'étant jamais occupée des soins intimes du ménage, elle avait horreur de tous ces tripotages de cuisine qui gercent et salissent les mains blanches. Peut-être aurait-elle consenti à faire cuire un œuf à la coque, mais rester près d'un fourneau pour préparer un plat quelconque, et surtout laver la vaisselle, lui semblait une épouvantable corvée.

— C'est une idée, fit-elle.

Et comme pour excuser sa paresse, elle ajouta :

— Il est six heures, jamais je n'aurais le temps de préparer le dîner.

— Alors, apprête-toi; Gustave fermera la maison.

Madame Tamiset se leva et mit un peu d'ordre dans les papiers qui traînaient sur son bureau.

— Emmenons-nous les enfants? questionna Jules.

— Mais oui: où veux-tu qu'ils mangent?

— On aurait peut-être pu demander à la concierge de se charger d'eux pour une heure ou deux. Je me faisais une fête de dîner en tête à tête avec toi, il y a si longtemps que cela ne nous est arrivé.

— Non ; il est inutile de raconter nos affaires à cette femme, fit madame Tamiset qui ne voulait pas paraître deviner les intentions de Jules.

Les deux enfants revenaient en ce moment de l'école. Victorine mit un peu d'ordre dans leur toilette, et tous quatre ils partirent.

Caussade les mena au *Plat-d'Argent*, dans ce restaurant où il donnait autrefois rendez-vous à ses clients, alors qu'il s'occupait d'affaires plus ou moins sales, *dans l'intérêt des familles*.

En s'asseyant dans le petit cabinet de l'entresol familier à Jules, devant la nappe blanche éclairée pleinement par les globes des lampes à gaz, Victorine sentit s'évanouir ses dernières résistances. N'eût été la présence des enfants, elle se serait crue revenue aux jours d'autrefois, acceptant un dîner fin d'un homme ayant envie d'elle.

Caussade était, lui, charmant, de bonne humeur, plein d'attentions et de prévenances. Il y avait longtemps qu'il n'avait montré autant d'entrain à sa maîtresse; il parlait à tort et à travers, gasconnant des histoires salées, grisant madame Tamiset de ses joyeux propos tout en lui versant d'amples rasades d'un vieux vin qu'il avait fait monter de derrière les fagots.

Sans s'inquiéter même le moins du monde de Marius et de Denis qui tapaient sur la victuaille, il s'était peu à peu approché de Victorine, et, comme un amoureux éperdu, lui prenait la taille, lui plaquait de gros baisers sur les joues, sur la bouche, sur la nuque, ce qui la faisait rire aux éclats.

De l'histoire du matin, on ne parlait plus ; on eut grandement effaré les deux amants en leur rappelant que quelques heures plus tôt ils étaient sur le point de se prendre aux cheveux et qu'ils voulaient se quitter.

Quand ils se levèrent de table après le café, tous deux étaient un peu lancés; ils durent réveiller les enfants qui s'étaient endormis la tête sur la table.

— Huit heures et demie, fit Caussade en tirant sa montre de son gousset, c'est ennuyeux de rentrer si tôt et de terminer si brusquement une aussi bonne soirée.

— Oui, j'irais bien me promener, reprit madame Tamiset; je me sens la tête un peu lourde...

— Allons coucher les petits: une fois dans le lit, ils en ont pour jusqu'à demain ; nous serons libres pour quelques heures.

— C'est cela; d'ailleurs nous n'avons pas besoin de rester bien longtemps dehors.

— Non. Seulement le temps de nous dégourdir les jambes.

Ils rentrèrent, couchèrent Marius et Denis qui dormaient debout et ressortirent, heureux de se trouver enfin seul à seule, ravis comme deux amoureux qui font une escapade...

Ils marchaient au hasard, dans la direction des grands boulevards, lorsqu'au bout d'une rue transversale Caussade aperçut, flambant à l'horizon, la façade illuminée d'un café-concert. Sur le fond sombre des maisons, les mots : *Concert du XXe siècle*, écrits en lettres énormes, étincelaient, semblant barrer la rue qu'ils embrasaient.

— Tiens, une idée, fit Jules; entrons dans ce beuglant. Veux-tu?

Victorine accepta.

Comme ils allaient franchir le seuil du café-concert, leur attention fut attirée par un rassemblement qui s'était formé à la porte d'une maison voisine.

Des hommes et des femmes, pressés les uns contre les autres, cherchaient à regarder dans l'allée de la maison dont l'accès était défendu par un sergent de ville.

— Il est mort, disaient les uns.

— C'est un jeune homme qui vient de se suicider chez sa maîtresse, reprenaient les autres.

Jules et Victorine s'arrêtèrent un moment.

— Qu'est-il donc arrivé ? demandèrent-ils à une grosse femme qui cherchait à voir par-dessus les épaules de ses voisins en se hissant sur la pointe des pieds.

— Il paraît que c'est une femme qui vient de se jeter par la fenêtre.

D'autres parlaient de la vengeance d'une maîtresse délaissée, de vitriol lancé à la tête d'un homme. D'autres racontaient qu'ils avaient entendu trois détonations successives et que c'était un ouvrier qui venait de tirer sur son patron....

Caussade et madame Tamiset allaient se retirer, quand le sergent de ville en faction à la porte fit ranger les curieux. Il y eut une bousculade, chacun voulant être au premier rang.

Mais deux ou trois sergents de ville venant à l'aide de leur collègue, parvinrent à séparer la foule en deux et à établir au milieu d'elle un étroit chemin allant de la maison à la chaussée.

Une petite voiture à bras de couleur sombre, fermée d'un couvercle bombé comme celles dont se servent les boulangers pour porter le pain à leurs clients, se rangea le long du trottoir, et l'homme qui la traînait ouvrit le couvercle tout grand.

Alors, de l'allée, deux hommes sortirent, portant

dans leur bras le corps d'un vieillard dont la tête livide, éclairée par les becs de gaz du concert voisin, ballottait sur leurs épaules à chaque pas.

Le mort fut mis dans la voiture : il avait au milieu du front un petit trou rond qui laissait échapper un mince filet de sang.

— Pauvre homme ! exclamèrent quelques femmes.

— En voilà un qui n'aura plus mal aux dents, dit un voyou d'une voix éraillée et traînarde.

— Ne restons pas là, fit madame Tamiset entraînant Caussade, La vue de ce mort m'a toute bouleversée : j'aurai cette tête-là devant les yeux pendant toute la soirée.

— C'est drôle, dit Jules, il me semble avoir vu cet homme quelque part.

— Allons, tais-toi, ne parlons plus de cela.

MERCANTILE LIBRARY
OF NEW YORK

XIV

HISTOIRES JAUNES

Quand Jules et sa compagne entrèrent dans la salle du café-concert, ils eurent quelque peine à trouver deux bonnes places; enfin ils parvinrent à se caser.

La représentation était commencée depuis quelque temps déjà : la musique bruyante de l'orchestre jouait une ritournelle échevelée qu'accompagnaient de leurs cris les spectateurs assis à l'étroit, serrés comme des sardines, dans l'atmosphère lourde, et surchargée de fumée de tabac emplissant la salle.

Sur la scène minuscule, dont le décor représentait un jardin fantastique, une petite femme très court vêtue regardait le public, minaudant en attendant que l'orchestre eût terminé sa partie.

Elle ouvrit la bouche, et avec des airs d'ingénue continua à débiter la chanson commencée dont les sous-entendus orduriers faisaient pâmer les assistants qui l'applaudissaient à tout rompre.

— C'est joliment cochon ! fit près de Caussade un

monsieur très bien, quelque honnête père de famille sans doute ayant à ses côtés une jeune fille charmante, à l'air candide, qui l'appelait papa.

Quand la chanteuse quitta la scène, on la rappela. Les applaudissements devinrent frénétiques. Dans le fond de la salle des voix criaient : chahut, chahut !

La petite femme reparut sur les planches, salua le public comme eût fait une dame du grand monde, et, sur l'air endiablé d'un quadrille en vogue, exécuta une danse folle, relevant ses jupes, envoyant ses jambes en l'air, se livrant à un trémoussement furieux de tout son corps.

Elle dut revenir deux fois encore, rappelée par les bravos de la foule en délire.

Caussade riait : la petite était bien tournée, elle avait les jambes bien faites, la croupe et les hanches rebondies, un corsage suffisamment garni et avec tout cela un air polisson qui le ravissait.

— Est-elle délurée cette mâtine-là ! dit-il.

Madame Tamiset était légèrement scandalisée ; vraiment on en permettait trop à ces filles ; leurs chansons et leurs costumes étaient un peu trop décolletés.

Caussade lui répondit par un :

— Bah ! faut bien rire ! — plein d'indulgence.

Après la chanteuse à cascades, vint le chanteur pochard, coiffé d'un chapeau de soie tout bossué, le nez rouge, l'œil abruti ; il débita d'une voix volontairement pâteuse et tout en chancelant une chanson d'ivrogne.

Puis ce fut le tour d'une grosse femme qui, avec un creux de basse-taille, chanta une romance sentimentale.

Puis vint un homme à la moustache cirée, aux cheveux frisés au petit fer, correctement vêtu de noir, ganté et cravaté de blanc qui hurla une chanson patriotique.

Il fut remplacé par une jeune femme efflanquée qui, de la gorge, égrena des tyroliennes; puis, par un chanteur danseur qui reproduisit les différentes danses de Paris, depuis le quadrille comme le marchent les diplomates du noble faubourg, jusqu'aux déhanchements des calicots de Bullier et des Alphonses des bals de barrière.

Tous ces *artistes* reparurent plusieurs fois sur la scène et eurent tous un égal succès.

A l'entr'acte, Caussade proposa à Victorine de sortir : il faisait une chaleur épouvantable dans ce beuglant; la bière qu'on y servait était exécrable. Jules se sentait le besoin de respirer un autre air, et surtout celui de boire quelque chose qui lui ferait passer le goût de cette horrible piquette.

Ils traversèrent la rue et allèrent s'asseoir à la porte d'un café.

En retrouvant à quelques pas d'eux la maison où s'était déroulé le drame dont ils avaient vu le dernier acte, Victorine se sentit prise du désir d'avoir des renseignements sur ce qui s'était passé.

Elle questionnait le garçon qui les servait, lorsqu'un homme à la figure rasée de frais vint s'installer à une table voisine de la leur.

— Tiens, Caussade, comment vas-tu, ma vieille? fit-il.

— Drioles! Te voila? Qu'est-ce que tu deviens?

— Je chante là, dit l'homme en montrant le café-concert.

— Ah! pas possible! Tu as chanté tout à l'heure?

— Oui.

— Je ne t'ai pas reconnu.

— Je suis sur l'affiche sous le nom de Seliord... tu m'as bien vu danser...

— Quoi! c'était toi?

— Oui, reprit le chanteur d'une voix amère ; ces imbéciles-là ne s'amusent plus que lorsqu'on leur chante des saletés ou lorsqu'on lève la jambe. Je n'ai plus assez de voix à présent ; alors je danse.

— Eh! bien, parole d'honneur, tu étais bien grimé. Le diable m'emporte si je me serais jamais douté que ce fut toi... Tu vas prendre quelque chose avec nous?

— Volontiers. Une absinthe...

Caussade présenta son ami à madame Tamiset, *sa femme*.

Après quelques phrases banales sur leur vie actuelle, les deux hommes vinrent à parler de l'événement de la soirée.

Le cabotin était au courant de l'affaire et la raconta dans tous ses détails.

— Le bonhomme que vous avez vu emmener mort avait, paraît-il, depuis longtemps des soupçons sur la fidélité de sa femme. Il prétextait des courses à faire, des absences plus ou moins prolongées, espérant pincer l'infidèle. Toujours la même histoire : après avoir quitté sa moitié, il endossait des costumes variés, se déguisait un jour en porteur d'eau, le lendemain en peintre en bâtiments, que sais-je? Il se mettait une fausse barbe, une perruque, se maquillait et, ainsi affublé, épiait sa femme qui, bien

entendu, déguerpissait dès qu'il avait les talons tournés.

La petite femme, une très jolie personne, ma foi, — je l'ai vue quand on l'emmenait chez le commissaire, — s'était bien aperçue qu'un homme la suivait ; mais elle ne pensait pas que ce fût son mari. Vous comprenez, lui, était un ancien officier, décoré ; elle ne l'aurait jamais cru capable de faire ce métier. Non ; elle s'imaginait avoir affaire à un de ces sales individus qui surveillent les femmes pour le compte des maris et réciproquement ; aussi s'était-elle promis de donner une leçon au mouchard, le jour où elle le rencontrerait dans un petit coin.

— Elle avait bien raison, s'écria Caussade ; si tout le monde pensait comme elle, les agences Tricoche et Cacolet seraient moins nombreuses sur le pavé de Paris...

— Laisse donc M. Drioles achever son récit, fit Victorine.

— Ce soir, la petite femme en question entre dans la maison voisine du café-concert, où demeure son amoureux ; l'homme qui passait son temps à la suivre était encore derrière elle. Elle gravit l'escalier ; au moment de sonner, elle se sent saisie par le bras. Dame ! la moutarde lui monte au nez ; elle sort un revolver de sa poche et fait feu ; l'homme tombe comme une masse, avec une balle dans la tête et deux dans le corps, et, en lui, la petite femme reconnaît son mari.

— En voila une histoire ! s'écria Caussade.

— Pauvre homme ! fit madame Tamiset. Il aurait mieux fait de tuer sa femme le jour où pour la première fois il a su qu'elle le trompait.

— Voyons, madame, fit Drioles d'un ton de galanterie aimable, ne soyez pas si sévère pour les pauvres amoureux. Peut-être avait-on forcé cette petite femme à épouser ce barbon qu'elle ne pouvait aimer.

— Eh ! bien, mes amis, reprit Caussade, voulez-vous que je vous dise une chose ? L'homme assassiné tout à l'heure a poursuivi sa femme jusque dans notre agence...

— Comment cela ? demanda Victorine.

— Oui, il me semblait bien le reconnaître quand on l'a emporté ; ce que Drioles vient de nous dire me confirme dans mon opinion.

Puis, s'adressant à madame Tamiset il continua.

— Rappelle-toi donc ; il y a quelque temps de cela... une petite femme est venue chez nous, nous prier de lui prêter quelque argent sur des valeurs qu'elle devait nous remettre... Sans doute elle voulait s'enfuir avec son amoureux, bien loin, bien loin ; car je me souviens de l'avoir entendu parler de projets de voyage. Le mari est venu pendant qu'elle était dans notre bureau... nous avons fait partir la pauvrette par la porte de l'arrière-boutique...

— Oui, oui, dit madame Tamiset ; je me rappelle à présent.

— Je peux bien avoir la tête de cet homme présente à la mémoire, ajouta Caussade, car il est venu autrefois me proposer de surveiller sa femme.

— Ah ! bah ?

— Oui ; je ne sais qui lui avait parlé de moi, j'étais sans travail, dans la misère : il m'a offert une grosse somme d'argent pour surveiller l'infidèle. Ah ! je l'ai joliment remis à sa place, allez ! Pauvre mais honnête ; voila ma devise !

— Parbleu, fit Drioles très digne, il y a du pain dont on ne mange pas!

— Me voyez-vous, en ce moment, à la place de ce vieil imbécile, avec une balle dans le portrait!

— Allons, Jules, dit madame Tamiset d'une voix douce, ne parlons plus de ces vilaines choses; elles me donnent la chair de poule...

— Tu as raison, reprit Caussade; mais pour ne pas abandonner tout à fait le sujet de notre conversation, laissez-moi vous conter une histoire de mari trompé, laquelle ne finit pas d'une façon tragique. Un de mes amis.....

— Tu sais, dit Drioles en ricanant, les histoires qu'on met sur le compte des amis.....

— Eh ! bien ?

— ... sont généralement arrivées à ceux qui les racontent.

— Tais-toi donc, riposta Caussade sur un ton de plaisanterie, tu vas mettre le trouble dans notre ménage; ma femme est très jalouse, je te préviens... Je continue: un de mes camarades de Saint-Saturnin entretenait des relations avec une femme mariée. Le mari, un vieux rentier, averti je ne sais comment, frappe un beau jour à la porte de l'amoureux au moment où la femme était en chemise. Vous pensez quelle fut l'émotion des deux amants!

Après un instant d'hésitation, la femme se cache dans une boîte d'horloge; vous savez, ces longues boîtes en bois comme il y en a dans les campagnes; bien entendu, le balancier s'était arrêté; alors, elle en imitait le bruit avec sa bouche en faisant: tic-tac, tic-tac, le tout le plus régulièrement possible.

C'est très bien. Mon ami ouvre enfin la porte. Le cocu entre. Il passait, lui dit-il, devant la maison et avait tenu à venir lui serrer la main ; pendant plus d'une heure il conte des balivernes à mon ami qui trouvait le temps long, mais pas autant cependant que la pauvre femme qui faisait toujours : tic, tac, tic tac.

Tout d'un coup, le vieux se plante devant l'horloge et dit à mon ami :

—Vous avez une bien belle pendule, mon cher ; si je trouvais sa pareille, je m'en ferais cadeau...

Mon ami balbutie une réponse.

— Et elle marche bien votre pendule ?

—Mais oui, fait mon ami qui suait à grosses gouttes.

— En effet, le balancier bat très régulièrement... mais, sapristi, voila qui est particulier ! Les aiguilles marquent toujours la même heure ; hein ?

— Vous savez.... fait mon ami de plus en plus inquiet... ces vieilles horloges se détraquent facilement. Mais qu'importe... c'est plutôt comme ornement qu'on les garde chez soi que pour y lire l'heure...

— Ça n'empêche ; vous devriez la faire réparer, mon cher...Voyons ; mon père était horloger ; je m'y connais un peu..... Laissez-moi voir le mécanisme, dit le vieux en avançant le bras pour ouvrir la porte.

— Non pas, non pas !... s'écria mon ami le retenant par un pan de son habit... Non pas !... Cette horloge... vient d'un de mes oncles qui était,... comme votre père,... horloger... Le mécanisme est de son invention... Il m'a fait jurer à son lit de mort de ne le montrer à personne...

Jugez un peu dans quel état se trouvait mon ami ;

il se sentait passer par toutes les couleurs de l'arc-en-ciel ; ses dents claquaient, faisant presque autant de bruit que le diable de balancier qui lentement battait toujours son tic tac, tic tac...

Enfin, le mari trompé s'en alla ; mon ami délivra sa maîtresse, et tous deux ils se remirent de la grande frayeur qu'ils venaient d'avoir. Pendant cinq minutes et par habitude, la femme fit encore : tic tac, tic tac, mais elle se vengea bien, croyez-moi de son mari.

Le lendemain matin, le vieux revint voir mon ami.

— Et la pendule ? fit-il. Comment va ?

— Très bien, très bien, vous voyez : les aiguilles marchent à présent... Après votre départ, je l'ai remontée... et j'y ai mis un peu d'huile.

Drioles et madame Tamiset riaient de bon cœur et Caussade était tout joyeux de l'effet produit.

— Toujours blagueur, ce sacré Caussade ! fit le cabotin en sifflant son absinthe.

Mais un bruit de cloche se fit entendre dans la rue.

Drioles se leva.

— Excusez-moi, madame, je suis obligé de vous quitter ; l'entr'acte est fini. Il faut que je rentre bien vite m'habiller, car je suis de la pièce qui termine le spectacle... Peut-être rentrez-vous aussi dans la salle ?

Caussade, après avoir consulté du regard madame Tamiset, répondit :

— Non, merci ; nous en avons assez de toutes vos gaudrioles ; il fait trop chaud dans ton boui-boui. Bonsoir, mon cher.

Ils se serrèrent la main.

Une fois seule avec Jules, Victorine lui dit d'une voix câline :

— Allons nous coucher, tu veux ?.....

Quand ils furent retirés dans leur chambre et à moitié deshabillés, madame Tamiset serra Caussade amoureusement dans ses bras et, lui parlant dans le cou, lui murmura tendrement à l'oreille ces mots qu'il attendait :

— Ah ! si je ne t'aimais pas tant, grand vilain, qui a fait de la peine à sa petite femme !...

Cette nuit-là elle se souvint à propos de l'expérience qu'elle avait acquise dans son ancien métier et montra bien à son amant qu'elle oubliait tout, lui pardonnant généreusement.

XV

MAINS NOIRES ET MAINS GANTÉES

Un après-midi, Richaume en sortant de chez un marchand de vin où il venait de prendre son verre de quatre heures en compagnie du père Louve, de Baudais, de Rivolet et de Champeaux se rencontra nez à nez avec Caussade.

Celui-ci très élégamment mis, balançant un jonc à pomme d'or, fumant un cigare dont la cendre ferme révélait le prix élevé, fit d'abord, en voyant les ouvriers descendre sur le trottoir, un demi-cercle comme ayant peur de les toucher, de se salir en passant auprès d'eux. Puis reconnaissant le père Richaume il s'avança vers lui et tout en chassant de l'ongle de son petit doigt la cendre de son cigare :

— On me rapporte, dit-il d'un ton impertinent, que ma fille et votre fils se promènent dans la rue ensemble et que vous souffrez cette conduite.

— Oui. Edmond et Louise se promènent ensemble. Il n'y a pas de mal à cela ; ils sont fiancés.

— Il n'y a pas de mal à cela ! s'écria Jules. Ma fille se montre à tout le quartier au bras de votre fils. Elle ne peut proclamer plus haut leur liaison et la protection que vous leur accordez. Sachez que moi, son père, je ne puis souffrir que cela continue. Il faut que ces promenades cessent dès aujourd'hui.

— Ah mais, dites donc, répondit Richaume, prétendez-vous me faire de la morale. Vous à moi ? Si vous voulez conseiller et sermonner les autres commencez par vous bien conduire vous-même. Quittez cette femme aux crochets de qui vous vivez. Alors vous pourrez accompagner votre fille si vous ne voulez pas la laisser voir au bras d'Edmond.

Je suis un honnête père de famille, mon fils est un honnête garçon. — Richaume accentuait tout spécialement ce mot *honnête* et ses amis appuyaient son ton d'un signe de tête. — Vous, vous n'avez pas le droit de parler de morale en notre présence à nous qui vivons de notre travail. En mettant votre fille dans la nécessité de partir de chez vous, vous avez perdu le droit de vous en occuper, de la surveiller.

— Mon ami, vous le prenez sur un ton qui ne me plaît guère, répliqua Caussade en faisant tournoyer sa badine d'un air dégagé. Vous recommanderez à votre fils de suivre, non plus mes conseils maintenant, mais bien mes ordres.

Si vous n'en surveillez pas l'exécution, vous vous en repentirez. Soyez donc sage une fois dans votre vie et sachez que j'ai pour moi la loi et contre vous le commissaire de police.

— Vous montez trop haut sur vos ergots, mon petit. Ça n'est ni votre canne ni votre chapeau à haute

forme, ni vos beaux souliers vernis qui vous autorisent à parler ainsi. Si je suis mal mis, c'est parce que je suis resté honnête. On sait, nous savons, vous savez comment on gagne les beaux habits, avec quel argent on les paye.

— Parbleu, réfléchit Rivolet, c'est peut-être avec le mien.

Oh ! ça n'est pas ma main qui a mis dans la votre les pièces de quarante sous que je dépensais quand j'étais encore garçon. Non, ça n'est pas ma main, pour sûr !

— Misérable ! s'écria Caussade en faisant un pas en avant, la canne levée.

Tous les ouvriers s'avancèrent, les mains en avant. Caussade recula.

— As pas peur, dit Champeaux, il est vantard mais poltron.

Raconte-lui l'histoire de sa dame.

Rivolet continua, gouailleur :

— Il ne paraît même pas mauvais le drap que vous avez acheté avec mon argent. Toutes mes félicitations pour le choix de la couleur ! très riche ! très comme il faut ! très élégant !

Te la rappelles-tu, battant son quart au coin de la rue Ticquetonne ? Paraît qu'elle faisait ses affaires.

Caussade furieux cria à Richaume.

— Je ne veux pas me salir avec vos amis. Faites ce que je vous ai dit ou vous recevrez de mes nouvelles.

— Monsieur, fit Rivolet, ne partez pas avant que nous ayons admiré vos beaux gants.

— Il a raison de mettre des gants pour faire sa sale besogne.

— Voyez-vous ces mains-là, fit Champeaux, elles sont noires mais elles ne salissent pas le pain, ce sont des mains de travailleur.

— Tous les honnêtes gens se moquent de vous et vous évitent, ajoutait Richaume d'un ton plus doux. Est-ce une vie heureuse que cette vie-là? Quittez cette femme, vivez tranquillement avec vos enfants en travaillant.

— Je ne vous demande pas de conseils.

— Que ferez-vous donc si votre femme guérit? Laquelle choisirez-vous, Blanche ou la Tamiset?

Caussade tourna sur ses talons et s'éloigna rapidement salué des compliments ironiques :

— Au revoir, Alphonse!

— Bien des choses à madame.

— Rappelle-moi à son souvenir.

— Si ce n'est pas honteux, réfléchissait Richaume après avoir donné à ses amis les dernières nouvelles du ménage Caussade-Tamiset, si ce n'est pas honteux pour un homme adroit et bien portant de nous laisser la charge de sa fille quand il possède son superflu.

— Il finira peut-être, ajouta Rivolet, dans la peau d'un mendiant.

— Au fond il est peut-être très malheureux, conclut Richaume toujours d'une trop grande bonté.

— Lui, il n'a pas assez de cœur pour comprendre la honte de sa position.

Le soir, Richaume en dînant raconta l'incident de l'après-midi.

Louise en revenant de chez la patronne où elle travaillait depuis sa sortie des magasins du Tout-Paris

avait rencontré ses frères qui flânaient dans la rue en compagnie d'autres gamins.

Marius fumait une cigarette.

— Il l'avait achetée sans doute avec des sous volés à Caussade, dit madame Richaume.

— Ce n'est pas, réfléchit le père, l'habitude de fumer qui le fera engraisser et qui lui donnera de meilleures couleurs. Cet enfant a le vice dans les yeux. Je parie qu'il s'était planté devant un étalage de photographies.

— Oui.

— Ce ne sont ni les exemples de Jules, ni les images qu'il doit voir chez lui qui encourageront cet enfant dans le bien. Il paraît déjà corrompu comme un libertin de trente ans.

— Quand il m'aperçoit d'un côté de la rue, fit Edmond, en riant, il file sur l'autre trottoir. Il aime à me faire des grimaces de loin depuis que je lui ai cinglé les oreilles un jour où il avait répondu à Louise d'une façon insolente.

— Il est grossier envers tout le monde, ajouta madame Richaume. Il n'appelle plus sa mère que *la folle* et m'a avoué qu'il me trouvait *rien bassin*.

— Il prend ces habitudes avec les petits garnements qu'il fréquente. L'autre soir, je l'ai vu à la tête d'une bande d'enfants de son âge poursuivant une fille, en chantant :

Titine n'est plus pucelle,
Tant pis pour elle!
C'est Gugusse qui le lui a pris ;
Tant mieux pour lui!

— Ça ne fera qu'un pas grand chose, le vivant

portrait de son père. C'est un égoïste qui ne se préoccupe nullement de son frère. Caussade, d'ailleurs, ne s'inquiète pas de ses enfants, et laisse Marius vagabonder à sa guise des journées entières.

— Quelle mine avait Denis, Louise?

— Je le trouve plus maigre et plus pâle de jour en jour. Il tousse et se plaint de souffrir de la poitrine.

A vos noces d'argent, il n'a pu se décider à jouer comme eût fait tout autre enfant. Ce qui le tue à petit feu, c'est de ne rencontrer chez son père et chez la Tamiset aucune marque d'affection. Autrefois, du temps de ma mère, il se montrait très joyeux, criait, riait, parlait toute la journée.

— Était-il habillé chaudement?

— Chaudement? Même pas proprement.

Par un temps aussi froid que celui d'aujourd'hui, il marche avec des souliers éculés, percés aux deux extrémités. Il n'a pas encore de tricot.

Un de ces derniers jours, je lui avais acheté un foulard. La Tamiset le lui a enlevé en le grondant et en lui disant qu'il avait tout ce qu'il lui fallait, qu'il ne devait pas recevoir l'aumône. Cette femme a défendu aux deux enfants de venir vous voir et de me parler.

— Marius t'a-t-il donné des nouvelles du ménage de son père?

— Il m'a appris qu'ils s'embrassaient encore et se parlaient tout bas fréquemment, mais que pourtant ils se disputaient.

— Il faudra bien qu'un jour ou l'autre ils en aient tous deux assez de cette vie-là, réfléchit le père Richaume.

— Caussade quittera cette femme, répondit Edmond, quand il lui aura mangé tout son argent. S'ils se séparent, ça ne sera toujours pas sans cris et sans disputes, s'ils n'en arrivent pas à se battre et peut-être à se tuer.

— Il faudra bien qu'ils reçoivent leur châtiment, fit madame Richaume.

— Des méchants punis, ma mère, cela se voit rarement dans le monde.

— Eh ! mon fils, dit le père, ils portent déjà peut-être leur peine avec eux.

Crois-tu que Caussade soit bien heureux de coucher tous les soirs avec ce vieux sac à argent tout bouffi d'une graisse malsaine qu'on appelle la Tamiset ?...

Ce jour-là même, Marius, que madame Tamiset avait envoyé faire une petite commission de cinq minutes dans le quartier, n'était pas encore rentré au bout d'une demi-heure.

Il apparut enfin de l'autre côté de la rue, la casquette en arrière, sifflant, les deux mains dans les poches, traînant les pieds. Il ne se pressa pas pour traverser la chaussée, s'arrêta pour regarder deux chiens qui se battaient, attendit patiemment qu'un fiacre fût passé et se décida enfin à se diriger vers la porte de l'agence, dont il fit tourner la poignée avec le coude pour ne pas sortir ses mains à l'air, entra, et, jetant un petit sac sur la table :

— Voilà ! fit-il.

Victorine le regardait accomplir tous ses tours.

— Sais-tu combien de temps tu es resté dehors? demanda-t-elle.

Il haussa les épaules.

— Non.

— Une demi-heure, quand cinq minutes te suffisaient pour aller et revenir.

— Une demi-heure, répondit le gamin imperturbablement en consultant la pendule et en faisant semblant de compter sur ses doigts, ça fait trente minutes. Si j'ai mis ce temps-là, faut croire qu'il m'était nécessaire.

— Petit malheureux, tu te moques de moi.

Elle s'avança vers lui la main levée.

Le gamin tourna autour de la table.

— Me moquer, j'oserais pas !

Et comme elle marchait encore vers lui il ajouta :

— Un petit temps de galop, allons, la grosse mère ! Hioup, hioup !

Furieuse, elle mit la main sur un encrier comme pour le lui lancer à la tête.

— Le renversez pas, ricana l'autre, çà ferait des taches sur le tapis, faudrait payer le nettoyage.

Étourdie d'un tel aplomb, Victorine reposa machinalement l'encrier.

— A la bonne heure, maintenant nous pouvons causer, fit le gamin. Louise m'a appris une nouvelle.

— Je vous ai défendu, à Denis et à toi, de voir votre sœur.

— Ça ne fait rien. Je l'ai rencontrée en revenant de l'école. Je lui ai fait tout de même un petit bout de causette.

Il se tut quelques secondes, se campa, regarda droit en face madame Tamiset, de façon à bien juger de l'effet du coup qu'il allait porter.

— Ma sœur m'a dit que *la folle* allait mieux.

Satisfait de l'émotion produite sur le visage de Victorine, il esquissa un pas de chahut.

— Tu mens !

— Je mens ! C'est pas dans mes habitudes quand ça ne me rapporte rien, déclara-t-il péremptoirement. Ça serait drôle si maman Blanche revenait.

Il compta en posant ses doigts au bout de son nez :

— Maman Tamiset, ça fait une, maman Caussade, ça fait deux. On ne peut pourtant pas avoir deux mamans. Il faudra en supprimer une. On sera obligé de tirer pour ca à la courte paille.

Il fredonna d'un accent canaille :

On tira-z-à la courte paille,
On tira-z-à la courte paille,
Pour savoir qui, qui serait mangé.
Pour savoir qui, qui serait mangé.

Victorine se précipita sur Marius avec tant d'impétuosité qu'il n'eut pas le temps de fuir. Il fut saisi, mais réussit de son coude relevé, à garantir sa tête des gifles qui pleuvaient.

— Petit malheureux, criait madame Tamiset, en abattant sa main au hasard, tu te feras chasser d'ici à cause de tes impertinences. Qu'est-ce que tu deviendras alors ? Attends au moins que tu sois assez grand pour travailler.

— Moi, ah ! mais je ne ferai rien; pas si bête. Papa, depuis qu'il ne travaille plus, est bien plus heureux.

— Je raconterai ta conduite à ton père.

Marius parvint à se dégager, et cria rageusement :

— Il en sera bien content.

— Tu seras privé de dessert ce soir.

— Ça m'est égal. J'ai des noix dans ma poche.

Et sachant que le souvenir de Louise était particulièrement désagréable à madame Tamiset, il ajouta, en tenant la main sur la poignée de la porte, prêt à se réfugier dans la rue :

— C'est ma sœur qui me les a données de la part de maman Caussade.

— Tu les a volées à un épicier.

Marius entr'ouvrit la porte :

— En tous cas, si maman revient, elle m'achètera des chaussures et ne me laissera pas marcher avec ces vieilles savates qui sont cause que tous les enfants se moquent de moi à l'école.

Sur ces paroles il se sauva dans la rue, se planta sur le trottoir d'en face et se mit lentement à éplucher ses noix en regardant d'un air narquois madame Tamiset.

Celle-ci ne fut pas longtemps laissée à sa colère.

Le tailleur et le cafetier vinrent présenter leurs notes sur lesquelles Jules avait écrit *bon à payer*.

Ce jour-là même, Victorine avait reçu l'argent provenant de la vente de champs situés dans son pays, terres qu'elle avait vendues sur les pressants conseils de Caussade. Il la tourmentait depuis longtemps pour lui faire réaliser tous ces biens et en employer les fonds dans la Caisse des Travailleurs. Elle se rendit compte alors que ce n'était pas le désir d'agrandir les opérations de la maison qui avait inspiré ces conseils, mais le désir d'éteindre d'anciennes dettes pour pouvoir en contracter de nouvelles.

Quelques minutes après la visite des deux four-

nisseurs, Caussade, comme s'il n'eût attendu que leur départ pour rentrer, fit son apparition, le visage radieux.

— Ma chère amie, dit-il en entourant de son bras la taille de Victorine et en lui plantant un gros baiser sur la joue, je viens de faire une acquisition superbe. J'ai acheté un service en porcelaine d'un goût exquis, marqué à mes initiales.

— Marqué à tes initiales, mais non pas payé avec ton argent.

— Oh ! ce service est, relativement à sa beauté, d'un bon marché extraordinaire. Deux cent cinquante francs ; une bagatelle !

— Deux cent cinquante francs, une bagatelle ! Comme tu y vas ! As-tu commandé au moins des vêtements et des chaussures pour tes enfants ?

— Ces achats entrent dans la dépense courante du ménage. Fais le nécessaire. Je ne puis m'occuper de ces détails.

Il ajouta avec un cynisme naïf :

— Je ne sais vraiment si tu manques d'ordre, mais je trouve que l'argent file ici avec une rapidité prodigieuse.

— Oui, l'argent file très vite ici, surtout quand je solde les notes de ton tailleur et de ton cafetier, comme je viens de le faire tout à l'heure.

— Ah, tu les as payés ! Tu as bien fait. Ils ne m'ennuieront plus de leurs réclamations.

— Mais ces dépenses ne devraient pas être acquittées avec l'argent destiné au ménage.

— Eh ! puis-je faire des affaires en blouse et sans offrir quelques consommations ?

— Parlons-en des affaires que tu apportes mainte-

nant à l'agence. Elles ne me procurent vraiment pas trop d'ouvrage. L'employé bâille toute la journée faute de besogne. Notre chiffre d'affaires diminue dans une proportion considérable. Nos bénéfices deviendront insignifiants. Je n'ai pourtant jamais eu plus d'argent engagé dans la Caisse des Travailleurs.

Mais ce que j'apporte de mon côté, tu le retires du tien.

— Est-ce ma faute à présent si la crise...

— Ta, ta, ta ! La crise devrait plutôt nous fournir des clients. Plus les affaires des autres vont mal, mieux les nôtres doivent marcher. Tu fais des dépenses exagérées. Il faut enrayer le mouvement, Jules !

Je me suis aperçue que tu avais encore pris de l'argent dans la caisse avant de sortir.

— Je t'assure que non.

— J'ai vérifié mes comptes tout à l'heure. Il manquait vingt francs.

— Tu les auras donnés à la cuisinière et tu ne t'en souviens plus.

— Je suis certaine de ce que j'avance. D'ailleurs la clef n'était pas à la place où je l'accroche d'habitude dans notre chambre. Tu t'étais trompé de clou en la remettant.

— Alors, tu me surveilles ! Fais comme autrefois, cache les clefs.

— J'aurais peut-être raison. Que fais-tu de tout l'argent que tu emportes? Tu passes presque toutes tes soirées dehors. Tu rentres à des deux heures du matin. Avec qui t'attardes-tu, dans quelles maisons?

J'ai remplacé la jeune bonne par une vieille femme. Ne trouvant plus ici ce qu'il te faut, tu cours

après les jeunesses du quartier, si toutefois ce n'est pas après des drôlesses de carrefour.

Si tu ne prenais pas pour tes fredaines de l'argent dans la caisse, tu pourrais acheter des vêtements à tes enfants. Si j'en avais à moi, je les soignerais autrement.

— Veux-tu me surveiller maintenant au dehors. As-tu assez de la vie commune? Pauvre femme, comme tu es à plaindre ! Tu parles avec dédain des drôlesses de carrefour, qu'étais-tu toi-même autrefois? J'ai entendu aujourd'hui des gens mal mis parler de toi et en termes qui t'auraient rappelé de vilains souvenirs.

— Ce qui est passé est effacé, répliqua-t-elle impatientée.

— Qui a effacé ce passé? Moi. Pourtant loin de m'en avoir de la reconnaissance, tu me récompenses par de petites tracasseries, des scènes journalières. Qu'avais-tu toujours désiré, rêvé sans pouvoir y parvenir : être mariée. Tu occupes exactement la position d'une femme mariée. Si je vais quelquefois le soir faire une partie au café avec des amis, si je ne me couche pas comme les poules, tu sais bien que tu n'as pas le droit d'être jalouse.

Un jour, plus rapproché peut-être que tu ne le crois, nous serons tout à fait mariés, non plus seulement comme maintenant, mais devant le maire, devant le notaire.

— Ah ! oui, tu préférerais un contrat avantageux, signé chez l'homme d'affaires à l'acte griffonné à la mairie. Mon ami, ne te hâte pas de construire des châteaux en Espagne. *Ta folle* va mieux !

— Qui te l'a appris?

— Marius tient la nouvelle de sa sœur.

— C'est donc ce qui rendait Richaume si insolent.

Il raconta son entrevue avec les ouvriers.

— Tu te laisses répondre ainsi, cria Victorine. Il faut que ta fille retourne à son magasin et qu'elle y reste à demeure. C'est un scandale de la voir vivre, au su de tout le monde, sous le même toit que son amoureux.

Je te déclare qu'elle ne mettra jamais les pieds ici. Du jour où tu vivrais avec elle, tu emporterais tes paquets et ta personne de la maison. Ces Richaume ne connaissent donc pas les droits d'un père sur son enfant.

Tu iras ce soir, tout de suite après ton dîner, leur signifier une dernière fois ta volonté. S'ils n'obéissent pas, nous aviserons. Tu auras toujours la ressource de recourir au commissaire de police...

Caussade pour plaire à madame Tamiset eut la lâcheté de consentir à cette canaillerie. Il trouva M. et madame Richaume, Édouard et Louise achevant de dîner en se racontant les nouvelles de la journée.

— Je viens vous trouver chez vous, dit Jules, afin de pouvoir vous parler sans être dérangé par des inconnus et afin que Louise ne puisse pas dire qu'elle ignore ma volonté.

Je veux que ma fille rentre au Tout-Paris, qu'elle y couche, qu'elle y reste à demeure.

— Qu'est-ce que cela vous fait, s'écria la mère Richaume, qu'elle habite ici ou ailleurs, puisque vous ne dépensez pas un sou pour son entretien.

— Je tiens à la réputation de ma fille et ne peux souffrir qu'elle couche plus longtemps dans une

famille où on favorise sa liaison avec son amoureux.

Edmond s'élança sur Caussade.

Richaume l'arrêta :

— Ne le touche pas, il est trop lâche et trop sale. S'il n'était pas le père de ta future femme je lui aurais déjà caressé les côtes.

— Avant de vouloir enlever Louise d'un ménage honnête, cria la femme, balayez donc la saleté qui traîne chez vous.

— Je fais ce que je veux et ce qui me plaît. J'ordonne que ma fille m'obéisse.

— Ici, ma réputation, dit Louise ne court aucun risque. On sait dans quelle famille j'habite. Je ne peux pas demeurer à la Caisse des Travailleurs. Je me trouve bien chez ma patronne, j'y reste et je ne rentrerai pas au Tout-Paris.

Edmond a loué une chambre dès mon arrivée ici et ne vient que pour déjeuner et dîner.

— On te rencontre dans la rue à son bras.

— J'en ai le droit, je suis sa fiancée.

— Il y a un moyen de tout arranger, proposa le jeune homme, donnez votre consentement à notre mariage.

— Je n'abandonnerai jamais ma fille à un ouvrier. J'ai la loi pour moi, je la ferai enfermer dans une maison de correction.

Le père Richaume s'emporta tout à fait.

— La loi ne peut protéger les mauvais pères. Si elle les protège, il faut la changer.

Sortez d'ici.

— Un ouvrier vaut mieux qu'un m.....

Edmond jeta en plein visage à Caussade le nom de son métier.

— Je vis du travail de mes mains, moi. Vous, de quoi vivez-vous ?

Ils le jetèrent dehors et l'entendirent tomber dans l'escalier.

XVI

LES LARMES D'UNE ANCIENNE FILLE DE JOIE

Caussade avait résolu d'inviter quelques amis à réveillonner chez lui la nuit du 24 décembre et madame Tamiset, heureuse de jouer le rôle d'une femme mariée en reçevant à sa table, avait accueilli ce projet avec empressement.

— Nous aurons Bosco, Drioles et Vignardou, dit Jules vers dix heures en se disposant à sortir. Je vais les attendre au café de la Tour et reviendrai avec eux à onze heures et demie. Veille à ce que tout soit prêt à notre arrivée.

— Tout sera prêt à l'heure indiquée, monseigneur, répondit Victorine en minaudant. Entre dans le salon, tu y verras les succulents petits plats qui vous attendent.

Ils passèrent dans la pièce contiguë à la chambre à coucher de Caussade.

— Des écrevisses ! s'écria Jules, et un *n'homard.*

Il prit madame Tamiset par la taille et lui plantant sur la joue un gros baiser retentissant :

— Allons-nous être gentils tous deux après souper? lui dit-il en riant et en jetant un regard en coulisse sur le homard.

J'attends avec impatience le moment de me mesurer avec ce rouge personnage et d'apprécier mieux qu'avec la vue seulement ses qualités spéciales.

— Il cause souvent de grandes fatigues, m'a-t-on dit, réfléchit Victorine d'un air polisson.

— M'a-t-on dit?... reprit Jules un peu moqueur. Si demain nous sommes fatigués, nous pourrons dormir et nous reposer toute la journée.

Nous n'aurons pas, je l'espère, d'horloger pour nous déranger comme celui de Saint-Saturnin et tu ne seras pas obligée de te cacher dans un coffre d'horloge et d'imiter avec ta bouche le tic tac du balancier.

— Est-ce que tu mangeais du homard avec ta princesse de Saint-Saturnin ? questionna madame Tamiset et elle se mit à rire ; puis, consultant la pendule du regard :

— Il est déjà dix heures un quart, va-t'en retrouver tes amis au café.

— Au café, reprit Caussade d'un air moitié triste, moitié rieur... c'est que...

— C'est que?

Il frappa sur son gousset d'une façon significative.

— Tu n'as pas d'argent? Je t'ai déjà donné cent cinquante francs depuis le commencement de ce mois-ci. Que fais-tu de tout cet argent? Je ne vois pas à quoi tu peux le dépenser, puisque je paie ici tes notes de café. Enfin, je ne veux pas avoir de dis-

cussion avec toi un jour comme celui-ci. Voilà vingt francs.

Jules tendit la main et regardant la pièce d'or dit :

— Toute seule, elle s'ennuie.

Victorine eut un geste d'impatience et prenant son porte-monnaie au fond de sa poche posa des pièces blanches à côté du louis.

— Voilà encore dix francs. Tu ne vas pourtant pas dépenser trente francs au café en une heure et demie.

— On peut être pris à l'improviste, obligé de jouer...

— Papa, donne moi aussi des sous? demanda Marius qui, monté depuis quelques minutes à pas de loup du rez-de-chaussée au premier étage, lorgnait les écrevisses et les petits fours en attendant l'occasion favorable pour satisfaire sa gourmandise.

Caussade lui céda une de ses pièces de dix sous.

— Pourquoi que le homard cause de grandes fatigues? demanda le petit garçon.

— Parce que ça fatigue de manger.

— Et vous serez obligés de dormir demain toute la journée parce que vous aurez mangé ce soir du homard?

— Cette nourriture fait beaucoup dormir. Et puis... laisse-nous tranquilles. Tu mangeras ce qu'on te donnera et si tu nous ennuies, tu resteras couché.

— Marius se gratta l'oreille en garçon peu satisfait de cette explication et se mit à fureter dans les coins de la pièce, cherchant quelque mauvais tour à jouer.

— A tout à l'heure, Victorine! dit Caussade.

— A onze et demie, heure militaire, répéta madame Tamiset et elle entendit Jules qui, la porte

donnant sur l'escalier refermée, descendait les marches tout en faisant claquer sa langue :

— Tic... tac... tic... tac !

— A l'œuvre ! s'écria Victorine.

Elle noua devant elle un grand tablier blanc, retroussa les poignets de ses manches. Elle ouvrit une armoire, monta sur une chaise et passa à Maria — une bonne déjà âgée qu'elle avait prise après le renvoi de Salomé surprise au moment de céder à une fantaisie de Caussade — les plats, les assiettes en porcelaine peinte, les verres en cristal pour les vins fins, et aussi le fameux service, qui avait failli devenir le sujet d'une brouille dans le ménage.

C'étaient des recommandations à n'en plus finir à la domestique d'essuyer les compotiers, les flûtes avec grand soin, de prendre garde de heurter en passant le bel huilier en verre taillé.

Marius, heureux de ce remue-ménage, allait, venait, tournait autour des deux femmes, voulant les aider, leur prendre les verres et les assiettes des mains, risquant de les jeter par terre.

— Va te coucher ! lui dit madame Tamiset impatientée.

— C'est que vous ne me réveillerez pas !

— Si, je te réveillerai à minuit. Pour le moment débarrasse-nous de ta présence.

L'enfant murmurait.

Victorine se sentait si heureuse de recevoir du monde, d'avoir une petite fête dans l'intimité de son ménage qu'elle se laissa aller à un mouvement de tendresse peu ordinaire à son caractère. Elle embrassa l'enfant et l'envoya se coucher en lui mettant une orange dans la main.

Marius préférait rester et courir le risque de casser quelque chose, au moins une soucoupe, de voler une friandise, ne fut-ce qu'un rond de saucisson coupé très mince avec un gros morceau de poivre dedans, qu'il guettait depuis longtemps. Il se rebiffa.

— Le petit Noël t'apportera des verges, si tu n'es pas sage.

— Le petit Noël, s'exclama l'enfant, tiens, je lui fais ça, et il étendit sa main, les doigts écartés, au bout de son nez, et tira la langue.

Le petit Noël, c'est papa et toi. Je sais bien que tu es obligée de me donner un joujou qui me plaise, autrement je te ferais des misères et papa te renverrait :

— File tout de suite dans ton lit et dors, commanda madame Tamiset, ou je te...

— Oh ! alors si c'est comme ça, fit-il avec dignité. T'es plus forte que moi, parce que tu es vieille, moi je ne suis pas aussi grand que toi. Quand j'aurai quinze ans je ferai ce que je voudrai. Pour le moment je suis bien forcé d'obéir.

Bonne nuit, madame ! fit-il en accomplissant une révérence ironiquement cérémonieuse.

Avec des précautions minutieuses, pour qu'elle fût bien placée, madame Tamiset et Maria, tenant la nappe damassée par les deux bouts, l'étendirent sur la table. Victorine voulut nouer elle-même de gros nœuds aux quatre coins. Sur le linge bien tiré, elle disposa les couteaux à manches d'ivoire, les couverts d'argent.

Elle rangea sur une commode, la dinde froide, le fromage, empila les oranges en pyramides, aligna

le long du mur un nombre respectable de bouteilles poussiéreuses parmi lesquelles quelques-unes revêtues d'étiquettes dorées ou argentées, aux bouchons serrés par des fils de fer. Elle mit en évidence une boîte de cigares et entoura de persil des anchois, des écrevisses.

Qnand tout fût prêt elle alluma les bougies, sortit sur le palier de l'escalier et après quelques minutes rentra pour juger de l'impression produite par l'ensemble de la table.

Elle ne fut pas satisfaite de ses premiers préparatifs, fit tout enlever et changea complètement l'arrangement des plats, des assiettes, des verres, des flambeaux.

Alors elle fut contente, et pour se récompenser, croqua un petit four, cassa les reins à une écrevisse. Tout à coup elle se mit à rire, saisie par un souvenir de sa vie d'autrefois. Alors elle donna au homard une place plus en vue, l'étalant sur un long plat blanc.

La pendule sonna onze coups.

— Votre mayonnaise est-elle faite ? demanda-t-elle à Maria.

— Pas encore, madame.

— Je vais la préparer moi-même. Allez à vos fourneaux. Disposez ce qui vous est nécessaire pour cuire le boudin en un instant. Vous êtes si lente, vous ne serez jamais prête à temps.

Un peu fébrile elle se mit à battre à petits coups précipités les œufs de la mayonnaise et tout en versant l'huile goutte à goutte elle s'excitait contre la bonne, une vieille maladroite.

— Bah, réfléchit-elle tout à coup, mieux vaut

ici une femme âgée qu'une autre trop jeune. Avec Jules on ne sait jamais à quoi s'en tenir.

Et sur cette pensée elle se calma soudain.

La sauce achevée elle plia les serviettes en oiseaux, en petits paniers, en éventails, les arrangea dans les verres, les déplia, recommença trois ou quatre fois.

La demie de onze heures sonna.

— Maria, hâtez-vous, cria-t-elle. Nos hommes ne vont pas tarder à rentrer.

Elle plaça auprès des assiettes les petits pains de gruau à la croûte dorée, rangea une dernière fois les chaises ; s'occupa de tout petits détails, chassa les grains de poussière restés sur un fauteuil, disposa les plis des rideaux de la fenêtre.

Dans la rue c'était un grand remue-ménage, comme les signes étalés d'une gaieté sans motif. Des gens passaient par groupes marchant au milieu de la chaussée. Des rumeurs vagues, des appels jetés à pleine voix, des bruits de trompettes d'enfants emplissaient la rue.

Tous ces gens pataugeaient dans la neige fondante, dont les plaques boueuses, éclairées par la lumière des becs de gaz, semblaient se couvrir d'un glacis jaunâtre. Des gouttes tombaient de partout, des toits, des enseignes, des balcons, des lanternes, filtraient dans l'air. Des fiacres roulaient avec un bruit sourd et le flic-flac des sabots du cheval sur la neige émiettée parvenait jusqu'aux oreilles de Victorine.

— Quel temps de chien ! fit-elle en se retournant vers la table où les assiettes à fleur avaient vraiment bonne mine sur la nappe blanche.

— Comme il fera bon rire ici pendant que tant de gens attrapent des rhumes dans la rue!

Elle regarda la pendule.

— Minuit moins un quart déjà! et je n'ai pas terminé mes derniers apprêts.

Elle dénoua son tablier blanc, passa dans sa chambre, remit en place les mèches de ses cheveux dérangés pendant ses allées et venues, attacha des manchettes de dentelle autour de ses poignets, fit bouffer les plis de ses jupes et se posant de trois quarts devant son armoire à glace avec un certain mouvement de tête en arrière, qu'elle affectionnait, elle se regarda et poussa un, — Hé, hé, hé, — de satisfaction.

Elle portait ses cheveux à elle, de longs et beaux cheveux noirs peut-être un peu rudes, mais brillants et sans le moindre fil blanc, elle avait un nez aquilin, un peu fort peut-être mais d'un dessin très pur et rappelant les lignes des médailles romaines. Sous ses traits empâtés se révélait de la finesse et dans ses épaules épaisses et sa taille lourde se sentaient des muscles solides.

Contente de se plaire, se sentant disposée ce soir-là à bavarder et à dire beaucoup de folies, elle se permit, chose qu'elle s'était interdite depuis qu'elle avait abandonné son ancien métier, d'allumer une cigarette.

Tout en s'amusant à suivre les petites spirales de fumée elle se disait que Caussade et ses amis s'étaient attardés au café, que cela n'avait rien d'étonnant une nuit comme celle-là, qu'ils ne rentreraient sans doute qu'à minuit, que malgré ses recommandations elle ne comptait guère sur eux que pour cette heure-là.

— Ils vont m'arriver déjà un peu éméchés. Tant mieux ils seront plus gais. Ce pauvre Drioles était-il *parti* la dernière fois qu'il dîna ici. Vignardou, lui, ne pouvait plus se tenir sur ses jambes. Bosco fut forcé de le ramener chez lui. Ces petites noces vous reposent en vous faisant oublier les ennuis de l'existence.

Minuit sonnait.

Elle s'assit dans un fauteuil et peu à peu s'assoupit.

Réveillée par un bruit de pas dans l'escalier elle écouta l'oreille tendue vers la porte. Des gens arrivèrent sur le palier, s'y reposèrent un moment, puis montèrent à l'étage supérieur.

— Ils seront donc ivres avant d'arriver ici, se dit-elle, et pensant à la physionomie effarée de Drioles, les jours de griserie, et à la face apoplectique de Vignardou, elle éclata de rire.

Minuit et demie sonnèrent.

— Ils sont bien en retard. S'ils boivent depuis onze heures ils doivent se trouver dans un état pitoyable et ne pourront pas faire honneur à mon souper.

Victorine, commençant à s'impatienter, entr'ouvrit les rideaux, et la figure contre la vitre, inspecta la rue, regardant à droite et à gauche, espérant les voir arriver un peu titubants, Caussade en tête.

De l'autre côté de la rue une boutique de charcutier étalait sa devanture, sous une lumière violente projetée par des réflecteurs sur la boue, jusqu'au milieu de la chaussée. Victorine s'attacha un moment à regarder les gens entrer et sortir et les garçons servir les morceaux de boudin. Machinalement

elle battait avec les doigts sur les carreaux une marche de plus en plus accélérée.

— A quoi pensent-ils donc de se mettre ainsi en retard? Ce temps est trop vilain pour les engager à la promenade.

Elle s'assit de nouveau dans son fauteuil essayant de dormir, réveillée à tout moment, croyant entendre tinter la sonnette de l'entrée de la maison. La porte de la rue fut ouverte.

— Ce sont eux, se dit-elle. Elle alla ouvrir et s'avança sur le palier, prête à les gronder de leur retard. C'étaient d'autres locataires. Ils lui souhaitèrent le bonsoir en passant, tout étonnés de la trouver sur le palier en grande toilette.

— Que peut-il leur être arrivé? se demanda-t-elle.

Elle pensait à son souper tout prêt, à l'heure de se mettre à table bien fixée avec Caussade, elle s'impatientait de plus en plus, ne pouvant tenir en place, s'asseyant et se levant sans motif, passant du salon dans sa chambre à coucher, regardant à chaque moment dans la rue.

Elle descendit à la cuisine et, trouvant Maria assoupie devant ses fourneaux inutiles, elle s'emporta, lui chercha une querelle d'Allemand, l'appela d'abord paresseuse pour s'être endormie, puis la réprimanda d'avoir entretenu son feu allumé jusqu'à ce moment. Était-il raisonnable de dépenser autant de charbon inutilement!

La bonne répliqua vertement, dit qu'elle était maîtresse dans sa cuisine, qu'elle connaissait son ouvrage et que madame lui fasse le plaisir de remonter chez elle.

— Vous criez si fort, ajouta Maria, que vous allez

réveiller les enfants et ce sera bien amusant de les avoir autour de soi, surtout Marius, qui ne cherche jamais que l'occasion de faire le mal.

— Vous attaquez toujours Marius et vous trouvez bien tout ce que fait Denis, s'exclama madame Tamiset rageuse.

— Il faut bien que je défende ce petit, riposta Maria, puisque ici personne ne l'aime que moi.

Victorine, un peu soulagée par cette dispute, remonta au premier et essaya de dormir.

Le bruit continuait toujours dans la rue avec la même intensité. Parfois une sonnerie aigre et discordante de trompette montait frapper les vitres et semblait jetée aux oreilles de madame Tamiset comme une moquerie.

A une heure et demie, nerveuse, irritée, elle mit son chapeau, jeta un manteau sur ses épaules et partit à la découverte.

Elle se rendit au café de la *Tour*, où Jules avait donné rendez-vous à ses amis.

— M. Caussade, lui répondit-on, est parti à onze heures et demie, accompagné de plusieurs amis. Ils allaient, disaient-ils, faire le réveillon. Ils avaient beaucoup bu et paraissaient fort joyeux.

— Où est-il? se demandait Victorine.

Elle suivit la rue Saint-Denis, s'arrêtant devant chaque café, chaque marchand de vin, inspectant les salles, dévisageant chaque consommateur.

Après avoir monté et redescendu la rue Saint-Denis, elle parcourut les rues adjacentes, à la recherche de Jules. Qu'était-il devenu? S'était-il trouvé malade? Avait-il querellé des gardiens de la paix? Avait-il été emmené au poste? Un moment elle eut

l'idée d'aller demander au commissariat de police si l'on avait vu Caussade. Elle n'osa pas. Que dirait-on?

Elle n'avait pas pensé à prendre un parapluie, elle oubliait parfois de relever sa robe en traversant des flaques de boue. Elle allait, tout entière à sa recherche, les épaules mouillées par la fine poussière d'eau mêlée à l'air, le bas de ses jupes sali, l'étoffe tachée par les mouches de boue éparpillées par la roue d'une voiture.

Des gens la prirent pour une ivrognesse, en la voyant s'arrêter à chaque débit de boissons. Un gamin lui lança dans le dos une boule de neige dont les morceaux tombèrent dans les plis de sa robe et y restèrent, s'y fondant lentement. Elle se retourna, croyant que quelqu'un lui frappait sur l'épaule et, ne voyant aucun visage connu, elle continua son chemin, l'air hébété, absorbée tout entière dans son inquiétude.

Parfois elle s'arrêtait tout d'un coup au beau milieu du trottoir, réfléchissant.

— Eh bien, la mère, les jambes ne veulent donc plus aller? demanda un ouvrier endimanché d'un ton goguenard.

Elle avait passé en revue tous les établissements du quartier où l'on buvait, depuis le boulevard Saint-Denis qu'elle n'avait pas traversé jusqu'aux environs des Halles. Elle était revenue devant la porte de la *Caisse des Travailleurs*, et, ne voyant pas de lumière au premier étage, elle était repartie.

Maintenant elle examinait les groupes de gens rentrant chez eux, cherchant Caussade dans leurs rangs. Les rires, les éclats de voix, les bons mots

entendus en passant lui semblaient autant de moqueries, des insultes à son angoisse.

Elle rencontra le père Richaume et son fils, portant, l'un deux bouteilles cachetées, l'autre un gâteau, sans doute, enveloppé dans du papier. Les deux ouvriers marchaient posément, causant tranquillement, l'air heureux et satisfait d'hommes unis par une solide affection, qui s'estiment et se sentent dignes d'être estimés. Ils rapportaient ces petites provisions chez eux et allaient réveillonner gaiement avec la mère et Louise.

Les deux hommes aperçurent Victorine.

Edmond dit à son père :

— C'est du propre! Et penser que c'est pour plaire à cette femme que Caussade vient nous faire des scènes à propos de sa fille!.

Elle entendit ces mots et se sentit blessée au plus intime d'elle-même. Ils étaient heureux, ceux-là, ces ouvriers dont la famille bien unie formait un si frappant contraste avec le ménage Caussade-Tamiset. Elle envia les Richaume, elle devint jalouse de leur bonheur tranquille.

Le temps s'écoulait. Les boutiques se fermaient, les rues devenaient plus sombres. De rares voitures passaient encore, traçant lentement des ornières dans la neige salie. Seuls, quelques jeunes gens en goguette croisaient d'un pas rapide Victorine, que le découragement prenait, qui se sentait saisie par l'envie de pleurer. Des pochards titubant essayaient de regagner leurs domiciles. Un d'eux voyant cette femme en toilette regardant par la fente d'un volet dans la boutique d'un marchand de vin d'où sortaient

des chants et les sons d'un violon, s'approcha en zigzagant.

— Tu n'as donc plus *d'galette*, la belle enfant, dit-il d'une voix rauque. Si tu le veux, je te paie une chopine.

Il passa son bras autour de la taille de Victorine. Celle-ci se sentant saisie, d'un brusque coup de poing envoya contre le mur l'ivrogne trébuchant.

— Qu'elle est pâle! s'écria-t-il. On dirait une morte.

Les paroles de cet homme la rappelèrent un peu à elle, la firent réfléchir. Elle se souvint alors d'avoir entendu Jules vanter la cuisine d'un petit café — où l'on était bien tranquille pour rire et plaisanter — disait-il.

Elle traversa le boulevard, gagna le faubourg Saint-Martin, suivit une rue adjacente et arriva à la devanture d'un liquoriste-marchand de vin-restaurant.

Les volets de la boutique n'étaient pas encore fermés. Victorine eut un sursaut du cœur en reconnaissant la voix de Drioles, accompagnée d'une voix de femme, entonnant une chanson après boire.

— Une femme! murmura-t-elle.

Un moment elle craignit de trop souffrir si elle voyait là Caussade; elle fut sur le point de s'en aller, de retourner chez elle sans avoir rien vu.

La curiosité, le besoin de savoir, la poussèrent en avant. Toute tremblante elle s'approcha et regarda dans la salle par la fente demeurée libre entre deux rideaux.

Elle aperçut d'abord Vignardou, encore plus rouge que d'habitude, si possible, faisant des mamours à

une grosse fille commune ramassée sans doute dans un carrefour.

Elle vit ensuite Caussade. Très ému, lui aussi, il tenait sur ses genoux la petite Louisette, la chanteuse du *Concert du XXe siècle*. Il lui renversait la tête sur son bras et l'embrassait à pleine bouche. Il lui couvrait de baisers furibonds les cheveux, le front, les yeux, les mains. Elle faisait semblant de se débattre, tout en lui lançant des œillades provocatrices et en se tordant sur ses genoux.

Victorine, appuyée des deux mains au bois de la devanture, haletante, suffoquée par l'émotion, restait là comme assommée, sans pensée, sans parole, ne voyant que Jules et cette fille, ne sachant plus où elle était, perdant la notion du temps.

Quand la pensée lui revint, qu'elle réfléchit sur son abandon, sur cet affront que lui faisait son amant, elle éprouva une envie terrible d'entrer, de se jeter sur Jules et sur cette fille, de leur faire n'importe quoi, de les tuer peut-être, de leur crier des reproches en pleine face, en tous cas de leur faire du mal.

Elle vit rouge, elle fut poussée vers un crime. Pourtant elle ne put pas. Elle ne raisonnait pas, elle souffrait, elle aimait.

— Prenez donc garde !

Un garçon venait fermer les volets.

Elle regarda cet homme d'un air hébété, se redressa avec effort et, lentement, péniblement, machinalement s'en alla en traînant les pieds, sans faire attention où elle marchait.

— Eh ! la vieille, cria le garçon, vous avez trop bu. Faut pas en prendre tant que ça à votre âge, vous en êtes verte.

Vous trompez pas de chemin. Le poste, première rue à droite !

En ce moment Caussade, Drioles, Vignardou et les femmes entonnaient en chœur :

Titine n'est plus pucelle.

La tête de Victorine ballottait comme celle d'une femme ivre-morte et elle répétait :

— La gueuse ! oh la gueuse ! se laisser embrasser par le premier homme venu !

XVII

LE FIL A LA PATTE

— Comme vous voilà faite! s'écria Maria en trouvant madame Tamiset rentrée chez elle, affaissée dans un fauteuil.

Victorine leva sur la bonne un regard morne.

— Allons, ne restez pas ainsi. Vos vêtements sont trempés. Couchez-vous.

— Non.

— Alors, changez bien vite de robe et de linge.

Elle obéit comme une enfant.

Maria laissa sa maîtresse dans une grande prostration d'où parfois la sortaient de rapides accès de fièvre.

— Est-il possible de se faire tant de mauvais sens pour un paresseux et un débauché comme monsieur? pensa la vieille domestique. Madame n'a pas été, dit-on, un modèle de vertu. Elle s'est amusée dans le temps, elle souffre maintenant, c'est très juste. A chacun sa part de joie et de tristesse.

Il faut bien que quelquefois les honnêtes gens

puissent voir les noceurs, noceuses et autres dans la peine. C'est toujours une consolation !

Quatre heures sonnèrent.

Madame Tamiset, cette femme si secrète, si renfermée en elle-même d'habitude s'oublia, se laissa aller à parler tout haut. Elle arpentait sa chambre d'un pas automatique.

— Il est maintenant en joyeuse société. Moi je suis seule. Ah! comme je souffre! Pourquoi l'ai-je rencontré à Paris? Par suite de quelles fatales circonstances, après ne m'avoir laissé à Rouen que des souvenir joyeux, se trouve-t-il sur mon chemin pour m'apporter tant de soucis et de douleur?

J'ai été bien sotte. N'aurais-je pas dû être dégoûtée des hommes à tout jamais après en avoir tant connus. Lui, il m'a fait la cour. C'était bien naturel de sa part. J'aurais dû m'y attendre. Séparé de sa femme, attiré par les souvenirs de notre liaison d'autrefois, il devait fatalement tenter de redevenir mon amant. Pourquoi l'ai-je pris pour employé, sans prévoir qu'un jour il deviendrait le patron. Comment n'ai-je pas su deviner, malgré ses histoires enjolivées à plaisir, que je soupçonnais fausses sans avoir le courage de m'en assurer, comment n'ai-je pas su deviner le raté, le paresseux, le gaspilleur? J'étais si heureuse chez moi. J'allais où je voulais, j'agissais à ma guise et j'envoyais promener tous ceux qui n'étaient pas contents.

Il est vrai que je ne me payais pas des fêtes comme celle d'aujourd'hui...

Elle ouvrit la porte communiquant avec le salon où la lumière d'une veilleuse tremblotait.

— Des fêtes comme celle d'aujourd'hui, répéta-t-elle, des fêtes !

Elle saisit une bouteille, la brandit, allait la jeter au beau milieu de la table sur les plats, les verres, les assiettes. Elle resta un moment le bras levé, reposa lentement la bouteille à sa place, revint dans sa chambre.

— Ah ! je voudrais pleurer ! Mais je ne peux pas. Les larmes me sont donc refusées à moi.

Est-il possible de se moquer plus cruellement d'une femme ? Pouvait-il choisir mieux le moment pour me trahir ?

Je me fais une fête de recevoir ses amis, je redoutais pour Jules les entraînements de cette nuit de réveillon. Je me mets en quatre pour leur préparer une joie complète, je cherche pendant huit jours les plats qui leur plairont davantage, je m'astreins à passer une nuit blanche pour Drioles, Bosco, Vignardou, des gens qui m'ennuient ; et Caussade dédaigne ma maison, méprise mes soins et, par un raffinement de cruauté, me trompe cette nuit-là même ! Et avec mon argent !

Un de mes amants, plus beau que Jules, m'a volé ! Je l'ai fait arrêter. Il est à l'ombre maintenant ; il a réveillonné avec des *gourgannes*. *Lui*, m'exploite indignement et je ne trouve pas le courage de lui résister.

Pourtant j'ai mis tout en œuvre pour l'accaparer complètement. Je l'ai détaché de sa fille, je lui fais oublier sa femme et l'égoïste me trompe avec une Louisette, qu'il paie avec le louis donné par moi ; une Louisette, une de mes clientes de demain peut-être qui viendra pleurer misère en sachant que Caussade

ne peut faire autrement que d'appuyer sa demande ; une Louisette, une fille de café concert... une fille de... Eh bien et moi, qu'ai-je été? Une fille de la rue. Et je le suis encore. Le vieil ivrogne qui m'a pris la taille tout à l'heure ne s'y trompait pas. Malgré sa griserie il m'a bien reconnue. Je suis donc une fille... à perpétuité.

Mais non, je déraisonne. Les Louisette, les autres n'en veulent qu'à ses écus et moi... c'est bien différent... moi, je l'aime !

Je faisais un beau rêve, je voulais être une femme comme les autres, une bourgeoise. Je m'imaginais pouvoir commander le respect, acquérir de la considération; et mon amant, mon mari plus tard, du moins je l'espérais, me traite ainsi qu'une servante d'amour qu'on ne regarde plus, son service fini. Ses amis ne lui rappellent même pas que je l'attends. Autrefois je m'amusais à faire poser les gens, maintenant on se moque de moi.

C'est la revanche des hommes.

Mais pouvais-je l'attendre du seul homme que j'aime, que j'ai jamais aimé, dont la vue réveille en moi la femme. Que d'humiliations, que de menues souffrances j'endure à cause de lui, depuis que je le connais !

Les gens du quartier, excités par les Richaume, se moquent de moi, me menacent sans cesse du retour de la folle. Sa fille m'a souffletée. Marius devant moi, et devant Jules, à cause de moi, abandonne tout respect et Denis m'apparaît comme le reproche vivant de ma cohabitation avec son père, en conservant toujours présent le souvenir de sa mère, en rappelant à tout propos ses goûts, ses soins, en mon-

trant sur son visage les traits de la folle, en demeurant toujours triste, préoccupé, comme dans l'attente d'un événement. Il me crie à chaque instant de toute sa faiblesse : — Marâtre ! marâtre !

Que je serais heureuse d'être mère, d'avoir des enfants de Caussade ! Autant autrefois je prenais de précautions pour ne pas concevoir, autant maintenant je désirerais sentir contre mon flanc les coups de pied d'un petit être. Ce serait peut-être là, le seul lien dont je pourrais m'attacher cet homme égoïste. Et cette affection, la seule capable d'entrer dans son cœur, le détourne au contraire de moi en lui rappelant sa vie passée, en le faisant se souvenir de sa femme...

Maria, en entendant madame Tamiset aller et venir dans sa chambre, était montée sur la pointe des pieds ; elle entr'ouvrit la porte :

— Vous trouvez-vous malade, madame ? Désirez-vous prendre quelque tisane calmante ?

— Monsieur n'est pas rentré, n'est-ce pas ? demanda Victorine brusquement.

— Je ne l'ai pas vu.

— Recouchez-vous alors.

— Vous n'en faites pas autant, madame ? Voulez-vous que je mette un cruchon d'eau chaude dans votre lit ?

— Merci, répondit-elle sèchement. Laissez-moi !

Maria se sentait émue d'une grande pitié en présence de cette douleur vraie. Elle n'estimait pas madame Tamiset, mais pourtant elle souffrait de la voir ainsi souffrir.

— Elle paie chèrement ses quelques moments de

bonheur et sa dure avarice d'autrefois, pensa-t-elle, se souvenant des propos des voisins.

— Caussade simule parfois l'amour pour moi, réfléchissait Victorine, mais en réalité il n'aime que lui, et, pour lui, mon argent, la vie facile, les bons vêtements, les parties au café, les filles. Plus il s'éloigne de moi, plus il m'aime.

Il ne grimace des protestations d'amour que pour m'extorquer des sous et maintenant, bien souvent, ne se donne même plus la peine de m'en demander d'une façon détournée.

Ce qu'il y a de triste c'est que je vois clairement ses défauts et que je l'aime.

Je ne lui donnerai plus un sou.

Il me quittera peut-être ! Ou bien il me fera une scène, me cajolera ensuite et je cèderai encore une fois, comme toujours. Je ne puis me décider à risquer de le voir partir. Je l'aime mieux rude et grossier avec moi et franc au moins, que caressant et menteur.

Il m'aime pour mon argent. Eh ! je le sais. Qu'importe le motif, pourvu qu'il m'aime.

Quand il aura dépensé mon dernier sou, il me laissera seule, vieille, pauvre et peut-être chargée de ses enfants, des fils de la folle !...

Le feu s'était éteint, un froid pénétrant s'insinuait dans les membres de Victorine. Les heures, lentement tombaient, comme des larmes. La pendule de son tic tac régulier, toujours semblable à lui-même comme son, comme durée, semblait se moquer de ces paroles de douleur. Toute la nuit des gouttes de pluie frappaient sur les vitres des fenê-

tres. Des ivrognes attardés passaient, poussant quelques refrains, essayant de chanter de leurs voix rauques, assourdies, rendues lugubres par l'humidité de l'atmosphère. Depuis longtemps les voitures de maraîchers se rendant aux Halles roulaient devant l'Agence.

Il faisait encore nuit noire. Pourtant sept heures allaient sonner.

Plusieurs fois Victorine s'était assoupie, puis réveillée de plus en plus furieuse à mesure que la nuit s'écoulait.

Décidément la vie avec Caussade n'était plus possible. Elle irait vivre à la campagne et informerait Jules de sa résolution dès qu'il serait rentré. Elle se montrerait très calme, très ferme, très digne.

— Nom de Dieu !... est-ce qu'on ouvre ?

Caussade carillonnait à la porte donnant sur l'escalier, s'impatientait, frappait des coups de poing contre le bois en criant ces mots.

Madame Tamiset se leva lentement, ouvrit.

— Il fait frisquet dehors, dit Jules, en se secouant comme un barbet crotté. Mon ange, j'ai bien failli ne rentrer qu'à midi passé.

— Puisque tes amis et toi étiez en train de vous amuser, vous auriez dû prolonger la noce davantage, répliqua-t-elle d'une voix sèche dans laquelle tremblaient les intonations d'une colère contenue.

— Ce Drioles a toujours des inventions à nulle autre pareilles, continua-t-il en s'allongeant dans un fauteuil.

Je te donne à deviner en cent son idée... ou plutôt, non. Ne cherche pas, tu ne trouverais pas, bien que

tu sois la plus intelligente, la plus gentille, la plus aimable de toutes les femmes que je connaisse... et même de celles que je ne connais pas.

Il voulut se lever, mais trouvant trop de difficulté à se mettre debout, il envoya du bout des doigts un galant baiser à madame Tamiset et fit en même temps un grand salut avec son chapeau qu'il laissa rouler par terre.

— Figure-toi, continua-t-il, qu'en descendant...

— En descendant?

— Oui, en descendant... parce que nous étions montés.

— Dans un hôtel sans doute! s'exclama Victorine dont la voix s'éleva d'un ton.

— Dans un hôtel? Caussade s'aperçut qu'il disait une sottise. Il voulut réparer sa maladresse, et balbutia, cherchant ses mots:

— Nous étions monté chez Vignardou.

— Il habite au rez-de-chaussée.

— Il a déménagé parce qu'on a démoli la maison.

— Vraiment! Après.

— Alors, en descendant de chez lui, avec lui, Drioles propose d'aller faire un tour au bois de Boulogne... pour se rafraîchir les idées.

— Il en était besoin.

— Oui, mais voilà. Moi, je marchais encore droit, mais Vignardou tapait les murs, Alors nous nous sommes dit: — Faut pas aller plus loin, ça serait pas convenable de laisser Vignardou seul. Et puis, du reste, nous aurions pas pu aller bien loin, parce que nos jambes ne voulaient plus se remuer et de là au bois de Boulogne, il y a une trotte.

Madame Tamiset battait une diane furieuse avec ses doigts sur le marbre de la commode.

— Alors nous sommes entrés chez un troquet.

— Et après?...

— Et après? me voilà!

— Te voilà! répéta Victorine. Tu devais revenir à onze heures et demie et tu rentres à sept heures du matin. Tu me laisses préparer un souper fin. Je me creuse la cervelle pour trouver ce qui pourra vous plaire davantage à toi et à tes amis, et vous vous moquez de moi en allant réveillonner ailleurs.

— Oh! pour ça, ça n'est pas vrai! interrompit Caussade.

— Je vous ai vus dans un cabaret, toi, Drioles et Vignardou, avec des femmes, et vous vous amusiez avec mon argent, et vous chantiez, et vous vous grisiez.

Pendant ce temps-là, moi, je vous attendais.

— C'est bien en cela que tu as eu tort, répondit Jules un peu dégrisé par cette apostrophe.

A minuit, en ne nous voyant pas revenir, tu aurais dû te coucher. Est-ce raisonnable de nous attendre toute une nuit, de te tourmenter, de te faire du mauvais sang, de risquer de tomber malade?

Et à propos de quoi? D'une absence.

Est-ce la première fois que cela m'arrive?

Tu devais bien penser que me trouvant en compagnie j'ai été obligé de rester avec mes amis un peu plus de temps qu'il n'était convenu. Est-ce une raison pour me faire une scène pareille, pour te révolutionner?

— Tu t'amuses avec des gourgandines, et tu prétends que j'ai tort de me révolutionner.

J'ai assez d'une pareille existence, et je t'annonce que je m'en vais à la campagne. Je partirai non pas dans huit jours, mais dès aujourd'hui. Je vendrai l'Agence et j'irai vivre chez moi, loin de toi, loin d'un Caussade.

— Va-t'en ! Je ne m'oppose nullement à tes projets. Moi aussi je trouve le temps long en ta compagnie, et je serai très satisfait de te savoir heureuse dans... ton château. Je n'irai pas t'y rechercher. Aucun amant ne sera tenté de t'y relancer. Tu vieillis, ma pauvre Victorine.

— Toi aussi. Louisette a dû te demander bien cher pour accepter tes baisers.

— Pas si cher que tu penses.

— Regarde-toi donc dans la glace.

Caussade ramassa son chapeau, le posa de travers sur sa tête, se leva péniblement et fit quelques pas en trébuchant vers la porte de la chambre à coucher.

Il hésita un instant, vacillant sur ses jambes, puis se retourna, regarda Victorine, et tout d'un coup, empoigné d'une émotion soudaine, tomba dans un fauteuil et pleura bruyamment.

Elle ne prévoyait pas ce brusque changement et, surprise, le regardait, émue par ces larmes d'ivrogne. Sa colère tomba.

— Va te coucher, lui dit-elle plus doucement. Tantôt nous parlerons sérieusement.

— C'est que... tantôt tu m'en voudras.

— Lève-toi !

Elle le prit par l'épaule, essaya de le faire se lever, mais lui saisit la main de Victorine, l'attirant sur ses genoux, voulant l'embrasser.

— Non, tu m'as fait trop de peine, disait-elle, résistant mollement.

Alors, avec un grand effort, il réussit à se mettre debout sur ses jambes, entoura la taille de sa maîtresse, lui planta sur la nuque, sur les joues, de gros baisers retentissants. Elle se défendait, demi-fâchée, demi-constante, reculant pourtant vers la table toujours servie.

Jules allongea la main, saisit une patte de homard, la cassa et entraînant dans sa chambre à coucher Victorine qui ne résista plus.

— Allons manger du *n'homard*, cria-t-il de sa voix empâtée. Ça fait dormir.

MERCANTILE LIBRARY
OF NEW YORK

XVIII

VIEILLE FEMME ET BÉBÉ

— Tu es tout pâle, qu'as-tu donc Denis? demanda Caussade.

Les deux enfants rentraient de l'école.

— Il a été malade, il a rendu son déjeuner, répondit Marius.

Alors les réponses de celui-ci complétant celles du plus jeune, Jules sut le motif de la teinte cireuse répandue sur les traits du petit Denis.

Après avoir reçu, le matin, pendant le trajet de la maison à l'école, la neige fondue tombant en longues gouttes froides, après avoir eu les pieds mouillés dans la boue glissante restée de la nuit dans les rues, Denis peu couvert, toujours chaussé, malgré les précédentes remontrances de Caussade à madame Tamiset à ce sujet, de mauvaises bottines prenant l'eau, avait eu très froid. Placé en classe,

loin du calorifère, près de la porte, il n'avait pu se réchauffer.

A midi, Marius avait voulu le forcer à manger. Mais l'enfant n'avait pu digérer le pain, la viande froide, le fromage composant l'approvisionnement de son panier.

Tout l'après-midi, il avait souffert du mal de cœur, avait toussé; puis en rentrant à la maison, l'estomac vide, il avait eu encore plus froid, et maintenant il se tenait assis sur une chaise, tout près du poêle, les yeux gros, la tête lourde, agité parfois d'un long frisson, secoué par des quintes d'une toux creuse, très violente.

— Ce n'est rien, dit madame Tamiset. Maria, va le changer, lui mettre des vêtements secs. Il restera tranquille à se chauffer d'ici au dîner et, après une bonne nuit, se lèvera demain bien portant. Viens-tu, Jules, un client veut te parler ?

Ils passèrent tous deux dans l'agence pendant que Marius réclamait :

— Mais maman, je t'assure que Denis a été bien malade. Je l'ai vu.

Le soir, au lieu de se mettre à table à sa place accoutumée, Denis demeurait auprès du calorifère, appuyant les mains et les genoux à la plaque de terre brûlante, et malgré ce chaud contact, grelottant et claquant des dents, les épaules serrées.

— Viens dîner, lui dit son père. Mange ton potage bien chaud, tu te réchaufferas.

L'enfant se leva et s'approcha d'un pas traînant. Il essaya d'avaler quelques gorgées de bouillon, mais à la cinquième ou sixième, il eut une quinte de toux, reposa sa cuiller dans son assiette, s'appuya

des avant-bras sur la table et resta immobile, sa petite figure souffreteuse en plein sous la lumière jaune de la lampe. Un peu de sang mettait sur ses pommettes une rougeur d'anémique, un cercle de bistre s'enfonçait sous les longs cils de ses paupières baissées, tandis que des trous, qui eussent pu être des fossettes, si l'enfant se fût bien porté, se creusaient aux commissures de ses lèvres et aux méplats de ses joues maigres.

— Un peu de courage, Denis, fit Caussade.

Le petit leva vers son père des yeux mornes.

— Je ne peux pas, dit-il d'une voix dolente.

— Où souffres-tu ?

L'enfant indiqua le haut de sa tête, ses tempes, sa poitrine.

— J'ai froid partout, dit-il. Et il appuya ses petites mains sur sa poitrine, comme pour essayer de comprimer la toux qui lui gonflait la gorge.

— Ce n'est rien, dit madame Tamiset d'un ton d'autorité, en trouvant peut-être que Caussade s'inquiétait beaucoup pour une indisposition du fils de la folle — car elle considérait toujours Denis comme plus spécialement le fils de madame Caussade que Marius. — Maria, couchez cet enfant immédiatement, couvrez-le bien, mettez-lui un cruchon d'eau chaude aux pieds. Il transpirera, et demain matin se lèvera tout dispos. Ces petites indispositions d'enfants s'enlèvent comme avec la main et ne valent seulement pas la peine qu'on y fasse attention.

— Viens embrasser ton père, dit Caussade.

L'enfant fit lentement le tour de la table et vint présenter ses joues pâlies au baiser paternel.

— Va embrasser maman maintenant, dit Jules.

Denis se traîna plutôt qu'il ne marcha vers madame Tamiset. Deux plis douloureux descendaient de chaque côté de sa bouche contractée; un autre creusait son front à la naissance du nez.

Il leva ses yeux tristes vers la femme et attendit obéissant passivement à son père.

Marius qui avait toujours quelques peccadilles à se faire pardonner et qui pour cela flattait la femme de son père, poussa Denis en avant. Celui-ci résista et se retourna vers son frère avec un geste de mauvaise humeur.

— Laisse-le, Marius, fit madame Tamiset. Va te coucher, va, dit-elle à Denis. Ça te coûte trop de m'embrasser, n'est-ce pas?

Deux larmes brillèrent dans les yeux de l'enfant.

— Comme ce petit a un caractère désagréable! dit-elle en s'adressant à Caussade.

— Denis a passé une nuit très agitée, dit le lendemain la bonne à madame Tamiset. Il a eu la fièvre, le délire. Il voyait des choses extraordinaires dans ses cauchemars, il criait...

— Que disait-il?

— Il appelait maman! maman!

En l'entendant je me suis levée, je me suis approchée de lui, mais il me repoussait et tendait les bras en avant vers quelqu'un qu'il croyait apercevoir.

— J'ai été réveillé plusieurs fois par les cris de Denis, ajouta Marius. Je n'ai pu dormir tranquille. J'ai encore sommeil.

Pour appuyer son dire de petit paresseux qui serait bien heureux de regagner son lit il bâilla à se

désarticuler la mâchoire et étendit les bras en poussant un long soupir.

— Je n'ai entendu aucun bruit de ma chambre, dit madame Tamiset. Vous avez rêvé, Maria.

— Madame dormait donc d'un bien profond sommeil. J'ai eu des enfants, moi, et quand j'entends un enfant se plaindre, je me réveille tout de suite et ne pense plus à me rendormir.

L'inquiétude me tient éveillée.

Madame ne sait peut-être pas ce que c'est que d'avoir des enfants. Moi j'en ai perdu trois. Aussi quand je sais un de ces petits malades à côté de moi, je me sens là sur la poitrine comme un poids qui m'étouffe. C'est plus fort que moi, il faut que je me lève et que je le soigne.

— Pourtant Denis a ce matin de bonnes couleurs, dit Caussade.

— C'est l'effet de la fièvre, répondit Maria. Voyez comme ses yeux sont cernés. Tâtez-lui le pouls.

Jules prit le poignet de son fils entre ses doigts et voyant sur le visage de madame Tamiset apparaître des traces de mécontentement, pressé d'en finir, il déclara :

— Les battements me semblent réguliers. Il ne faut pas trop dorloter les enfants. Maria, donnez-lui son panier et ses provisions pour le déjeuner. Il ira à l'école avec Marius.

La bonne exécuta ces ordres en ronchonnant, passa le panier au bras de Denis, mit sa main dans celle de Marius en recommandant à ce dernier de bien veiller sur son frère et leur ouvrit la porte de la rue.

Pensant à ses enfants morts tout jeunes elle se pencha vers Denis et l'embrassa.

— Prenez bien garde en traversant la chaussée ! dit-elle.

— Pauvre petit abandonné sans maman! murmura Maria en regardant s'en aller lentement l'enfant tout secoué par une grosse toux.

Au bout d'une vingtaine de mètres Denis ralentit son pas déjà traînant.

— Pas si vite! dit-il à son frère.

Marius le regarda, un peu étonné, en enfant bien portant, qui comprend difficilement qu'un autre soit malade, puis pensant à l'heure s'avançant, réfléchissant que Denis une fois déchargé de leurs provisions marcherait plus vite, peut-être aussi touché d'un peu de compassion, il dit :

— Donne-moi le panier.

Denis le lui passa aussitôt; puis au bout de quelques autres pas :

— J'ai froid! dit-il.

— C'est pas étonnant. Marche plus vite. Moi aussi j'aurais froid à n'avancer pas plus vite que cela.

Ils arrivèrent sur le boulevard.

— Je ne puis plus, dit Denis, et il alla s'asseoir sur un banc encore mouillé par la neige fondante tombée la veille.

— Tu vas rester là? fit Marius contrarié.

Le malade ne répondait pas. Il regardait son frère avec des yeux atones, la tête appuyée au dossier du banc, les bras tombant le long du corps, la poitrine courbée, la bouche grosse de toux.

Il aperçut la grille circulaire recouvrant le trou

creusé au pied d'un arbre à droite et se recula instinctivement en se glissant sur le banc, sans se lever. Il regarda alors la grille de l'arbre de gauche et revint au milieu du banc. Il portait alternativement ses yeux sur l'une et l'autre de ces grilles, n'osant bouger, pris d'une de ces terreurs maladives particulières aux enfants souffrants. Il restait là affaissé, secoué parfois d'un frisson de fièvre...

Marius très embarrassé, debout devant son frère, le voyait pâlir de plus en plus et ne savait que faire.

— Qu'y a-t-il donc? demanda soudain la voix de madame Richaume.

— Denis est malade. Il va se trouver mal.

— Pauvre petit, dit-elle en promenant sa main sur le front de l'enfant. Tu dois avoir bien mal à la tête, n'est-ce pas ?

Denis leva ses paupières alourdies et inclina la tête pour répondre oui, mais ne prononça aucune parole.

— Son pouls est agité, ses mains sont brûlantes. C'est madame Tamiset qui vous a envoyés à l'école? demanda-t-elle à Marius.

— C'est papa, pour plaire à elle.

— Cette femme ne sera heureuse qu'en voyant les enfants de Blanche Caussade au lit ou dans la misère, dit madame Richaume à la voisine qui l'accompagnait. Elle fait bien tout son possible pour y arriver. On ne peut laisser cet enfant ici. Voulez-vous vous charger, madame Bauche, de le reconduire chez son père ?

Je vous accompagnerai jusqu'à l'angle de la rue, mais je ne veux pas, à cause de Louise, entrer dans

ce ménage-là. Je ne pourrais m'empêcher de leur dire leur fait et cela ne vaudrait rien. Richaume m'a recommandé la prudence. C'est un homme de bon conseil et je ne me suis jamais repenti d'avoir suivi ses avis.

Tout en parlant elle frottait dans ses mains les mains de Denis, essayant d'y ramener un peu de chaleur, serrait sa blouse sur sa poitrine, palpait l'étoffe de ses vêtements.

— Ce petit est à peine couvert. On dirait cela fait exprès. Son pantalon est encore humide de la pluie d'hier.

Allons descends de ton banc, viens, donne-moi la main.

Denis ne se pressait pas d'obéir, il semblait regarder avec terreur l'espace séparant ses pieds de la terre, ne pouvant se résoudre à se lever. Madame Richaume dut le prendre dans ses bras et le poser à terre.

— Marius va-t'en à l'école, je me charge de ton frère, dit-elle.

Celui-ci éprouva un nouvel accès de frayeur en passant auprès d'une bouche d'égout ouverte. Il ne voulut jamais marcher à côté sur le même trottoir. Il fallut traverser de l'autre côté de la rue, le plus loin possible du trou.

Il se serrait contre madame Richaume, ayant peur des voitures, regardant, comme pris de vertige, leurs roues tourner. Il lui semblait, tant sa tête était vide, que ces camions, ces fiacres, ces fardiers étaient loin, bien loin de lui, comme des images peintes et découpées qu'on eût fait passer devant ses yeux et en même temps il craignait d'être écrasé par eux.

Parfois il pressait le pas, d'autres fois le ralentissait sans motif apparent, ou bien s'arrêtait tout à fait flageolant sur ses jambes molles. Les deux femmes le soutenaient alors par les bras.

A trente pas de l'Agence, madame Richaume s'arrêta.

— Ne dites pas que vous étiez avec moi quand vous avez rencontré le petit, recommanda-t-elle à madame Bauche. Ce serait peut-être une raison pour ne pas le soigner.

Prévenez la bonne d'envoyer chercher le médecin sans avertir la Tamiset. Cette mauvaise femme s'y opposerait peut-être.

Madame Richaume guetta au coin de la rue le retour de madame Bauche.

— On est allé prévenir M. Cédo, dit cette dernière.

— C'est notre médecin. Par lui j'aurai des nouvelles, remarqua madame Richaume.

Le docteur ne put venir que dans l'après-midi. Il constata le froid aux pieds, la fièvre, l'accélération du pouls, un violent mal de tête.

Il ausculta à plusieurs reprises le malade.

— Râle muqueux dans tout le poumon ! murmura-t-il.

— Cet enfant a-t-il eu déjà quelque maladie? demanda-t-il à Caussade.

— Il n'a jamais joui d'une santé bien robuste. Il eût fallu pouvoir l'élever à la campagne avec des soins tout spéciaux.

— Je n'ai jamais vu d'enfant plus amaigri.

Jules ne sut pas si Cédo prononçait ces paroles comme un reproche ou comme une simple constatation. Il lui resta un doute à ce sujet et il se rappela

les recommandations qu'il avait faites plusieurs fois à Victorine, relativement aux vêtements et au régime des enfants.

Denis obéissait passivement aux ordres du médecin, tirant la langue, tendant son poignet, respirant avec force pendant l'auscultation.

Il s'était assis sur son séant, lorsque, brusquement, fatigué par cette pose et les questions, il se renversa en arrière et se mit à divaguer, ouvrant les yeux très grands, tendant les bras en avant :

— Maman, maman ! appelait-il, je veux voir maman. Où donc est-elle ? et il regardait de tous côtés, les yeux dans le vague.

Où l'a-t-on mise ? Où donc l'a-t-elle cachée ?

— Approchez-vous, dit le médecin à madame Tamiset présente à la consultation.

— Oh ! ce n'est pas moi qu'il demande, fit-elle avec une sorte de malaise, ce n'est pas moi, c'est sa mère.

Et elle quitta la pièce et entra dans l'Agence.

— Ah ! fit Cédo.

Il regarda s'en aller madame Tamiset, fixa Caussade, puis Denis.

Jules remarqua ce triple coup d'œil et en fut inquiet, gêné.

— Que veut-il dire, ce médecin ? pensa-t-il.

— Il y a longtemps en effet, reprit le docteur, que cet enfant souffre. On ne s'en sera pas aperçu..... assez à temps. De grands soins continus eussent peut-être enrayé la maladie dont un chaud et froid accidentel accélère la marche maintenant.

— Serait-il trop tard ? interrogea Caussade devenu subitement pâle.

— Je vous répondrai demain après avoir constaté

l'effet des médicaments que j'ordonne. Pour le moment laissez l'enfant dormir.

Après son accès de délire, Denis s'assoupissait comme écrasé, aplati sur son lit, les bras étendus le long du corps, les jambes droites.

Le médecin parti, Caussade sortit pour aller porter l'ordonnance chez le pharmacien et Maria resta seule auprès du malade.

La nuit tombait et le peu de jour venant par la fenêtre de la cour suffisait tout juste à laisser apercevoir dans la pièce assombrie, parmi les formes de meubles en masses indécises, les draps, l'oreiller blanc du petit lit et la tête pâle de Denis.

Maria n'y voyant plus assez pour coudre, s'était accoudée au bord du lit et la tête sur sa main regardait ce visage de cire creusé de deux grands trous par les yeux caves, dont l'ombre en s'épaississant de plus en plus semblait ronger un à un tous les traits, les déchiqueter, les réduire en poudre, les effacer tout à fait.

La vieille bonne se rappela alors un autre visage d'enfant, puis un deuxième, puis un troisième au-dessus desquels elle avait ainsi passé de longues nuits, épiant un instant de mieux, le mouvement le plus léger, le plus frêle espoir de retour à la santé et cela inutilement. Ç'avait toujours été le soir, au crépuscule, que ses enfants étaient morts. Et elle craignait ce moment de la chute des ténèbres ! Tout le jour elle vivait dans l'appréhension de cet instant, s'en voulant d'être impuissante à le reculer, surprise comme par un coup de foudre, quand ce jour commençait à disparaître.

Elle revoyait cela maintenant, elle ressassait ses

douleurs passées, penchée au-dessus de ce petit malade de la vie duquel le médecin n'avait pas répondu. Et deux larmes sortirent de ses yeux, glissèrent le long de ses joues, d'autres les suivirent et tombèrent comme des gouttes de pluie tiède sur le front de l'enfant.

Denis s'était réveillé et sans faire un mouvement, les yeux grands ouverts, il regardait, du fond de ses orbites creuses, cette femme absorbée dans sa douloureuse rêverie :

— Pourquoi c'est tu pleures, dis Maria? demanda-t-il tout à coup.

La bonne, surprise, tira son mouchoir et essuya ses larmes.

— Pour rien ! répondit-elle.

— Tu as du chagrin. Dis-le-moi. Tu en auras moins quand tu l'auras dit.

— Tu ne peux rien y faire, mon pauvre petit.

— Oh si, moi je sais, quand j'ai de la peine, ça me console de le raconter. Oh pas ici, on me gronderait. Je le raconte à Louise, à madame Richaume. Dis, Maria, pourquoi c'est tu pleures ?

La femme ne répondit pas.

Denis insista.

— Je ne le dirai à personne, dis-le à moi, et il posa sa main maigre sur celle de la bonne.

— Je pense à mes enfants, dit-elle?

— Où qu'y sont tes enfants, dis ?

— Au cimetière.

— Où ça?

— Chez moi, dans mon pays.

— Et pourquoi c'est qu'ils sont au cimetière?

— Parce qu'ils ont été bien malades.

— Et quoi c'est qui font au cimetière ?

— Ils dorment.

— Pas toujours ?

— Si toujours.

— Tu ne vas donc pas les voir?

— Si, quelquefois.

— Alors ils sont bien heureux puisqu'ils ont une maman qui va les voir.

— Mais je ne les vois pas. On ne peut pas les réveiller.

— Alors tu ne peux pas les embrasser. Ils sont comme moi, dis, tes enfants, ils ne voient jamais leur maman.

Et ma maman à moi, est-ce qu'elle est dans un cimetière ?

— Oh non ! elle est seulement bien loin.

— Est-ce qu'elle dort, elle aussi ?

— Oui, elle dort, mais pas de la même façon. On ne te mène pas la voir pour ne pas la réveiller, parce que ça lui ferait bien du mal.

— Moi, papa m'a donné une autre maman ; et toi, t'a-t-on donné d'autres enfants ?

— Non.

Nous sommes tout de même la même chose, va Maria, parce que cette maman-là ne m'aime pas Elle n'aime pas Louise non plus. Ma vraie maman, elle, celle qui dort, elle nous aimait bien tous.

— Et tes enfants, dis, pourquoi c'est qui sont au cimetière : parce qu'ils ont été malades ?

— Oui, bien malades.

— Et moi je suis malade maintenant. Est-ce que j'irai aussi dormir?

— Oh non! on n'y va pas toutes les fois qu'on est malade.

— Je veux aller où maman, ma vraie maman, dort pour dormir avec elle. Je ne verrai plus alors ma seconde maman qui me gronde toujours, qui ne m'aime pas.

Maria se sauva ne pouvant retenir plus longtemps ses sanglots, pleurant à chaudes larmes.

— Va distraire un peu ton frère, dit-elle à Marius qu'elle rencontra dans le corridor rentrant de l'école.

La concierge appela la bonne.

— Est-il arrivé subitement un malheur? demanda-t-elle, vous pleurez.

— Ce sont les questions du petit Denis qui m'ont mise dans cet état.

— Il y a dans la rue une dame qui vous demande, ajouta la concierge.

Maria sortit. Madame Richaume l'aborda.

— Qu'a dit le médecin?

— Il ne répond de rien, il paraît inquiet. Il a donné à entendre que l'enfant était tombé malade par manque de soins.

— C'est *elle* qui l'a tué, dit madame Richaume.

— On ne me laissait pas le soigner comme il faut. Cet enfant a dû prendre le germe de son mal bien avant mon arrivée dans la maison.

Marius voulait jouer avec Denis mais celui-ci ne répondait à aucune de ses avances. Étendu sans mouvement, sans parole maintenant après sa conversation de tout à l'heure avec Maria dont le brusque départ et les larmes l'avaient surpris, inquiété, il restait pensif.

Il regardait la bonne allumer la lampe et faire les

apprêts du dîner. Il suivait du regard chacun de ses mouvements et lorsqu'elle s'en allait dans la cuisine il guettait son retour avec angoisse. Il comprenait instinctivement, sans bien se rendre compte pourquoi, que cette femme l'aimait véritablement et le soignerait avec dévouement. Il semblait, tant était grande son attention aux moindres gestes de Maria, n'avoir jamais vu ce qu'il voyait en ce moment. Ne se sentant pas la force de bouger, il prenait plaisir à considérer cette femme allant et venant et cela lui paraissait presque extraordinaire que quelqu'un marchât et s'agitât tandis qu'il restait étendu, immobile, ne sentant pas la moindre force dans ses membres lassés, comme rompus de coups.

— Eh bien Denis, comment nous trouvons-nous ce soir? demanda Caussade entrant par la porte communiquant avec l'Agence.

L'enfant allait répondre lorsqu'il aperçut les yeux de madame Tamiset fixés sur lui. Il se tut.

— Où as-tu mal? interrogea le père.

Le malade retira lentement son bras de dessous la couverture et porta sa main amaigrie à son front au-dessus de ses yeux, puis à sa poitrine.

— Là, et là, dit-il d'une petite voix faible.

Jules lui tâta le pouls et constata encore de la fièvre. Il recouvrit l'enfant.

— Tâche de dormir, fit-il. Et il se mit à table.

Denis les regardait manger comme étonné de cela. Au moindre bruissement des verres, au clic-clac des fourchettes sur le fond des assiettes, il éprouvait une contraction douloureuse de la peau au front et aux commissures des lèvres.

On ne parlait pas. Caussade était songeur. Madame Tamiset restait plongée dans ses pensées.

Au dessert, Marius coupa sa tartine de confitures en deux et en apporta la moitié à son frère. Celui-ci l'approcha de ses lèvres mais la rendit aussitôt, sans même y avoir goûté.

Le dîner fut rapide. Aussitôt le café pris, la patronne et Caussade rentrèrent dans l'Agence. Maria desservit la table et s'en alla à la cuisine. De temps à autre elle venait voir comment se trouvait Denis. Celui-ci voulut que la veilleuse fut placée à portée de ses yeux pour pouvoir la regarder à sa volonté. Peu à peu, lassé, il s'assoupit.

Madame Tamiset resta à travailler dans son bureau jusqu'à une heure très avancée. Pensait-elle ne pouvoir dormir, éprouvait-elle un malaise indéfinissable à traverser la chambre où l'enfant souffrait, voulait-elle attendre que Caussade, monté se coucher depuis plus d'une heure se fût endormi profondément?

Depuis le commencement de la maladie de Denis, Victorine, pressentait, redoutait une scène avec Jules. Elle avait évité dans la journée les occasions de se trouver en tête à tête avec lui. Elle avait étudié Caussade avec tant d'attention, si longuement, si savamment, elle avait tellement appliqué son expérience à scruter les jeux de sa physionomie, à deviner et à suivre dans ses gestes, dans les traits de son visage la marche de ses pensées, qu'elle voyait, comme elle aurait vu une action physique, se former à chaque instant dans son esprit, se renouveler, prendre un corps, cette question :

— Qu'as-tu fait de mon fils ?

Elle s'était absorbée dans son travail, causant longuement avec les clients, relisant des lettres jusqu'à des dix fois, vérifiant les comptes les plus longs et les plus embrouillés, pour pouvoir opposer à toute tentative de conversation de la part de Caussade le prétexte d'une besogne importante à terminer.

Le feu s'était éteint lentement, le froid de cette nuit d'hiver la gagnait peu à peu ; elle songeait, les yeux fixés sur des colonnes de chiffres qu'elle ne voyait plus. Onze heures sonnèrent. Des horloges répondirent avec des tons différents de ci, de là dans le quartier.

Elle se secoua, ferma ses livres, les rangea. Elle prit sa lampe et vint à la porte vitrée communiquant avec la chambre des enfants. Ce n'était ni un tempérament nerveux d'artiste, ni une âme sensible de femme impressionnable; pourtant elle hésita un moment avant d'ouvrir cette porte. Elle le fit tout doucement, tout doucement comme pour ne pas réveiller un remords. Machinalement elle vint au lit de l'enfant et regarda Denis bien éclairé par la lampe.

Il était étendu tout raide, le corps appuyé sur le côté droit, la tête rejetée en arrière, le cou un peu gonflé par cette tension, et la bouche à demi ouverte. La respiration courte, pénible, saccadée, sortait en sifflant.

C'était bien peu de chose certes maintenant que cet enfant empoigné par la maladie ; il restait bien peu de puissance vitale dans ce petit corps affaibli par le manque de soins, d'affection: et pourtant combien madame Tamiset n'eut-elle pas donné pour pouvoir dire que cette petite créature était sortie de

sa chair, pour pouvoir l'appeler *son fils*, le fils de Jules et d'elle.

Elle ne l'aimait pas cet enfant trop semblable à Blanche Caussade, ce petit cœur qu'elle trouvait toujours saignant de l'absence de la mère, ce reproche vivant de sa cohabitation avec son amant.

Et pourtant elle se sentait monter à la tête des bouffées d'émotions en le voyant souffrir et elle essayait malhabilement, cette femme privée des douleurs sacrées de l'enfantement, de percevoir des sentiments maternels. Oh non ! pas pour Denis, mais pour cet enfant inconnu qui peut-être lui serait né si elle avait mené une autre vie.

Les liens qui attachent l'enfant à ses parents sont donc bien solidement noués aux fibres les plus intimes de l'existence de ceux-ci, puisque Caussade, tout égoïste qu'il fût, non seulement ressentait une émotion vulgaire mais peut-être même mettait en balance, au plus profond de sa pensée, d'un côté le besoin qu'il avait de Victorine pour vivre, de l'autre son affection pour son fils. Celui-ci l'emporterait-il ?

L'enfant allait mourir ; l'enfant, oui, mais la mère, la folle, elle vivait. L'influence des Richaume qui s'étaient posés comme les ennemis déclarés de madame Tamiset, et les droits que Louise pouvait avoir gardés secrètement sur l'esprit de son père contrebalanceraient-ils les habitudes d'une longue cohabitation, les mille douceurs d'une vie à demi oisive, bien nourrie, tranquille ?

Tous allaient profiter de la mort de cet enfant pour essayer d'attirer Jules vers eux et de le détacher d'elle.

Et si la folle revenait ? On disait dans le quartier

qu'elle allait mieux, que sa pensée renaissait. C'étaient là des racontars de bonnes femmes, des on-dit de portières, ils ne reposaient évidemment sur aucune nouvelle sérieuse, car Caussade que cela intéressait le plus n'en avait pas dit un mot.

Madame Tamiset se rassurait; de ce côté elle n'avait rien à craindre mais elle avait tout à redouter des entreprises de Louise et des Richaume.

— J'aurais dû conquérir l'affection de Denis, pensait-elle, ne pas me laisser rebuter par ses petites résistances. J'estimais trop mon influence sur Caussade.

Bah ! se dit-elle férocement, *morte la bête, morte le venin*. Je serai bien assez habile pour amadouer cet enfant comme je le fais chaque jour pour un client. Je veux conquérir jusqu'à l'affection du malade et bien faire valoir auprès de Jules mes soins et mes tracas. Ma besogne durera peu de temps, quelques jours à peine, et Caussade gardera en même temps le souvenir de la mort de son fils et celui de mon dévouement. J'aurai tout fait pour sauver Denis quand il ne sera plus temps.

Et maintenant à nous deux, la folle !

En se retournant madame Tamiset aperçut Jules descendant l'escalier menant à l'étage supérieur. Le père n'avait pu s'endormir. Tourmenté de la maladie de son fils et de la longue veille de Victorine, il s'était relevé. Il s'assit auprès du lit et regarda le visage blafard du malade.

Celui-ci, secoué parfois d'un frisson de fièvre, soulevait les paupières et les refermait aussitôt. Il laissait échapper des mots incompréhensibles au milieu

desquels, pourtant, il prononça d'une façon plus distincte :

— Maman! maman! en même temps qu'il étendait les bras et rejetait les couvertures.

— Pauvre petit, il souffre, dit Victorine entrant tout de suite dans son rôle, et elle ramena les draps sur la poitrine de l'enfant.

Jules la regarda d'un air moitié étonné, moitié sévère. Elle craignit une explication pénible dérangeant son plan et monta chez elle.

Caussade écouta le bruit des pas de madame Tamiset allant et venant dans sa chambre, faisant ses préparatifs pour se coucher. Enfin il n'entendit plus rien. Il lui semblait qu'il devait attendre ce silence avant de donner cours à ses pensées.

Quelle serait l'issue de la maladie de Denis? L'enfant était bien abattu. Son corps apparaissait bien chétif, aplati sur les matelas. Le médecin n'avait pas répondu de sa vie, il ne l'avait pas condamné non plus. Ces frêles et pourtant résistantes organisations d'enfants sont si facilement courbées par la maladie et si vite redressées au moindre moment où le mal les laisse s'échapper. Qu'en adviendrait-il de cet enfant, le vivant portrait de Blanche? Jules n'avait jamais beaucoup affectionné sa femme, pourtant il lui gardait un souvenir attendri, comme pour la dédommager — et en cela il était instinctif — des ennuis, des tracas, des privations qu'il lui avait causés et qui avaient — il s'en rendait à moitié compte — causé sa folie.

Dans le calme de la nuit, dans la somnolence laissée par un sommeil agité et interrompu, en écoutant le balancier de la pendule battre son tic tac

monotone et berceur, Jules se laissait s'avouer lentement ses vérités.

Il semblait qu'un arrière-recoin de son cœur, où se fussent entassés des reproches de partout, était éclairé d'une lumière soudaine montrant sous leur vieille couche de poussière les turpitudes volontairement oubliées. C'était la mort, la mort planant sur ce berceau d'enfant, qui éclairait ainsi le fond du cœur de Caussade.

Il n'était bon à rien ; il se voyait inutile dans la vie, incapable d'élever ses enfants, de leur procurer une éducation supérieure, ou même la fortune qui parfois semble y suppléer, insuffisant même à vivre seul, ne pouvant par son travail suffire à ses dépenses.

Pour vivre, il avait besoin d'une femme. Ce n'était pas une femme honnête jusque-là, ni même une jeune fille innocemment ignorante qu'il avait séduite, non, c'était tout simplement une Cora qu'il avait retrouvée, une femme dont les autres hommes ne voudraient, ne voulaient peut-être plus !

— Ils se sont même moqués de moi.

Eh bien, qu'ils en fassent autant !

Qu'en moins de temps ils arrivent à l'aisance. Ils ne le pourront pas et diront alors qu'ils ne le veulent pas. Beau mérite, ma foi, que végéter comme eux toute sa vie et ne jamais jouir de l'existence.

Croient-ils, après tout, ma vie si belle avec cette femme vieille, jalouse, avare. Ma jeunesse, ma santé, les plaisirs que je lui apporte valent bien ses quatre sous. Encore faut-il faire le gentil pour les obtenir, tandis que je pourrais commander.

Elle se dévoue à moi, penseront quelques-uns.

Qu'elle essaie donc à son âge de faire autrement. Ses soins ne s'adresseraient pas à moi qu'ils iraient à un autre. Le propre de la femme est de se dévouer. Je ne suis pas à sa merci, loin de là, je la tiens en laisse.

Dois-je la rendre oui ou non responsable de la maladie de Denis? Si elle en est coupable, ne saura-t-elle pas s'arranger de façon à se débarrasser de Marius, pour mieux me posséder, pour ne pas me voir partager mon amour, en supposant qu'elle croie que je l'aime. Partager mon amour!... et si ma femme guérit, si Blanche revient à la raison?

Mais, bah! ne faisons pas de sentiments, examinons les faits. Quelle était ma situation avec ma femme? Quelle est ma position avec la Tamiset? Toute la question est là.

XIX

LE DÉVOUEMENT D'UNE MARATRE

Le matin, madame Tamiset s'informa auprès de la bonne de l'état de l'enfant, consulta son pouls, passa la main sur son front et en trouva la peau moite.

— Tu n'iras pas en classe aujourd'hui, dit-elle à Marius. Porte ce mot au maître d'école pour le prévenir de ton absence et rentre ici immédiatement. Denis a besoin de distractions. Tu essaieras de le faire jouer, de l'occuper.

Le docteur Cédo vint visiter l'enfant et ne se montra pas satisfait du résultat des médicaments ordonnés la veille. Il ne voulut donner aucune réponse aux questions de Jules, ne se prononça ni pour, ni contre la vie de l'enfant. Il redit ses paroles :

« On l'avait appelé bien tard. Le mal, profondément enraciné, faisait des progrès d'heure en heure.

On serait bien heureux si on pouvait enrayer sa marche. »

Tout était possible dans un corps nerveux comme celui de Denis. Souvent ces organisations, frêles en apparence, offrent plus de ressources que les constitutions sanguines. Un mieux pouvait se déclarer subitement. Pourtant il ne fallait pas se bercer d'un grand espoir.

On devait redoubler de soins, de vigilance, guetter le moindre effort de retour à la santé, en favoriser l'accomplissement, l'accroître, le fortifier si possible.

— Le médecin ordonne, mais la garde-malade guérit, conclut-il au moment de s'en aller en regardant madame Tamiset.

Celle-ci, après avoir fait deux ou trois tours dans l'Agence et donné ses instructions pour la journée, prit son crochet et s'installa auprès du lit du malade. Elle envoya Maria faire exécuter l'ordonnance et veilla à ce que les potions fussent prises avec la plus grande régularité.

Denis regarda avec étonnement madame Tamiset travaillant auprès de son lit. Il sembla ne pas comprendre et ferma les yeux cherchant la raison pour laquelle cette femme s'était faite sa garde-malade. Il ne la trouva pas sans doute car au bout d'un certain temps il rouvrit les yeux et, sans rien dire, fixa son regard morne sur elle, attendant qu'un incident lui expliqua cette énigme.

Marius revenu de sa course à l'école rapportait à Denis une image d'Epinal. Il la plaça sur son lit et commença à la lui expliquer. Le malade, couché sur le côté, la poitrine haletante, y jetait des regards distraits. Il étendit la main pour saisir le papier, mais

de ses doigts devenus malhabiles, tremblants de fièvre, il le déchira en le prenant. Alors le tenant il resta immobile, attendant, les yeux fixés sur la porte de la cuisine.

Victorine suivit ce regard.

— Que désires-tu ? demanda-t-elle doucement à Denis.

Il ne répondit pas et continua de regarder dans la même direction jusqu'à ce que la bonne parut.

— Maria ! appela l'enfant et il lui indiqua des yeux l'image coloriée et son oreiller.

Maria, avec l'instinct des mères qui ont soigné leurs enfants malades, comprit, apporta un second oreiller et doucement, bien doucement, soulevant la tête et les épaules de l'enfant, elle les redressa et les appuya.

Elle avança l'édredon et étendit l'image dessus de façon que Denis pût la voir facilement.

Quelques lents que fussent ces mouvements, l'enfant laissa échapper des plaintes sourdes en changeant de position et remercia la bonne d'un de ces regards navrés et reconnaissants particuliers aux tout petits quand ils souffrent d'un grand abattement.

A l'heure de la potion, madame Tamiset essaya de faire prendre à Denis la mixtion ordonnée. Mais il ne put jamais se résoudre à l'avaler. Il approchait sa bouche de la cuiller puis se rejetait en arrière. Victorine lui promit des sous s'il était bien sage, s'il buvait ; elle énuméra les jouets qu'il préférait, lui promit de les envoyer acheter immédiatement. Rien n'y fit. Une répulsion trop grande pour cette femme écartait Denis chaque fois qu'elle lui présentait la

potion. Il fallut que Maria ou Caussade le fissent boire.

Au moment du déjeuner, pris d'une envie de nourriture, il demanda la moitié de la tartine de confiture que Marius lui avait offerte la veille :

— Je l'ai mangée, dit Marius, puisque tu n'en voulais pas.

Denis avait les yeux tout gros, allait pleurer.

— Pas du tout, reprit Caussade faisant signe à Marius de se taire, elle n'est pas mangée. On l'a serrée. Elle est dans le buffet de la cuisine. Maria, allez donc la chercher.

L'enfant suivit la bonne des yeux. Il avait surpris le geste de son père à Marius. Il entendit la domestique couper du pain.

— C'est pas vrai, elle est mangée, dit-il. Et comme Maria revenait apportant une demi-tartine couverte de confiture :

— Elle était plus épaisse, celle d'hier. C'est une autre.

— Mais non, mon enfant, fit Jules, c'est la même.

— Y avait plus de confiture.

— On va t'en remettre.

— C'est pas la même !

Il repoussa le pain et laissa de grosses larmes rouler sur ses joues.

Il s'assoupit un peu, puis à demi éveillé, la paupière supérieure à moitié relevée, la prunelle sans reflet paraissant très basse sur la paupière inférieure, il appela :

— Maria ! je voudrais des petits bonbons... ronds... des bleus qui piquent la langue... et des roses comme ceux... que maman me donnait.

— Des petits bonbons ronds ?

— Oui, qui piquent. Tu sais pas, c'est vrai... tu connais pas maman... maman...

— Ce doivent être des pastilles de menthe, fit Caussade.

Madame Tamiset envoya Marius en chercher au premier étage, Jules les présenta au malade.

Denis sentant les bonbons dans ses doigts, ouvrit les yeux tout à fait et approcha les pastilles tout près de sa prunelle, un peu de côté comme un myope.

— Y sont blancs... ceux de maman... étaient bleus... roses.

Je veux des bleus, des roses... Tu sais donc plus... toi non plus, papa... les bonbons de maman... maman. . bleus, bleus...

Fatigué il laissa aller sa tête sur l'oreiller.

Caussade s'en alla précipitamment dans l'Agence.

Après avoir sommeillé deux heures, Denis un peu reposé, demanda ses jouets. Madame Tamiset lui proposa d'aller chercher quelques petits camarades avec lesquels il jouait d'habitude. Il accepta. Victorine tout heureuse de ce premier résultat de ses attentions, dépêcha aussitôt Marius.

Celui-ci et les deux enfants amenés ayant reçu la recommandation d'essayer de distraire Denis, mais de ne pas faire de bruit, de jouer tranquillement, se tenaient immobiles, l'air ennuyé, embarrassés de leurs mains, n'osant parler, ne sachant que devenir.

Le malade paraissait étonné de leur visite. La maladie creusait entre Denis et ses petits camarades bien portants une démarcation, une séparation, comme un trou plein de choses étranges, horribles.

— Amusez-vous donc, fit madame Tamiset. Ne restez pas ainsi immobiles.

Ils ne savaient à quoi s'occuper. On ne pouvait courir, crier. Alors comment s'amuser ?

Marius eut une idée. Il apporta auprès du lit une table et des soldats de plomb. On les rangea en bataille. On éleva des fortifications avec les petits morceaux de chêne d'une boîte de constructions. Puis à coups de billes on fit se battre les deux armées.

Des brèches furent ouvertes dans les remparts qui tombèrent. Des boulets enlevaient des files entières de Kroumirs et de Français. Naturellement la victoire devait rester à ces derniers. Les petits garçons étaient trop bons patriotes pour vouloir une autre issue au combat. Et c'étaient chez les enfants des cris de joie et des exclamations, quand les cubes de bois représentant les fortes assises de solides remparts, tombaient frappés par une bille bien dirigée, quand les soldats culbutaient les uns par-dessus les autres.

C'étaient des discussions et des calculs sur la direction à donner à un boulet, sur les dégâts qu'il pourrait causer, des regrets sur les pertes subies, des prévisions sur le succès s'accentuant à chaque minute des troupes françaises. Les enfants se croyaient bien réellement à la bataille et, tant est puissante la vue de leur imagination, considéraient leurs soldats en plomb comme des hommes en chair et en os et leurs petits morceaux de bois comme de véritables fortifications.

De temps à autre madame Tamiset lançait un *chut!* pour ramener les voix à un diapason moins élevé.

Il y eut même une dispute. Le petit garçon qui commandait les Kroumirs ne convenait pas d'avoir perdu la bataille et voulait tirer encore des coups de canon quand tous ses soldats étaient morts.

— Il y en a de cachés dans les casemates sous les remparts, prétendait-il. Ce sont ceux-là qui tirent des coups de canon..

— Puisque tes remparts sont démolis, il ne peut pas y avoir d'hommes dessous, ou bien alors ils sont écrasés et ne peuvent plus tirer, répliquait Marius qui s'était attribué le beau rôle en se nommant grand connétable des Français.

Il apprenait en ce moment-là, en classe, l'histoire de Duguesclin.

L'autre enfant ne voulait pas céder. Il prétendait avoir creusé des casemates sous terre.

Ils élevaient la voix, allaient presque se battre pour tout de bon..

Denis s'intéressa d'abord au jeu, mais, peu à peu, fatigué par les cris, le va-et-vient continuel des enfants, il essaya de n'y pas faire attention et finit par leur dire en les entendant se disputer :

— En allez-vous en, en allez-vous en !

Victorine mit fin à la partie, donna à goûter aux bambins et les renvoya chez eux.

Denis avait été un peu animé par la présence des autres enfants ; maintenant il restait immobile sur le côté, la figure décolorée, les traits découragés. Par moment il avait la peau aride, les mains et le front brûlants de fièvre ; en d'autres il éprouvait des sueurs brusques qui lui perlaient à la racine des cheveux, aux tempes, qui parfois même devenaient toutes froides et le laissaient dans un grand affaissement,

dans un abandon complet de lui-même. En certains instants le sang, lui revenant aux pommettes, lui donnait pour quelques minutes presque les couleurs de la santé. Puis en refluant vers le cœur il laissait les traits de son visage comme gonflés, empâtés, mous et pâles.

Il souffrait de la soif et ne trouvait rien à sa convenance. Après avoir demandé de l'eau sucrée, du vin, du citron et les avoir refusés après quelques gouttes avalées , il désira du raisin et le dit à Caussade.

Victorine envoya chez tous les grands marchands de comestibles Maria qui finit par en trouver au Palais-Royal, à prix d'or. Denis en suça quelques grains sans en avaler la peau.

Le plus léger mouvement, le moindre changement de position fatiguait le malade. Sa situation devenait de plus en plus grave. Le médecin qui revint vers quatre heures constata un grand affaiblissement, trouva les membres déjà un peu rigides : un thermomètre placé sous l'aisselle accusa une diminution de la température du corps. Il ordonna de cesser de lui faire prendre plusieurs potions.

— Donnez au malade tout ce qu'il demandera, dit-il ; parfois un caprice de la nature peut amener un léger mieux. Dans ce cas, faites-moi prévenir immédiatement.

J'essayerai d'en profiter.

— Vous désespérez donc ? interrogea Caussade.

— Ayez du courage, mon cher monsieur ! répondit le docteur.

Tant qu'il y a de la vie — quelque grave que paraisse la situation — il ne faut pas désespérer.

— Je pensais bien que mes soins ne dureraient que peu de temps ! se dit madame Tamiset.

Comme Denis se plaignait du bruit des conversations tenues dans l'agence, Victorine tendit une couverture épaisse contre la porte faisant communiquer les deux pièces et fit suspendre des rideaux autour du lit du malade.

On sonna à la porte donnant sur le couloir.

— Une dame désire parler à M. Caussade, dit la concierge.

Il est occupé. J'y vais, répondit madame Tamiset en sortant.

Elle trouva dehors madame Richaume. Celle-ci savait par le docteur Cédo la situation désespérée du petit Denis. Elle était exaspérée.

— Ce n'est pas vous que je demande, fit-elle sèchement, c'est M. Caussade.

— Que lui voulez-vous ?

Madame Richaume toisa Victorine des pieds à la tête et la regardant dans le blanc des yeux:

— Lui dire que sa femme sort de l'hospice demain.

Le coup fut si violent que madame Tamiset changea de couleur et resta un moment suffoquée.

— La folle !... dit-elle.

— Oui, la folle, Blanche Caussade, *Madame Caussade* est guérie.

— Vous vous moquez de moi !

— Vous le verrez demain.

En attendant, allez chercher son mari.

Victorine rentra passivement dans la chambre, ouvrit la porte de l'agence, appela : — Jules ! — et lui désigna madame Richaume dans le couloir.

— J'ai à vous parler, fit celle-ci en indiquant Victorine du regard.

— Surveille un peu l'enfant, dit Jules. Et il ferma la porte sur lui.

— *Surveille l'enfant*, se répéta madame Tamiset, *son enfant*.

— J'ai été voir aujourd'hui votre femme. Depuis plusieurs mois il y avait une amélioration sensible dans son état. Durant ces cinq dernières semaines elle a fait preuve d'une intelligence très lucide. La raison lui est complètement revenue. Le médecin l'a jugée guérie et la fait sortir de Sainte-Anne demain.

— Demain, mais... Denis... balbutia Caussade effaré.

— J'y ai pensé.

Vous n'avez été très gentil ni envers nous, ni envers votre fille Louise, mais passons l'éponge là-dessus; c'est effacé.

Reste l'enfant et...

— Oui, fit Caussade.

— Exposer Blanche à ces deux émotions : trouver son fils mourant, rencontrer ici une étrangère, ce serait risquer de la replonger dans sa folie, peut-être de la tuer de douleur.

— Mais... interrompit Jules.

— Je ne juge pas votre conduite : ce qui est fait, est fait. Pensons au plus pressé.

Blanche ne peut pas rentrer directement ici, elle viendra habiter chez nous jusqu'à ce que vous ayez modifié votre situation.

J'ai dit au médecin de l'hospice qu'il vous était impossible de venir chercher votre femme vous-même. Il m'a remis cette autorisation que vous allez

signer et avec laquelle Louise et moi nous pourrons emmener Blanche.

Caussade entra dans la loge de la concierge et signa, un peu honteux de devoir ce service à des gens qu'il avait accablés de reproches, mais content de se débarrasser d'une corvée qu'il n'aurait su comment remplir.

— Bien, dit madame Richaume en serrant soigneusement le papier dans son porte-monnaie. Maintenant, autre chose !

— Quoi encore ? demanda-t-il inquiet.

— J'ai causé avec le docteur Cédo. Denis n'a plus que peu de temps à vivre.

La façon dont il sera soigné cette nuit peut, peut-être, amener une prolongation de quelques heures de son existence. Ce serait adoucir considérablement ses derniers instants que de lui donner la consolation d'embrasser sa mère, au cas où celle-ci pourrait supporter cette entrevue.

Louise, à qui j'ai dit tout cela, désire passer la nuit auprès de son frère. Elle ne veut pas laisser à... d'autres, et en cela vous ne pouvez la désapprouver, la responsabilité de n'avoir peut-être pas su profiter d'un moment de mieux.

Seulement, vous comprenez qu'elle ne peut pas se rencontrer avec votre patronne. Vous direz donc à cette dame de monter chez elle avant l'arrivée de Louise. Elle viendra à neuf heures. Quant à moi je lui tiendrai compagnie à partir de minuit.

Caussade ne put refuser.

— C'est donc bien convenu, conclut madame Richaume.

Victorine, qu'une angoisse tenaillait et qui crai-

gnait de ne rien savoir de Jules, était sortie de l'Agence par la porte de la rue, et attendait madame Richaume, espérant apprendre quelques détails sur la conversation qui venait d'avoir lieu dans le corridor.

Madame Richaume l'aperçut, et en passant à côté d'elle, elle dit à mi-voix, sans la regarder, comme se parlant à elle-même :

— Rira bien qui rira le dernier !

— Que dites-vous ? fit l'ancienne Cora en la prenant par le bras.

— Je dis, la fille, répondit madame Richaume en se dégageant, que vous pouvez faire vos paquets.

Et ne se contenant plus :

— Je dis que cet enfant que vous avez tué vous chasse de la maison. S'il est malade, c'est parce que vous l'avez mal soigné. Vous avez bien cherché sa mort, n'est-ce pas, eh bien ! vous allez en être récompensée tout de suite.

— Ah ! si j'avais un enfant ! s'exclama madame Tamiset, laissant malgré elle s'échapper ce cri de douleur et de rage.

— Un enfant ! Ah ! ah ! ah ! rit madame Richaume, se campant devant elle, les femmes comme vous n'en ont pas, des enfants, et c'est vraiment bien fait.

Et elle passa, la laissant toute tremblante de colère.

XX

UN ENFANT QUI MEURT

Le soir, Caussade dit à Victorine de se retirer dans sa chambre de bonne heure. Elle devait être fatiguée après s'être couchée si tard la veille.

Resté seul, il s'installa auprès du lit de son fils.

Donc Blanche allait revenir. Sa longue maladie mentale avait dû reposer son corps. Jules se rappelait les jours d'autrefois, les premiers temps de leur mariage. Ils avaient passé ensemble de bons moments. Alors il n'avait pas encore essayé de toutes sortes de métiers, il n'avait pas encore subi les déboires qu'il avait rencontrés plus tard presque à chacune de ses démarches, jusqu'au jour où il était entré comme employé à la Caisse des Travailleurs.

Il établissait une comparaison entre Blanche, qu'il se représentait fraîche, rose, avec ses grands yeux d'un bleu pâle, sa chair un peu abondante, et Victo-

rine, fanée, jaunie, trop grasse, avec ses petits yeux noirs et son nez en bec d'aigle.

La première était plus jolie, plus appétissante, la seconde possédait de l'argent, et Caussade savait le dépenser. Il remplaçait madame Tamiset, bien défraîchie, par de jeunes femmes à la vertu facile. Quelle douce existence que cette demi-oisiveté où il pouvait prendre ses aises! Allait-il falloir la quitter? Quel ennui que ce retour de sa femme! Si le divorce eût existé alors, Jules en aurait réclamé les bénéfices. On en parlait depuis longtemps. On discourait *pour*, on écrivait *contre*. Nos législateurs ne se décidaient pas à trancher la question.

— Si au moins, pensait Claude, j'avais pu m'amasser ici quelques économies, mais Victorine se montre si avare, elle met à ma disposition si peu d'argent, que je puis tout juste suffire à ma dépense. Elle surveille la tenue des livres et sait toujours s'arranger pour me prouver clair comme le jour que j'ai dépensé plus que ma part d'intérêts. Quant à elle, elle doit s'être amassé un joli petit magot. Si j'avais cette somme à ma disposition ! La vieille est méfiante. Du reste, le moment serait mal choisi pour demander des comptes.

Jules fit assez bon accueil à sa fille et s'efforça de ne pas laisser paraître son embarras à la recevoir, après les scènes pénibles qui avaient eu lieu entre elle et lui.

Denis s'était soulevé pour embrasser sa sœur. Celle-ci, pour soutenir le malade, passa le bras sous sa tête. Il restait appuyé contre la poitrine de la jeune fille, heureux de cette caresse, de ce contact

féminin, dont il était privé depuis si longtemps. Il se sentait bien, protégé dans ce nid, et cette douceur, l'affection de ce bras courbé sous sa tête, le soulageaient de son mal à la poitrine, rendaient plus facile sa respiration, l'empêchait presque de souffrir. Être aimé, pour ce petit malade auquel sa mère n'avait pas souri assez longtemps, c'était presque être guéri momentanément.

Louise, fatiguée par son travail de la journée, par les allées et venues dans le magasin, par les longues stations debout devant les clientes à déplier et à présenter des étoffes, à parler d'une voix à l'amabilité voulue, se laissait surprendre par le silence de cette chambre où bruissait seulement d'un susurrement continu la bouillotte pleine d'eau placée sur le poêle. La demi-obscurité où la lampe baissée laissait la pièce, la tiédeur de l'air imparfaitement renouvelé, les odeurs vagues des potions, des tisanes dont les vapeurs ne s'étaient pas échappées, l'étourdissaient lentement, allourdissaient sa tête et, malgré son inquiétude, la faisaient peu à peu s'assoupir, puis s'endormir tout à fait.

Denis écoutait avec une sorte d'envie, lui dont la poitrine oppressée se soulevait avec tant de peine, le souffle léger et régulier de la respiration de sa sœur.

Il regardait au-dessus de lui ce visage penché ; il le regardait plus attentivement qu'il ne l'avait jamais fait, trouvant une douceur à le considérer après avoir vu si longtemps la figure de Tamiset. Il remarqua que la lumière de la lampe donnait sur les yeux de Louise. Avec son tact affiné par la souffrance, avec une bonté que la maladie avait fait naître dans ce cœur solitaire de petit homme, il

craignit que le sommeil de sa sœur ne fut troublé par cette clarté, lui qui eût tant voulu pouvoir dormir un de ses bons sommes d'autrefois.

Il se demanda comment il pourrait bien cacher ce rayon de lumière. Sans bouger la tête il regarda autour de lui. Il aperçut à sa gauche, au bord de son lit, l'image d'Épinal que Marius lui avait donnée la veille. Alors lentement, bien lentement pour ne pas éveiller sa sœur, il sortit la main de dessous ses draps et l'allongea vers l'image. Mais qu'elle était loin pour son petit bras ! son pauvre petit bras aux articulations raidies, à la menotte pâle, molle, maladroite. Il ne put atteindre jusqu'à la feuille de papier. Un moment il se demanda quel moyen employer pour l'amener à sa portée.

Alors il pinça sa couverture et ce fut tout un effort, tout un travail, pour la serrer dans ses doigts qu'il éprouvait de la peine à courber, à rapprocher les uns des autres. Puis il tira l'étoffe vers lui, toujours bien doucement pour ne pas troubler le sommeil de Louise. Enfin il put saisir l'image. Il éleva alors son bras, le faisant glisser le long du bras de Louise, et il parvint à tenir le papier devant les yeux de la jeune fille.

Arrivé à ce résultat, il poussa un gros soupir et maintint levé son bras tremblant de fièvre et de faiblesse.

Et c'était vraiment charmant que la pensée exquise de ce mourant s'ingéniant à employer ses dernières forces à procurer un sommeil plus tranquille à sa sœur, que ce groupe dans la demi-obscurité, que ce chétif petit homme, au cœur d'une délicatesse d'ar-

tiste, protégeant le repos de la jeune fille bien portante qu'il aimait.

Son bras vint à trembler si fort que Louise se réveilla. Elle avait rêvé la vie qu'on mènerait après le retour de sa mère.

Durant le temps qu'elle avait passé chez les Richaume, la jeune fille avait eu la révélation de bien des délicatesses, d'un grand nombre de menus faits charmants, d'attentions affectueuses qui, bien que se manifestant parfois sous une forme un peu rugueuse et dans des circonstances insignifiantes consolidaient entre les trois personnes composant cette famille des liens durables.

Les Richaume s'aimaienten se sentant réciproquement bons. Ils avaient inconsciemment le sentiment de la supériorité que leur donnait leur union complète sur les ménages irréguliers ou tapageurs. Ils s'en montraient fiers.

Maintenant Louise, instruite par ces exemples, appliquerait son expérience à éviter tout froissement entre sa mère et Caussade. Elle désirait ce temps-là et certainement il reviendrait. Son père ne pourrait hésiter entre sa femme et la Tamiset. Car en effet, comment celle-ci presque vieille déjà, pourrait-elle lutter contre sa rivale?

Madame Tamiset était riche. En la quittant Caussade devrait résilier son association. Évidemment, mais quoi de plus simple. Il ne pourrait méconnaître son devoir se présentant si catégoriquement. Maintenant qu'il connaissait le métier de prêteur d'argent, qu'il s'était créé de nombreuses relations aussi bien avec des emprunteurs qu'avec des bailleurs de fonds, il trouverait facilement à utiliser ses

capacités, son habileté. Même les habitudes de vie aisée qu'il avait contractées le pousseraient au travail. Il ne pourrait se faire à l'idée de diminuer quelque chose à son genre d'existence et pour le soutenir gagnerait de l'argent.

Et quelle bonne vie mènerait Louise entre sa mère et son père changé, transformé. Au bout de quelque temps, quand tout serait bien rétabli dans son ordre naturel, elle se marierait et alors ce serait trois ménages bien unis, se visitant, s'aidant, s'aimant : les Caussade, les parents Richaume et les Richaume jeunes. Puis elle aurait des enfants qu'elle aimerait et parce qu'ils seraient d'elle et parce qu'ils viendraient d'Edmond. Des enfants ! et Denis ? Elle l'oubliait dans ses projets. Alors elle associa à cette fête de ses rêves, cet enfant qui avait commencé de lui donner les premières notions du métier de mère.

Bien qu'elle s'en défendît, une espérance qui ne voulait pas mourir, cette idée qui ne peut pas admettre la mort des êtres aimés, lui représentait Denis bien portant, joyeux, les joues rouges, les yeux animés, mêlé comme un benjamin aux joies de l'avenir.

L'arrivée de madame Caussade le rétablirait. Ce n'était pas une pensée raisonnable et pourtant Louise l'admettait : sa mère devait par sa présence guérir l'enfant. Qui sait? Elle trouverait peut-être le moyen d'arracher Denis à la mort ; elle saurait le remède prompt, infaillible pour entraver brusquement la marche de la maladie ; elle dirait les paroles, elle aurait le regard capable de faire rentrer la force dans la poitrine du mourant.

Elle avait rêvé ainsi, tenant son frère appuyé sur son bras.

— Tu n'es pas bien placé comme cela, mon petit Denis. Tu vas avoir froid.

Recouche-toi, pose ta tête sur l'oreiller.

— C'est que... je ne suis pas bien... sur mon oreiller... Je suis mieux sur ton bras... près de ton cœur.. je n'ai pas froid. Laisse-moi, dis, grande sœur.

Calile-moi... Il y a si longtemps que j'ai pas été *calilé*...

Maman me *calilait*... quand j'étais tout petit.

— Rassure-toi. Maman reviendra bientôt, mais pour cela il faut bien être sage, bien prendre tes potions, dit Louise.

Denis parlait d'une voix entrecoupée par la difficulté de respirer. Il essayait de prononcer vite ses paroles comme s'il eût craint de ne pouvoir achever ce qu'il se sentait le besoin de dire. Il poursuivit:

— Le matin elle m'habillait... ensuite elle m'apprenait à lire... les grosses lettres... dans un livre, bé a, ba; bé é, bé ; bé i, bi ; bé o, bo; bé u bu...

Ses lèvres allaient, allaient machinalement.

Le délire commençait à le prendre.

Louise effrayée poussa un cri.

Cela fit revenir à lui Denis.

— Ensuite maman me causait... me racontait des histoires... de belles histoires... et puis elle m'emmenait avec elle... faire ses provisions au marché...

Un jour, une marchande m'avait donné un pot... un pot de violettes... elles sentaient bon... je les aimais bien... je les arrosais... Elles ont été belles, et puis... elles n'ont plus fleuri... La *Cola* les a jetées... elles étaient malades...

L'enfant parut faire un effort pour se souvenir et

sa conversation avec Maria lui revenant à la mémoire :

— Les violettes, elles étaient malades... Est-ce qu'elles sont au cimetière, dis, grande sœur?

— Au cimetière? demanda Louise étonnée.

— Oui... est-ce qu'il n'y a pas un cimetière où on met les fleurs qui ont été malades... comme on y met les petits enfants.

La jeune fille sentit son cœur se serrer et ne sut que répondre.

Denis avait tant souffert du manque d'affection, il avait été tellement forcé de comprimer ses pensées, de contenir ses chagrins, ses douleurs d'enfant qu'en ce moment, en la présence aimée de Louise, il les laissait s'échapper de ses lèvres, comme en rêve, inconsciemment.

La phtisie qui l'emportait lui laissait, par un phénomène particulier à cette maladie, une grande énergie et une intelligence d'autant plus lucide que l'enveloppe matérielle se détruisait davantage. Le besoin de respirer largement, les efforts qu'il lui fallait faire pour aspirer et rejeter de l'air, le portaient à parler. Il le faisait machinalement, presque sans interroger Louise, sans s'adresser spécialement à elle, il pensait tout haut ce qu'il avait pensé tant de fois en silence. Son cœur se vida alors des reproches qu'il y avait accumulés contre madame Tamiset.

— Autrefois maman jouait avec moi... le soir après dîner... elle me *calilait*... Papa aussi jouait avec moi... maintenant on m'envoie coucher... tout de suite.

La *Cola*, elle a voulu... aujourd'hui être gentille

pour moi... C'est parce que papa la regardait... mais c'est pas parce qu'elle m'aime, va... si elle m'aimait, elle serait toujours gentille pour moi, même quand papa n'est pas là... et quand je ne suis pas malade...

C'est pas ma vraie maman, celle-là, je le vois bien... papa aussi, c'est un autre papa... il n'est plus la même chose... il m'aime pas beaucoup... seulement un peu, quand je suis malade...

Denis se tut, laissa aller sa tête de côté et s'assoupit quelques instants.

Tout à coup il rouvrit les yeux tout grands et fixant Louise, il demanda :

— Maman, dis, elle a donc mal fait... de pleurer quand on m'a ôté de dessous le cheval... puisqu'on l'a emmenée.

Et aussitôt il se mit à crier, en écartant avec ses mains quelque chose qu'il croyait voir :

— Oh! les pieds! les pieds! Otez les pieds du cheval.

— Mais il n'y a pas de cheval, Denis, fit Louise en lui relevant un peu la tête pour lui montrer qu'il n'y avait rien.

L'enfant ne l'entendit pas et, après avoir avalé une cuillerée de potion, s'endormit.

Sa sœur lui posa la main sur le front, il était brûlant. Son pouls tantôt battait avec violence et tantôt se ralentissait, devenait presque inappréciable au toucher.

En ces moments, Louise croyait qu'il allait passer et, anxieuse, retenant sa respiration, elle penchait l'oreille au-dessus de la bouche du malade pour percevoir plus facilement le souffle ténu qui s'échappait de ses lèvres ; ou bien elle posait légèrement ses

doigts à la place du cœur, guettant les soubresauts de la poitrine.

Vers onze heures il se réveilla et tout aussitôt redressa la tête, tendit en avant sa bouche entr'ouverte et se mit à humer péniblement l'air avec un mouvement de déglutition.

— Quand je serai guéri... tu m'emmèneras chez mon bon ami Edmond... n'est-ce pas? demanda-t-il d'une voix qui s'affaiblissait.

— Oui, Denis, je t'emmènerai, reste tranquille, ne te tourmente pas.

— Parce que je ne veux plus rester ici.

Puis :

— Peut-on avoir deux mamans, dis?

— Non, on ne peut pas.

— La *Cola* est-elle ta maman à toi?

— Non,

— C'est vrai... Elle dit toujours... des vilaines choses sur toi.

Elle est... peut-être bien la maman de Marius? Elle lui cause à lui... elle lui donne des sous.

— Non. Elle n'est pas la maman de Marius non plus.

Denis réfléchit.

— Elle est peut-être la sœur de papa?

— Non plus.

— Alors pourquoi qu'elle est ici? Pourquoi que papa l'aime mieux que moi, puisqu'il la laisse me gronder. Elle lui dit toujours : *tes* enfants.

Moi, si j'avais des petits enfants, je les aimerais mieux que cela.

Pour que le malade ne gardât pas à ses derniers

moments un sentiment mauvais pour son père, Louise essaya de disculper Caussade dans l'esprit de ce petit juge qui jugeait, comme le font les enfants, dont le sens n'est pas encore dévoyé, avec une logique impitoyable.

— Papa n'aime pas madame Tamiset mieux que toi, tu te trompes. Seulement c'est sa patronne, celle qui lui donne de l'argent pour acheter à déjeuner et à dîner à Marius et à toi. Il faut que papa soit bien poli avec elle pour qu'elle lui donne des sous.

— Alors il aime mieux l'argent que ses enfants.

C'est pour cela que tu t'es en allée, c'est parce que papa aimait les sous plus que toi... je l'ai bien vu, va !

Louise entendit un sanglot étouffé dans l'obscurité. Elle leva les yeux et aperçut son père remontant l'escalier qui conduisait au premier étage.

Poussé par l'inquiétude il était descendu pour prendre des nouvelles du malade. Il s'était arrêté sur les marches de l'escalier, il avait entendu les dernières paroles de son fils et il se sauvait emportant sa sentence :

— Il aime mieux l'argent que ses enfants.

La jeune fille se demanda quel était le plus à plaindre de son père ou du mourant.

Celui-ci n'avait pas entendu le sanglot de Caussade. Il était à bout de forces. L'excitation causée par la fièvre tombait. Il glissait dans un affaissement complet. Somnolent à demi, par instants il entr'ouvrait des yeux atones, par d'autres laissait échapper des sons vagues de mots impossibles à reconnaître. Il se ranima un peu quand vers minuit madame Richaume entra. Il se souleva sur son séant.

— Maman! maman! appela-t-il en délire.

Louise but un peu de bouillon que madame Richaume la força de prendre. Denis tendit les lèvres. Sa sœur lui en fit avaler quelques cuillerées.

Un quart d'heure plus tard, excité par ce peu d'aliment, comme il avait ses petites mains froides dans les mains de Louise et de madame Richaume, il laissa entendre ces mots que les femmes penchées sur lui purent distinguer :

— Où donc est-ce que je verrai maman? Ici ou au cimetière?

— Ici, à la maison, répondit la jeune fille à tout hasard, ne sachant pas si Denis l'entendrait.

— Si maman est au cimetière, je veux y aller.

Vous viendrez m'y voir, mais pas... pas la *Cola*.

A partir de ce moment il commença de râler doucement. C'était dans le silence de la nuit, entre les deux femmes un souffle léger qui faisait *rha, rha*, avec des soubresauts de sons plus forts.

L'enfant ne fit presque aucun mouvement durant le reste de la nuit. Sa poitrine se soulevait avec effort marquant d'un mouvement rythmé le drap qui la recouvrait. Les mains parfois se crispaient. Le visage devenait de plus en plus pâle, les joues perdaient de leur rondeur, se creusaient. Les os se dessinaient nettement. Le front semblait grandir tandis que les yeux se faisaient de plus en plus petits et se retiraient au fond des orbites. Des tons mêlés de bistre et de sanguine se fonçaient sous les sourcils et au-dessous des paupières inférieures. Le nez s'amincissait, les lèvres s'appliquaient plus exactement sur les dents, les commissures se ridaient,

comme si une force intérieure eût tiré la peau à elle. La bouche constamment ouverte montrait la langue épaissie, malhabile, et les alentours se marbraient de teintes violacées.

Au matin, lorsqu'une faible clarté commença à se répandre dans la pièce, Maria, la bonne, parut et vint au lit de l'enfant. Elle le regarda bien attentivement et secoua la tête en échangeant un coup d'œil d'intelligence avec madame Richaume.

Cette dernière, entendant à l'étage supérieur des bruits de pas étouffés, dit à Louise :

— Madame Tamiset va sans doute descendre. Il faut te retirer. Rentre chez nous. Je t'y rejoindrai après avoir vu ton père.

Louise se leva et restait debout, ne pouvant détourner ses yeux du visage blafard de Denis. Puis tout à coup elle éclata dans une crise de sanglots, comprenant brusquement ce qu'elle n'avait pas voulu voir jusque-là.

— Embrasse ton frère, dit madame Richaume.

La jeune fille se pencha et déposa longuement un baiser sur le front de l'enfant.

— Maman ! maman ! fit-il faiblement.

— Je vais la chercher. Elle va venir, répondit Louise.

Et elle se remettait à le regarder.

— Du courage, dit madame Richaume. Cache tes larmes. Il ne faut pas que ta mère se doute de ce qui se passe ici. Va-t'en.

Louise alla lentement jusqu'à la porte, tenant toujours son regard attaché sur Denis. Au moment de sortir elle revint brusquement et, toute secouée par un sanglot nerveux, embrassa encore son frère.

— Attends-moi! lui dit-elle, comme si le moribond eût pu lui obéir. Et, après un dernier regard où elle semblait vouloir prendre pour toujours l'empreinte du visage de Denis, elle se sauva.

Peu de temps après Caussade descendit du premier étage. Victorine le suivit, puis Marius, que cette nuit-là on avait fait coucher dans la chambre adjacente à celle de son père. Ils entourèrent le lit du malade.

Madame Richaume prit Jules à part.

— Je vous remets Denis. Il est au plus bas. Je suis obligée de le quitter pour aller chercher madame Caussade. Si Denis pouvait vivre jusque-là!

— Voulez-vous passer chez le docteur Cédo pour le prier de venir? demanda Caussade.

— J'y vais immédiatement.

Le médecin s'attendait à cette visite. Il arriva au bout d'un quart d'heure. Tous retenaient leur respiration pendant qu'il examinait Denis. Il lui trouva la peau aride. La respiration devenait de plus en plus sifflante. Le malade, à chaque instant, essayait de se soulever pour respirer plus facilement. A un moment, comme madame Tamiset donnait des ordres, à mi-voix, à Maria :

— Taisez-vous ! fit-il.

— Il faut cesser les médicaments précédents, dit Cédo en écrivant une ordonnance.

Vous donnerez à l'enfant une demi-cuillerée de la potion dont voici la formule, s'il est trop agité.

Il n'ajouta pas autre chose et tendit la main à Caussade. Puis avant de partir il s'approcha du lit, considéra Denis pendant un instant. Il se passa la

main sur le front comme pour chasser un souvenir pénible et sortit en saluant en silence.

Le râle du moribond augmentait, devenait plus pénible à entendre.

— Embrasse ton frère, dit Caussade à Marius. Dis lui adieu.

— Pourquoi ? demanda l'enfant.

— Parce qu'il va dormir.

Marius se pencha vers Denis et l'embrassa. Celui-ci ouvrit les yeux, reconnut son frère et voulut lui rendre son baiser. Il essaya de lui passer ses bras autour du cou, de lui prendre la tête dans ses mains ; et de ses bras, *crochés* déjà par le froid, il lui effleura les joues.

— Tu me griffes, fit Marius.

Une larme perla au bord des yeux de Denis.

Jules l'embrassa.

Maria se pencha vers le lit du mourant. Il reconnut sa vieille bonne bien qu'il ne vît presque plus clair et dit :

— Joujoux.

Voulait-il leur dire adieu aussi à ses pauvres petits jouets témoins de ses rares joies?

Maria posa sur son lit un petit cheval de bois, un soldat peinturluré. Denis les regarda et posa les mains dessus

Puis sa bouche se contracta davantage, ses bras s'étendirent puis revinrent vers lui. Il souleva la tête, rejeta les couvertures de sa poitrine haletante qui faisait *rah, rah.* Maria les ramena sur lui et plaça un second oreiller sous sa tête. Alors il étendit les mains, pinça ses draps et les ramena vers le haut de sa poitrine. Il les amenait, les ramassait en un tam-

pon qu'il tapotait. Il allait reprendre les couvertures plus loin et les tirait avec des grincements d'ongles. Tantôt il attrapait la lisière d'un drap et essayait de le plier, lentement, soigneusement, bord à bord, comme une serviette. Ou bien il le massait par un mouvement rapide, saccadé des mains, dont les doigts se détendaient et se crispaient avec des contractions presque tétaniques.

— *Il fait son paquet*, dit madame Tamiset.

Caussade la regarda sévèrement.

— Voilà votre ouvrage, dit-il d'une voix grave en lui montrant l'enfant se débattant dans son agonie.

— Eh bien, lui répondit-elle avec un accent sauvage en lui saisissant le bras, tu seras davantage à moi maintenant !

Jules se dégagea et vint s'agenouiller auprès de son fils comme pour lui demander pardon. Il pleura.

— Pourquoi pleures-tu, papa? demanda Marius.

— Tu ne vois donc pas que Denis va mourir.

Le moribond se dressait sur son séant et d'une voix très faible qui semblait l'écho d'un bruit très lointain, d'une voix heurtée par les sanglots d'un râle de plus en plus guttural, il chantait, il modulait cette chanson entendue dans un de ses rares jours de bonheur.

— La mère Bontemps...
S'en allait, *rah*, disant aux fillettes
Dansez, *rah*, mes, *rah*, enfants
Tandis, *rah*, que, *rah*, vous êtes jeunettes
La fleur de, *rah*, gaieté
Passe avec l'été, *rah*

Maria pleurait à chaudes larmes. Caussade, à ge-

noux, le visage caché dans ses mains, sanglotait avec des ressauts nerveux des épaules. Marius était stupéfié. Madame Tamiset droite, immobile, le visage pâle, les yeux fixes, regardait. Etait-ce bien elle qui avait fait cela !

Tout à coup Denis se mit à rire d'un petit rire bas, faible, grêle, d'un ton qui faisait mal ; puis il resta plus d'un quart d'heure les yeux fermés, les dents découvertes par un sourire navrant, les traits comme figés.

— Maman ! maman ! se mit-il à dire en essayant d'ouvrir les paupières et tournant la tête à gauche et à droite, maman !

Il se souleva un peu.

— Elle vient, elle arrive, la voilà. Ah ! elle rit, elle m'appelle.

D'un mouvement brusque, galvanique, il se dressa sur son séant, se jeta hors de son lit, fit deux pas automatiques en avant :

— Maman ! Maman ! appela-t-il, rassemblant ses forces.

Maman... me voilà... Denis.

Il ouvrit les yeux tout grands.

Il vit devant lui, debout, Victorine Tamiset.

Les yeux de l'enfant se dilatèrent, une expression d'épouvante et d'angoisse indicibles ternit leur lumière. Il étendit les bras pour se retenir.

— Ah ! fit-il, Rah !

Son corps raidi se courba violemment en arrière et tomba sur le lit, semblant soudain s'allonger sous sa grande chemise blanche.

XXI

LES DROITS DE LA MÈRE.

Les formalités pour la sortie de madame Caussade de Sainte-Anne exigèrent un temps assez long. Ce ne fut qu'à une heure tardive de la journée que Blanche, ramenée en voiture par sa fille et sa vieille amie, parvint à la porte de la maison de celle-ci.

Madame Richaume reçut une lettre de la concierge. Pressentant le contenu de cette missive elle fit signe à Louise d'emmener sa mère en avant.

Caussade écrivait :

« Denis vient de décéder.

« Suivant ce qui a été convenu, je compte sur « vous pour retenir Blanche chez vous et l'empêcher « de venir ici pour le moment. Inventez quelque « prétexte que ce soit mais, à tout prix, mettez la » dans l'impossibilité de se trouver en présence du » cadavre de son fils. Cette vue la tuerait dans sa

» situation actuelle. Malgré les certificats des méde-
» cins, je ne puis croire à la guérison de Blanche.
» La cérémonie aura lieu demain à dix heures.
» Prévenez-en Louise. »

Madame Caussade s'étonnait déjà du retard de madame Richaume.

— Marius et Denis sont-ils donc chez vous, aujourd'hui ? demanda-t-elle en la voyant venir.

— Ils sont en ce moment dans le Midi. Denis était souffrant. Son père l'a emmené à Saint-Saturnin, ainsi que Marius.

— Tu ne m'en avais pas prévenue ! dit madame Caussade à Louise.

Denis serait-il tombé gravement malade ? Je ne vous parle pas de Marius. Il possède, sous son apparence frêle, une bonne santé.

— C'était seulement un peu de fatigue chez Denis.

— Un peu de fatigue seulement ! et cela suffit à déterminer mon mari à partir brusquement, à entreprendre d'un jour à l'autre un aussi long voyage que celui de Paris à Saint-Saturnin.

— D'autres circonstances l'y ont poussé. Il avait quelques affaires à examiner sur place à Toulouse, il craignait, s'il attendait davantage, de manquer ces opérations ; puis il a été subitement séduit par l'idée de revoir son pays natal. Il aime à exécuter rapidement ses projets, vous le savez.

Arrivée chez elle, madame Richaume se mit en devoir de débarrasser madame Caussade de ses vêtements de sortie.

— Je ne resterai chez vous qu'un instant, fit Blanche. J'ai hâte de rentrer à la maison, de me re-

trouver chez moi. Je m'imagine qu'il doit y avoir une foule de choses à faire, bien des objets à ranger. Je suis absente depuis si longtemps. Je veux voir au plus tôt son ménage, ses vêtements qui doivent avoir bien besoin du coup d'œil de la ménagère.

— Il occupait une bonne. Cette femme est active, propre, économe et prend très à cœur les intérêts de Jules.

— Ce n'est pas une mère, et moi seule puis deviner ce qui manque à mes enfants.

— Vous trouveriez votre maison dans un bel état, vraiment. Tout y est sens dessus dessous.

Jules, pour profiter de son absence a donné, avant son départ, les ordres nécessaires pour remettre tout à neuf. Vos meubles ont été transportés dans la boutique vacante d'une maison voisine. Les peintres, les menuisiers sont installés chez vous et y font un beau gâchis. Impossible que vous y couchiez. Louise elle-même a été forcée de venir nous demander l'hospitalité.

Le mieux est de rester à vous reposer ici pendant quelques jours, jusqu'au retour de votre mari.

Richaume et Edmond vont rentrer bientôt. Nous dînerons tous ensemble.

Blanche, dans l'état curieux où la laissait sa folie guérie, ne s'occupait que de son plus jeune fils sur lequel elle concentrait pour le moment son affection et son attention. Ainsi elle n'avait même pas songé à demander pourquoi Caussade n'avait pas attendu sa sortie de l'hospice pour partir en voyage, elle ne s'occupait de son mari qu'à cause de ses rap-

ports avec Denis. Elle s'occupait peu de Marius et presque exclusivement de son autre fils. Cet enfant, l'occasion de sa maladie, n'avait cessé d'occuper sa pensée. Toutes les forces de l'esprit, du cœur, de l'imagination de Blanche, s'étaient concentrées sur son Benjamin. C'est lui qu'elle aimait presque uniquement.

Elle accablait ses amis et sa fille de questions à son propos.

— De quelle façon se manifestait la fatigue de Denis ? Était-il pâle ? Avait-il les yeux cernés ? Mangeait-il bien? Dormait-il tranquillement ? Quel jour était-il parti ? Le médecin l'avait-il examiné auparavant ? Louise avait-elle veillé à ce que l'enfant fût chaudement couvert pendant son voyage ? L'hiver était rigoureux, le trajet durait bien des heures ? Caussade avait-il emporté quelques provisions pour Denis au cas où celui-ci aurait faim ? Les trois voyageurs devaient être parvenus maintenant à destination ? Penseraient-ils à écrire dès le premier jour de leur arrivée à Saint-Saturnin?

Les Richaume et Louise durent dissimuler le chagrin causé par la mort de Denis, se tenir constamment sur le qui-vive pour agencer adroitement leurs réponses, ne pas se laisser dérouter par une question imprévue de Blanche. Aussi ne faisaient-ils guère que répondre sans causer entre eux. Il se révélait dans le ton de leurs voix, cet apprêt que la dissimulation de la vérité répand sur les paroles. Il y avait parfois des moments d'hésitation, d'étonnement, d'inquiétude.

Madame Caussade, sans se rendre compte exactement que ces acteurs improvisés jouaient mal leur

rôle, sentait pourtant planer sur la conversation un malaise qui l'inquiétait.

A la fin du dîner elle proposa d'aller faire un petit tour de promenade dans le quartier jusque devant chez elle. Cela lui causerait tant de plaisir !

Alors tout le monde eut sommeil. Le père Richaume et Edmond parlèrent de leur fatigue de la journée. Louise allégua la nécessité de se lever le lendemain de bon matin pour se rendre à son magasin.

— Tu as les yeux rouges, remarqua alors madame Caussade.

— Elle a veillé toute la nuit dernière. Il lui fallait achever un travail pressé pour avoir sa journée libre aujourd'hui, se hâta de répondre madame Richaume.

Blanche se laissa persuader et remit cette sortie au lendemain.

Puis, heureuse de causer librement, de n'être plus astreinte au règlement de l'hospice, de voir autour d'elle de vrais amis, elle les retint encore quelques instants avant leur coucher.

— Nous ne parlons pas d'une affaire capitale. Edmond et Louise voulaient attendre mon retour pour la conclure. Maintenant que me voilà revenue, nous nous occuperons, mes enfants, sérieusement de votre mariage. Tu le veux toujours, n'est-ce pas, Louise, et vous aussi, Edmond, vous le désirez? Nous célébrerons votre union au printemps.

En attendant et pour fêter ma rentrée à la vie d'autrefois, je vous donne la permission, Edmond, d'embrasser Louise.

Le jeune homme s'approcha.

— Oh ! pas aujourd'hui, fit involontairement la

jeune fille, pas aujourd'hui ; cela nous porterait malheur !

— Attendons le retour de Caussade, s'écria madame Richaume pour masquer l'imprudence de Louise.

Il se fait tard. Allons nous coucher.

Elle poussa avec une brusquerie apparente son mari et son fils vers la porte.

— Tu coucheras avec moi, dit-elle à Blanche. Le père passera la nuit chez son fils.

Elle la fit se déshabiller.

Soudain, madame Caussade tendit l'oreille.

— Louise pleure dans la chambre à côté !

Et, sans que son amie put la retenir, elle entra chez sa fille.

Celle-ci, en larmes, appuyait de toutes ses forces son mouchoir sur sa bouche pour étouffer ses sanglots. Ça lui avait fait trop mal d'être obligée de se contenir depuis le matin, d'essayer de montrer un visage heureux. Ce qui l'achevait, c'était l'idée de sa mère disant à Edmond de l'embrasser. Oh ! non, pas un jour comme celui-ci, pas un baiser de fiançailles pendant que Denis était étendu là-bas tout raide et tout blanc. Elle avait toujours devant les yeux le petit cadavre, paupières closes et mains jointes, blafard dans ses draps bien tirés que dans la journée elle avait été voir en cachette.

Sa mère avait cru aux contes qu'on lui avait faits ; elle parlait d'un heureux avenir, de mariage au printemps, elle attendait des nouvelles de son mari et de ses enfants, crus en voyage, et on allait mettre son fils dans la bière.

— Pourquoi pleures-tu, ma pauvre Louise ? de-

manda madame Caussade. Réponds-moi franchement. N'y a-t-il pas quelque chose qu'on me cache, un malheur arrivé?

Vous sembliez vous consulter tous du regard tout à l'heure en dînant, avant de me répondre.

Ton père est-il bien réellement parti à Saint-Saturnin avec tes frères? Pourquoi la maison est-elle en réparation? Pourquoi y a-t-il des ouvriers dedans juste au moment où je reviens?

— Maman, répondit Louise en refoulant son émotion, les paroles qu'on t'a dites sont vraies.

Seulement cela m'émeut de te voir revenir après une si longue absence. Je n'osais plus espérer ce bonheur. Je n'ai pas pu retenir mes larmes en pensant que quand mon père sera de retour nous pourrons reprendre notre vie d'autrefois.

C'est d'émotion, c'est... de bonheur que je pleure. Vois!

Et par un horrible effort elle réussit à rire au travers de ses larmes.

— Va te reposer, maman, va!

Madame Caussade fut toute la nuit agitée par des cauchemars, des terreurs inexpliquées. Elle se réveillait parfois brusquement et ne se rendormait qu'avec effort. Au matin elle tomba durant quelques heures dans un sommeil profond d'où elle sortit lassée. Elle resta longtemps immobile, regardant madame Richaume aller et venir sans bruit. Il semblait à Blanche refaire l'apprentissage de la vie. Comme sortant d'un long oubli elle sentait le besoin de *réapprendre* beaucoup de choses, une foule de petits détails de son existence de ménagère. Elle était heureuse d'être libre, de ne se voir plus en-

tourée de minutieuses prescriptions médicales règlant dans les plus petites choses l'emploi de son temps et de ses forces.

Louise, levée de très bonne heure, s'était habillée de vêtements de deuil et avait pu pendant le sommeil de sa mère, traverser rapidement, sur la pointe du pied, la chambre où Blanche reposait. Celle-ci témoigna à madame Richaume son étonnement de n'avoir pas reçu un baiser de sa fille.

— Tu dormais si profondément, qu'elle ne voulut pas te réveiller, répondit la vieille femme.

Madame Caussade se souvenait maintenant de son arrivée de la veille, du dîner, du baiser d'Edmond refusé par Louise et de l'exclamation de celle-ci.

— Pas aujourd'hui, cela nous porterait malheur !

Quel événement capable de rendre un jour néfaste s'était donc passé la veille ?

En s'habillant elle disait à madame Richaume préparant le déjeuner :

— Mon mari se trouve maintenant dans une bonne situation. Vous m'avez appris son association avec sa patronne, madame Tamiset. Il eût pu venir me l'annoncer lui-même, mais il a craint sans doute de me causer une émotion nuisible à ma santé, ou, reprit-elle à mi-voix, se parlant à elle-même, nuisible à son repos, à sa tranquillité, à son égoïsme.

Il jouit maintenant d'une certaine aisance, d'une liberté assez grande puisqu'il a pu prendre le temps pour accomplir ce voyage et trouver du jour au lendemain l'argent nécessaire à cette dépense. Il est donc enfin sorti de nos ennuis pécuniaires d'autrefois ?

— Il en fournit maintenant la preuve.

— Nous vivrons donc un peu plus largement et je pourrai avec des économies procurer à Louise un trousseau plus complet.

— La question d'argent, répondit madame Richaume, n'entre pour rien dans les calculs d'Edmond.

— Je serai heureuse de pouvoir aider mon enfant, *nos enfants*, fit-elle avec un sourire, à s'installer convenablement.

La pauvreté a pesé lourdement sur moi et sur Caussade. Il n'eut pu autrefois entreprendre le voyage de Paris à Saint-Saturnin qu'à pied.

Je suis étonnée de ne pas recevoir ce matin de ses nouvelles. Je vais lui écrire.

Madame Richaume dut fournir une adresse imaginaire.

— Avant de terminer ma lettre, dit Blanche, je vais aller jusqu'à la maison. Je me souviens d'avoir désiré bien des fois changer de place la cloison de la cuisine. Je me rendrai compte s'il est possible de la reculer. Profitons des ouvriers pendant que nous les tenons sous la main. Je demanderai à mon mari l'autorisation de faire exécuter ce travail.

— Il est midi moins un quart, objecta madame Richaume inquiète. Le père et Edmond vont rentrer pour déjeuner dans quelques minutes. Ne t'en vas pas maintenant, tu iras cet après-midi.

— J'ai juste le temps suffisant. C'est si près ! Puis en y allant à cette heure-ci, j'ai chance de rencontrer l'associée de mon mari, madame Tamiset. Car tu m'as dit, n'est-ce pas, que notre magasin de papeterie avait été transformé en comptoir de banque, que la *Caisse des Travailleurs* y avait été transportée. Je tiens à arriver chez nous avant que

cette dame ne quitte l'Agence pour s'en aller déjeuner chez elle. Je voudrais la remercier de nous avoir tirés de la misère. Elle s'est montrée bien bonne pour nous, pour mon mari et mes enfants et je trouverais ingrat de ma part de ne pas lui en exprimer ma reconnaissance.

— Tu vas bavarder avec elle. Tu ne reviendras pas. Tu obligeras nos deux hommes à t'attendre. Le déjeuner sera froid. Ils n'auront presque plus le temps de manger. Reste. Attends à cet après-midi.

Cette insistance étonna madame Caussade.

— Je vous dis que je ne ferai qu'aller et venir.

Elle se dirigea vers la porte.

— Blanche! s'écria madame Richaume en lui saisissant le bras, n'y vas pas!

Madame Caussade la regarda avec une lueur de folie dans les yeux.

— Reste! Je t'en prie. Je le veux!

La jeune femme se dégagea, ouvrit brusquement la porte et tête nue s'élança dans l'escalier.

— Que va-t-il se passer? s'exclama madame Richaume.

— Il faut la suivre, se dit-elle, elle va faire quelque malheur.

Et elle sortit à sa recherche.

Madame Caussade courut tout d'une haleine jusqu'à la rue Saint-Denis, suivit le corridor et entra dans l'arrière-boutique.

Un forte odeur de phénol mêlée au parfum de pastilles du sérail saisit tout d'abord son odorat.

Passée brusquement de la lumière crue de la rue à la demi-obscurité de l'arrière-boutique elle ne put

distinguer autre chose que la porte vitrée donnant sur l'Agence. Elle l'ouvrit et jeta un coup d'œil sur les bureaux.

— Il n'y a pas plus d'ouvriers ici que là. On ne répare pas la maison. Ils m'ont trompée en me le disant. Ils voulaient m'empêcher de venir ici; je m'en doutais. Pour quel motif les Richaume essayaient-ils de me retenir chez eux? Veulent-ils me cacher un malheur?

Lequel?

Mon mari est-il à Saint-Saturnin? J'en doute.

A-t-il emmené mes enfants, Marius, Denis? je ne le crois pas.

Oh! qu'est-ce donc?

Ses yeux s'accoutumaient peu à peu à ce demi-jour. Elle regardait autour d'elle.

Une couverture de laine pendait accrochée par un clou à la porte de l'Agence. Sur le dos d'une chaise un drap jeté formait une longue tache blanche. Sur la commode des bouteilles de pharmacie à demi vidées, une soucoupe avec de l'eau et un brin de buis trempant dedans; à côté un crucifix. Près d'une bougie à demi consumée, le verre d'huile d'une veilleuse. Un tiroir de la commode ouvert laissait voir des taies d'oreiller dépliées et rejetées en désordre. Dans un coin sous une chaise un vieux petit cheval de bois.

Devant le lit caché par ses rideaux fermés, deux chaises côte à côte. Au pied de l'une d'elles un peu de sciure.

Qu'est-ce que cela voulait dire. Ce drap jeté, cette

bougie à moitié brûlée, cette mixture, ce désordre, cette odeur, tout cela sentait le mort parti.

Il y avait eu un mort.

C'est pour cela qu'on la retenait. C'est pour ce motif que Louise n'avait pas voulu recevoir le baiser d'Edmond. C'est pour ce motif que madame Richaume l'empêchait de sortir.

Qui était mort?

Caussade, Marius, Denis ou un autre? Personne à qui le demander. Mais ce cheval de bois appartenait à Denis, ce lit c'était le sien. Serait-ce son Benjamin, le mort?

Elle appela :

— Denis, Denis!

Elle regardait le lit aux rideaux fermés et n'osait approcher. Non, elle se trompait. Il s'était trouvé fatigué, on l'avait couché là, derrière et comme il dormait profondément il ne répondait pas.

Elle appela encore :

— Denis! Denis!

Elle écouta, retenant son souffle, essayant d'entendre une autre respiration, puis brusquement elle se jeta vers le lit, repoussa les chaises, écarta violemment les rideaux.

Rien! personne!

Alors elle enfonça les mains de chaque côté des matelas, les pressant, les palpant. Elle tâta l'oreiller, tira brusquement les draps, les couvertures et trouva une petite robe bleue, une robe très vieille, que Denis portait à deux ans et qui, placée au pied du lit, formait comme une doublure aux couvertures. Elle bouleversa le lit, renversa sens dessus dessous le matelas, la paillasse.

Puis tout d'un coup elle reprit la petite robe bleue usée, en affubla son bras gauche en laissant passer son poing. Et, pliant ce bras ainsi vêtu dans le creux de son bras droit, elle marchait imitant le mouvement d'une nourrice berçant son enfant.

Par moments elle redressait son poignet, l'embrassait et lui souriait comme elle eût fait à la figure d'un poupon.

Tout cela fut très rapide.

Madame Tamiset descendant du premier étage aperçut Blanche allant et revenant dans la pièce en se balançant sur les hanches.

Elle la reconnut en trouvant dans son visage les mêmes traits que dans celui de Denis, le même teint laiteux, les même yeux d'un bleu pâle de faïence.

Les deux femmes s'examinèrent une minute attentivement, la maîtresse et l'épouse, la première de ses yeux durs, perçants, la seconde avec un regard vague, hésitant.

Madame Caussade arrêta sa promenade.

— Où est mon enfant? demanda-t-elle brusquement.

— Qui êtes-vous? interrogea Victorine.

— Où est mon enfant? répéta Blanche.

Vous ne voulez pas me le dire?

Vous devez le savoir pourtant car vous étiez dans la maison, et elle ajouta, regardant le peignoir de madame Tamiset :

— Vous y êtes comme chez vous.

Vous savez ce qu'on a fait de Denis. Où est-il?

La patronne de la *Caisse des Travailleurs* considérait madame Caussade et pensait :

— Elle n'est pas guérie.

Blanche continuait son raisonnement d'insensée :

— Si vous ne voulez pas me dire où est mon enfant c'est parce que vous lui faites du mal. Vous me le volez.

Non, c'est pis que cela. Il est mort.

C'est peut-être vous qui l'avez tué?

Vous ne répondez pas. C'est donc vrai ce que je dis. Oui, c'est vous qui l'avez tué.

Les mains en avant elle se jeta sur madame Tamiset. Celle-ci lui saisit les poignets.

— Au secours! cria-t-elle.

Madame Richaume entrait. Elle vit la scène, elle sépara les deux femmes.

— Que veux-tu? demanda-t-elle à Blanche.

— Mon fils, Denis.

— Eh bien, on te le ramènera. Un peu de calme. Sois plus tranquille, sinon j'écris à ton mari de le garder.

— C'est ici que je veux le voir, ici qu'il faut me l'amener.

— Mais tu sais bien que je t'ai dit qu'il est à Saint-Saturnin.

— Vous avez menti. Il n'y est pas. Il me le faut. Montrez-le moi. Si vous ne le pouvez pas, c'est qu'il est mort.

Denis n'est pas plus à Saint-Saturnin que Marius, que ma fille, que mon mari que voilà.

Elle tendit la main vers la porte dans la direction de Caussade qui revenait avec Louise et Marius.

— Ils sont en deuil. Il ne manque que Denis.

Ah! il est mort et ils viennent de le conduire au cimetière.

Elle se jeta sur Caussade, le saisit pas le bras :

— Quelle est cette femme ? demanda-t-elle en désigant du doigt Victorine.

— C'est ma patronne, madame Tamiset.

— Ta patronne ? interrogea-t-elle.

Qu'a-t-elle fait de mon fils, de Denis ?

— Il est à la campagne, interrompit madame Richaume.

— Vous, je ne vous parle pas ! fit Blanche.

Vous m'avez déjà menti une fois, c'est assez.

Jules, Louise, Marius, vous arrivez de l'enterrement de Denis, n'est-ce pas ? Eh bien, c'est cette femme qui l'a tué.

Venge-toi donc si tu es père.

La folle entraînait Caussade vers madame Tamiset.

— Tue-la, fit-elle, tue-la, elle qui a tué ton enfant.

— Va-t'en, dit l'homme à Victorine.

Celle-ci regarda longuement son amant, le suppliant.

Il resta froid.

Elle ouvrit la porte de l'Agence et disparut.

Blanche saisit son mari par les épaules.

— Tu dis à cette femme : Va-t'en. Tu la tutoies.

Ah ! fit-elle en levant ses bras en l'air.

Non ! reprit-elle en passant la main sur son front, non, c'est impossible !

Pourtant... tu la tutoies.

C'est ta maîtresse, c'est une autre madame Caussade.

Prise d'une sorte de vertige elle s'attachait à son

mari, roulant sa tête sur son épaule, le regardant avec des sourires et des pleurs dans les yeux. Elle répétait tantôt d'une voix douce, basse, caressante, tantôt d'un ton cruel, épouvanté :

— Tue-la, punis cette femme.

Elle a tué mon enfant, ton enfant.

Comment, tu ne m'obéis pas, tu ne réponds pas seulement à ma demande, à ma prière!

Mais Denis qu'elle t'a pris, qu'elle a envoyé là-bas dans le trou, dans la terre froide, tu ne l'aimes donc pas? Il est ton fils pourtant. Tu es son père et tu demeures insensible.

Tu ne souffres donc pas de ses souffrances, tu ne pleures donc pas des larmes qu'il a dû verser, tu ne te sens donc pas mourir un peu de sa mort à lui.

Tu l'aimais bien autrefois pourtant. Quand il était tout petit tu prenais plaisir à l'embrasser, à le porter, à le câliner, à l'endormir. Nous veillions tous les deux sur son sommeil. J'entends encore sa voix, quand à demi réveillé il appelait : Papa! Ah, dis, est-ce que ce mot, ce nom ne te fait pas battre le cœur? Tu te souviens comme nous étions heureux de le voir grandir. C'était lui le Benjamin, notre consolation dans les mauvais jours.

Denis, Denis, qui me le rendra! s'écriait-elle en se tordant les mains, mon enfant, mon pauvre petit enfant si joli, si blanc, avec ses grands yeux bleus.

Cette femme te l'arrache, le tue dans tes bras et tu n'as pas défendu ton fils, et maintenant tu ne veux pas punir le bourreau de Denis, tu ne te venges pas!

Si, il le faut, je le veux, je veux la vie de cette

créature. Je veux la voir souffrir à son tour, je veux l'entendre crier.

Jules, rends-moi Denis ou tue cette femme.

— Tais-toi donc, Blanche, tu déraisonnes, tu te laisses emporter par la douleur. Madame Tamiset n'a pas tué Denis, loin de là; elle s'est montrée toujours bonne pour lui, elle a voulu passer toute une journée auprès de son lit.

— C'était sans doute pour s'assurer qu'il ne traînerait pas, qu'elle en serait débarrassée dans peu de temps.

— Ne crie pas si fort. Elle est là dans l'Agence, elle entend ce que tu dis. Tes paroles sont injustes. Elle te les pardonne à cause de ta douleur qui t'égare.

— Calme-toi, maman, fit Louise.

— Rentrons à la maison. Viens, mon amie, dit madame Richaume.

— Mes paroles sont justes et c'est pour cela que je les crie. Non, je ne veux pas me taire. Je veux qu'elle m'entende.

L'instinct des mères ne trompe pas. J'ai lu dans ses yeux tout à l'heure qu'elle avait tué mon fils. Tu as beau la défendre. Je ne te crois pas, je sais bien ce que je sais.

— Va-t'en, accompagne madame Richaume.

La marche te fera du bien.

— Ah ! oui le grand air me fera du bien comme il en fait à ceux qui vont à l'échafaud.

Cette femme y monterait, si des mères la jugeaient.

Tu défends cette femme. Tu l'as pour maîtresse, c'est possible, mais je souffre tant de te voir lâche

que je te pardonne cela. Mais tes enfants. Y penses-tu? Après avoir tué Denis, elle te tuera Marius, et puis ce sera le tour de Louise et le mien peut-être ensuite.

Et vous resterez seuls face à face. Tu lui conteras ta lâcheté, elle te confiera ses crimes.

— Femme, tais-toi, s'écria Jules.

— Rassure-toi. Ce sont des crimes que la loi ne punit pas, des crimes qui se cachent sous les apparences du dévouement. Un enfant exposé à un courant d'air malsain meurt bien plus sûrement que s'il recevait un coup de couteau. C'est ainsi qu'elle a dû tuer Denis. Une mère connaît les petits soins nécessaires aux enfants, une mégère seule sait les négliger à propos.

— C'est horrible, emmenez-la, dit Caussade bouleversé en prenant Blanche par le bras et en la poussant vers la porte.

— Pas de brutalité, Jules! Tout à l'heure tu pourras frapper ta femme pour plaire à ta patronne. Attends seulement un peu.

Elle est trop vieille pour que tu l'aimes. C'est son argent qui te retient. Elle en possède plus que moi. Hein! c'est bien là le vrai motif de ta liaison avec elle. Je devine juste. Tu n'oses pas le nier. Tu vends à cette mégère tes enfants.

Combien t'a-t-elle payé la mort de Denis? Quelle somme as-tu reçue, Judas?

— Ah, c'en est trop, va-t'en, sors, ou je...

— Ou je? répéta-t-elle lentement en le regardant les yeux dans les yeux.

Et tout d'un coup changeant de ton, avec des

larmes dans la voix, l'attitude humble, suppliante :

— Je suis dure pour toi, je t'insulte. Mais vois-tu ce n'est pas à toi que j'en veux ; tu es bon au fond. Mais cette femme, le bourreau de mon fils, tue-la.

Elle se baissa rapidement, saisit une bûche de bois posée contre le poêle et se redressant avec violence.

— Ou j'y vais moi-même.

— Inutile de vous déranger. Me voici ! fit madame Tamiset ouvrant toute grande la porte de l'Agence.

Et voyant la bûche dans la main de Blanche elle ajouta de son ton le plus railleur :

— A l'œuvre, tous les deux ensemble.

J'ai de quoi vous payer l'une... et l'autre.

Madame Caussade s'avança sur Victorine.

Jules se jeta entre les deux femmes.

— Recule, prends donc garde ! dit-il à sa maîtresse.

Il saisit Blanche par les poignets et d'une brusque secousse la lança sur une chaise derrière elle. La bûche tombée roula à terre avec fracas.

— Emmenez-la, cria-t-il à Louise et à madame Richaume, elle est folle.

Il poussa madame Tamiset dans l'Agence, y entra derrière et ferma la porte à clef.

— Folle ! folle ! répétait madame Caussade.

Elle semblait anéantie par la violence de la lutte qu'elle venait de soutenir.

Marius, envoyé à la recherche d'une voiture, revenait.

En le voyant, sa mère se leva brusquement et l'attira près d'elle ainsi que Louise.

Elle leur passa ses bras autour du cou et les serrant contre elle :

— Mes pauvres enfants, leur dit-elle d'une voix brisée, mes pauvres enfants, vous n'avez plus de père. *Il couche maintenant avec une autre mère!*

Louise et madame Richaume entraînèrent la pauvre folle dehors vers la voiture amenée par Marius. Dès la porte de la rue, Blanche se dégagea des mains des deux femmes et se jeta à la tête du cheval.

— Mon enfant ! Mon enfant ! criait-elle et elle se se débattait contre son amie et sa fille.

Des gardiens de la paix intervinrent.

XXII

LES DROITS DU PÈRE

Caussade attendait dans l'antichambre du Président du Tribunal de première instance.

Des lambeaux de conversations arrivaient à ses oreilles par la porte restée ouverte. Une mère racontait les mauvais tours de son fils. Les mots de gredin, de mauvais garnement, de manque de respect, d'ingratitude envers les auteurs de ses jours revenaient fréquents et prononcés d'un ton indigné.

La voix du secrétaire s'entendait grave, posée, donnant des conseils, recommandant la patience.

Jules assis sur une banquette de bois voyait en face de lui les deux garçons de bureau achevant de déjeuner derrière leurs pupitres relevés.

Quand quelque visiteur arrivait demander un renseignement, le visage d'un des deux garçons surgissait comme la tête d'un diable sautant de sa boîte au bout de son ressort. L'indication empâtée fournie

d'une bouche en train de mâcher énergiquement, la tête disparaissait. C'étaient ainsi continuellement des apparitions suivies de brusques plongeons après lesquels s'entendaient des picotements de fourchettes sur des assiettes.

Parfois un bras vêtu d'une manche bleue s'enfonçait sous le bureau, en ressortait, tirant par le goulot une bouteille. Le coude bleu se pliait, un glouglou se produisait, le bras voyageait d'un pupitre à l'autre. Une main s'avançait de chaque planche. Deux verres se choquaient. Il y avait des — *A la vôtre* — et le bruit d'un liquide qu'on déguste lentement, en gourmand.

Un autre garçon de bureau entra dans la salle, vint regarder par-dessus les pupitres. Il y eut des chuchotements, des rires, une invitation, un refus modéré, des insistances, puis une acceptation.

Un des hommes bleus se leva, alla chercher un verre au fond d'une armoire, entre un panier et une paire de chaussures. Des verres se choquèrent de nouveau.

Caussade se rappela le temps où il déjeunait ainsi à la hâte entre deux questions. Il se souvint des jours de plus grande misère où il devait se contenter de cinq sous de bœuf bouilli, d'une livre de pain et de l'eau claire de la borne-fontaine.

Ses créanciers lui en faisaient-ils des misères à cette époque ! Pour aller de chez lui jusqu'à la rue des Petits-Carreaux il était obligé de remonter la rue Saint-Denis et de passer par le boulevard Bonne-Nouvelle. Toutes les rues intermédiares lui étaient interdites par les fournisseurs auxquels il devait de l'argent. Dans les rues Tiquetonne, Greneta, Saint-

Sauveur, Thévenot, dans le passage du Caire, il était, dès qu'il osait y faire un pas, assailli par ses créanciers. Il revoyait comme photographiées dans sa mémoire leurs mines quand ils lui reprochaient de manquer à ses engagements.

Maintenant il passait fier, salué par ses fournisseurs. M. Mamour, craignant de le voir déménager, se montrait plein de prévenances.

Jules ne jouait plus maintenant pour gagner comme la nuit où il avait risqué son dernier écu, mais simplement pour s'amuser.

Il se surprit à rire tout haut en pensant à la façon dont il avait *embobiné* madame Tamiset.

Pourtant que de discussions depuis qu'ils vivaient ensemble ! Deux fois Caussade avait cru à une sépation, mais madame Tamiset était si bête ! Avec quelques démonstrations d'amour il la ramenait à lui plus soumise qu'avant la dispute.

Et qu'il avait bien fait de remplacer Blanche par Victorine, de ne s'être pas hâté de sacrifier celle-ci à de vains préjugés de convenance.

Sa femme ne guérirait jamais. Si même plus tard elle recouvrait sa raison, elle n'obtiendrait jamais la permission de sortir de l'hospice. Les médecins se souviendraient de sa prompte rechute et en craindraient une nouvelle. Il vivrait donc toujours avec Victorine. Qu'il l'épousât ou non il n'en continuerait pas moins son existence facile.

Pourtant l'argent filait avec une rapidité désespérante à la *Caisse des Travailleurs*. Il y en aurait toujours bien assez pour empêcher Caussade de retomber dans la misère. Puis pourquoi ne se mettrait-il pas de côté quelques économies, une poire pour la

soif au cas où la provision d'écus viendrait à manquer. La précaution était facile à prendre puisque madame Tamiset se laissait extorquer facilement son argent et ne pouvait en contrôler l'emploi. De cette façon, s'il voyait l'Agence sur le chemin de la faillite, il la lâcherait, Victorine n'était pas commercante à se laisser prendre sans vers. Elle devait s'être amassé une réservé. Peut être alors, dans un cas pressant, Caussade connaîtrait-il la cachette de ce trésor. La frontière n'est qu'à quelques heures du chemin de fer, l'extradition est rarement demandée, et en changeant de nom, en déployant un peu d'adresse... On ne se montrerait pas plus sot que d'autres.

Mais ce serait là un pis aller. Il préférait un acte de mariage en bonne et due forme, lui reconnaissant un certain apport, et stipulant que les biens des deux époux resteraient au dernier survivant.

Jules raisonnait ainsi. — Je ne possède rien, donc Victorine, n'ayant rien à gagner à ma mort, me soignera pour me conserver le plus longtemps possible.

Si elle devient trop vieille, trop gênante, je me souviendrai de la mort de Denis. Quand une lampe charbonne, il suffit d'un bien faible courant d'air pour l'éteindre : une porte laissée ouverte par oubli, une secousse.

En attendant, j'assure ma tranquillité en donnant à Victorine la satisfaction de voir Louise enfermée dans une maison de correction. Elle était pour moi une occasion d'ennuis continuels. Son internement lui mettra un peu de plomb dans la tête et fermera la bouche aux Richaume.

D'ailleurs elle a souffleté Victorine qui est presque ma femme.

Les Richaume se repentiront de m'avoir mis deux fois à la porte et de m'avoir laissé injurier par leurs amis.

Ils empêcheront peut-être Louise d'obéir à l'ordre du Président. Leur résistance compliquerait cette affaire qui alors deviendrait amusante. Victorine en rirait aux larmes. Les Richaume apprendraient ce qu'il en coûte d'empiéter sur les droits d'un père.

A ce mot de père, la vision de son fils étendu rigide et blanc dans sa toilette funèbre apparut à son imagination. Il la chassa comme une image importune. Était-ce sa faute si Blanche n'avait pas donné à Denis assez de force pour vivre?

Caussade fut introduit auprès du secrétaire du Président. Il exposa sa demande et la termina par ce résumé :

—Louise s'est sauvée de chez moi pour aller vivre chez les époux Richaume qui favorisent ses relations avec leur fils. Je suis allé plusieurs fois chez ces gens pour réclamer Louise. Celle-ci encouragée par leurs conseils a refusé de réintégrer le domicile paternel. La dernière fois même ils m'ont jeté à la porte de chez eux avec une telle violence que j'ai roulé dans l'escalier.

Je ne vois qu'un moyen de soustraire mon enfant à leur influence pernicieuse : l'interner dans une maison de correction.

Je réclame l'application de cette mesure.

Le secrétaire fit à Caussade toutes les objections que lui suggérèrent sa prudence et son expérience

pour l'engager à patienter encore, à renouveler ses tentatives de réconciliation. Ce fut peine perdue. Jules, qui avait autrefois tripoté toutes sortes d'affaires plus ou moins honnêtes, avait longuement préparé ses réponses. Il joua son rôle de père affligé d'être réduit à cette pénible démarche, avec une telle perfection que l'ordonnance d'internement fut rendue exécutoire pour le lendemain.

— Voilà une corvée de faite, se disait Caussade en s'en allant tout en se frottant les mains, je devais bien cela à Victorine.

Depuis l'enterrement de Denis, l'amant et sa maîtresse avaient évité de parler de la scène occasionnée par le retour de la folle. Ils continuaient de vivre ensemble comme par le passé. Ils auraient voulu se communiquer leurs impressions mais aucun d'eux n'osait aborder le premier ce sujet, craignant de provoquer une scène où la vivacité du langage pourrait amener une rupture. Chacun de son côté se résolut alors à accomplir secrètement une démarche capable de plaire à l'autre, d'effacer les souvenirs désagréables et de renouveler par une sorte de complicité leur bail de vie commune.

Jules en rentrant demanda madame Tamiset. La bonne répondit qu'elle était sortie depuis plusieurs heures sans indiquer son but, ni le moment de sa rentrée.

— Je ne serai peut-être pas revenue pour le déjeuner, avait-elle dit.

Caussade redouta un moment qu'elle n'eût exécuté sa menace du matin de Noël de laisser en plan

son amant et sa maison et de se retirer à la campagne.

Son inquiétude dura peu de temps. Elle rentra. Il n'osait la questionner.

— J'arrive de Sainte-Anne, dit-elle.

Le médecin m'a affirmé qu'*elle* ne traînerait pas trois semaines.

— Je viens de voir le secrétaire du Président du Tribunal de première instance, répondit-il simplement. Louise sera internée demain au couvent de la Madeleine.

Ils se regardèrent.

Ils s'étaient compris. Ils restaient l'un à l'autre.

— Madame est servie! annonça la bonne.

— Allons, viens déjeuner, MADAME CAUSSADE, dit Jules en offrant son bras à sa maîtresse.

MERCANTILE LIBRARY,
OF NEW YORK.

FIN

TABLE

I. — Un accident. 1
II. — Papiers de police 16
III. — Un homme aux abois. 22
IV. — Chez madame Tamiset 37
V. — La chasse à la pièce de cent sous 53
VI. — Avec l'argent des hommes 63
VII. — Un pas de plus dans la boue. 73
VIII. — Qui se ressemble s'assemble. 88
IX. — Jeune fille et fille 97
X. — La Caisse des Travailleurs 114
XI. — Dans l'intimité 133
XII. — Noces d'argent 147
XIII. — Un replâtrage. 177
XIV. — Histoires jaunes. 193
XV. — Mains noires et mains gantées. 203
XVI. — Les larmes d'une ancienne fille de joie. 219
XVII. — Le fil à la patte. 235
XVIII. — Vieille femme et bébé. 246
XIX. — Le dévouement d'une marâtre. 268
XX. — Un enfant qui meurt 280
XXI. — Les droits de la mère. 297
XXII. — Les droits du père 317

F. Aureau. — Imprimerie de Lagny.

BRIGHAM YOUNG UNIVERSITY
3 1197 22300 6682